Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1685-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Depositions 1780

LC2
(524)
34
T
1400
M

EXTRAORDINAIRE

DU MERCURE

GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1685.

TOME XXXI.



A PARIS,
AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant, premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez la Veuve C. BLAGEART, Court-neuve du Palais, AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

REponſe à la Queſtion. *Si un Courtiſan trompé dans ſes eſperances, eſt plus à plaindre qu'un Amant paſſionné, qui ne peut réüſſir dans ſon amour, par Mr A. M. A. D. M. D.* page 3

Réponſe à deux Queſtions du XXIX. Extraordinaire, par Mr Magnin. 17

Converſation Academique, ſur l'origine des Tombeaux, par Mr de la Fevrerie. 24

Portrait d'une Dame de qualité, par Mademoiſelle B. D. R. 93

Sonnet à Mr le Duc de Saint Aignan, ſur le Carrouſel. 97

Madrigaux ſur les Enigmes de Juin, dont les mots eſtoient la Truite & l'Homme à cheval. 99

Entiere expoſition d'une premiere Langue univerſelle. 112

TABLE.

Sentimens sur les Questions du 30. Extraordinaire, par Mr Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy. 11

Explications de la Fable Enigmatique 11

Onziéme Partie du Traité des Lunettes par Mr Comiers. 25

Sonnet au Roy, par Mr Manguin, Bourbon l'Archambaut. 215

L'amour Amant, Ballet. 25

Sentimens sur les Questions du dernier Extraordinaire, par Mr Dierevilla 25

Vers galans à une jeune Enjoüée. 35

Madrigaux sur les deux Enigmes du mois d'Aouſt, dont les deux mots étoient I & V voyelles & conſonnes, & le Sous-Fret, avec les noms de ceux qui les ont expliquées. 45

Questions à decider. 55

Fin de la Table.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1685.

TOME XXXI.

ON n'a point encore proposé de Question plus difficile à resoudre, que celle qui met en balance les inquietudes d'un Courtisan, à qui la Fortune est toûjours contraire, & les peines d'un Amant, qui rend des soins inutiles à la personne qu'il ai-

me. Comme l'Amour & l'Ambition
ſont deux paſſions tres-violentes, el-
les déchirent ſi cruellement le cœur
de celuy qu'elles agitent, qu'on peut
dire que dans l'un & l'autre eſtat, il
n'y a rien qui puiſſe égaler ce qu'il
endure. L'Ouvrage par lequel je com-
mence le Recueil de Pieces diverſes,
que je vous envoye tous les trois mois,
nous en donne un vif portrait, qui vous
frapera ſans doute, tant la matiere
eſt délicatement traitée. Je ne puis
vous en dire davantage, ſans retarder
le plaiſir que vous donnera cette lec-
ture. L'Autheur, qui n'a voulu deſi-
gner ſon nom que par les ſix lettres
qui ſont au bas de ſes Vers, ſe fera con-
noiſtre quand il luy plaira par d'autres
Ouvrages, puis qu'il eſt aiſé de voir
qu'un homme qui a un talent ſi heureux
pour la Poëſie, ne dédaigne pas dans ſes

heures de loisir, d'employer quelques momens à s'entretenir avec les Muses.

Si un Courtisan trompé dans ses esperances, est plus à plaindre qu'un Amant passionné, qui ne peut fléchir le cœur de la personne qu'il aime.

VERS LIBRES.

L'Ambition & l'Amour
Sont de toutes les affaires :
Et ces deux passions ménagent tour à tour
De la Ville & de la Cour,
Et l'intrigue & les misteres ;
Mais de sçavoir au vray laquelle fait des deux
Un plus sensible martire,
Elles font si peu d'heureux
Qu'à peine peut-on le dire.

Mercure toutefois desire de sçavoir

Quelle en eſt la difference ;
Et je voudrois bien pouvoir
Par raiſon & par devoir,
Et meſme par complaiſance
Luy donner contentement.
Hier je révois comment
Je pourrois le ſatisfaire,
Quand Tircis & Dorilas
Que je trouvay ſur mes pas,
Vinrent me tirer d'affaire ;
Tircis, le tendre Tircis,
Dont les flames amoureuſes,
Fidelles & malheureuſes,
Parlent dans tous les écrits ;
Dorilas qui de la gloire
Fait tout ſon enteſtement ;
Dorilas qui ne peut croire
Que la peine d'un Amant
Puiſſe égaler le tourment
D'un homme ambitieux dont le deſſein échouë
Au moment qu'il ſe croit au deſſus de la rouë.
Ils conteſtoient fortement,

Et loin de m'aviſer d'appaiſer leur que-
relle,
Tranquille & d'un grand loiſir
J'animay leur Diſpute, & m'en fis un
plaiſir.

Voſtre difficulté, leur dis-je, eſt aſſez belle
S'il faut pour vous accorder
Vn homme qui n'ait point d'intereſt dans
l'affaire,
C'eſt à moy de la décider:
Dites donc vos raiſons, je ſuis preſt à
me taire.

Le languiſſant Tircis me répondit, helas!
Se peut-il que du mal extréme
D'un malheureux Amant hay de ce qu'il
aime,
Et des maux de Dorilas
On puiſſe faire un Problémo?

Mais plûtoſt, répondit Dorilas à ſon
tour,
Croira-t-on qu'il ſoit poſſible

Qu'un leger transport d'amour,
Cause un mal aussi sensible
Que ce qu'on souffre à la Cour,
Lors qu'un fourbe imposteur, plus sça-
vant dans l'intrigue,
A rompre vos desseins s'appliquant nuit
& jour,
Fait échoüer vostre brigue.

Expliquez vos raisons alternativement,
Les Muses, dit Virgile, en aiment la
maniere,
La contestation paroist plus clairement,
Et la décision en est plus reguliere,
Leur dis-je ; & dans ce moment
A l'ombre tous les deux, auprés de moy
s'assirent,
Et tour à tour se plaignirent ;
A peu prés voicy comment.

TIRCIS.

Qu'un cœur tendre & sensible à de maux
nous expose!
Que l'on souffre en amour de secretes lan-
gueurs,

Quand de l'Objet qui les cauſe
On ne ſçauroit flêchir les ſeveres rigueurs!

DORILAS.

Qu'une ame du deſir de la gloire enflamée
A de douloureux mouvemens!
Qui peut comprendre les tourmens
Dont ſans ceſſe elle eſt alarmée?
Sera-ce vous, foibles Amans?

TIRCIS.

J'aime, j'ay mille maux que je n'oſerois dire,
Aupres d'Amarilis je languis je ſoûpire,
Et lorſque ma douleur eſt peinte dans mes yeux,
Si je cherche les ſiens, l'ingrate ſe retire.
Qui peut en ce moment concevoir mon martire?
Sera-ce vous, Ambitieux?

DORILAS.

La noble paſſion dont mon ame eſt épriſe,

A pour objet la gloire, & la gloire c'eſt tout.
Quel charme, quel tranſport quand on en vient à bout!
Quel deſeſpoir pour qui manque dans l'entrepriſe!

TIRCIS.

I'ay pour Amarillis une flame fidelle;
Si je pouvois toucher le cœur de la cruelle,
Si ce cœur ſentoit pour moy
Ce que le mien ſent pour elle,
Oüy, ma gloire ſeroit telle,
Que la felicité d'un Roy
Ne me poroiſtroit pas ſi touchante & ſi belle.

DORILAS.

Si Dorilas pouvoit pretendre
De s'établir quelque jour
Au poſte où l'heureux Alcandre,
Eſt maintenant à la Cour,
Des ſouffrances de l'amour
Il ſçauroit bien ſe defendre.

TIRCIS.

Si mon Amarilis, ſenſible à ma tendreſſe,

Respondoit un moment à l'ardeur qui me
presse,
Heros! dont la vaillance étonne l'Uni-
vers,
Non, ce n'est pas pour vous que je fe-
rois des Vers.

DORILAS.

L'Amour a quelques appas,
Mais il en fait bien accroire,
Et ne dédommage pas
Des pertes que fait la Gloire.

TIRCIS.

La Gloire, je l'avouë, a de nobles efforts,
Mais peut-elle égaler dans ses plus
beaux transports
La sensibilité douce & delicieuse
Qu'un tendre amour inspire aux cœurs
qui sont touchez?
Ah! qu'une flame amoureuse
Donne de plaisirs cachez,
Et qu'une ame ambitieuse
Pourroit s'estimer heureuse
De les avoir recherchez!
Mais quand un amour sincere

Ne peut fléchir les rigueurs
D'une inhumaine Bergere,
Que de maux, que de langueurs
Son ame injuſte & ſevere
Fait reſſentir à nos cœurs!
Vous qui courez à la gloire,
Si vous le compreniez bien,
Vous n'auriez pas peine à croire
Que tous vos maux ne ſont rien.

DORILAS.

Je vous l'avouë à mon tour,
Il eſt vray, Tircis, l'Amour
A des endroits agreables;
Mais aux faveurs de la Cour
Ils ne ſont pas comparables.
Vains & foibles Amans, ſi vous aviez goûté
Des charmes flateurs de la Gloire,
Tous les appas de la Beauté
Qui vous tient en captivité,
Seroient en un moment hors de voſtre memoire.
Mais ſi vous ſçaviez auſſi
Quelle eſt la douleur mortelle

D'un Courtiſan qui n'a pas réüſſi,
Le chagrin & le ſoucy
Que vous cauſe une Cruelle,
Ne ſeroient que bagatelle.

TIRCIS.

La fiere Amarillis d'un air indifferent
Regarde tous les maux que j'endure pour elle.
Ah! Berger tendre & fidelle,
Que ta douleur eſt cruelle!
Perſonne ne la comprend.

DORILAS.

Le fier Alcimedor peut faire ma fortune,
Il ſçait que je m'attache uniquement à luy,
J'ay de l'ambition, cependant aujourd'huy
Sans employ, ſans reſource aucune
Je me vois accablé de chagrin & d'ennuy.
Comprend-t-on de mon ſort la rigueur importune?

TIRCIS.

Il ne tiendroit qu'à vous de vouloir vivre heureux.

DORILAS.

Si vous vouliez aussi cesser d'estre amoureux.

TIRCIS.

Ostez de vostre esprit cette vaine foiblesse.

DORILAS.

Guerissez vostre cœur de sa folle tendresse.

TIRCIS.

Que souffrez-vous? Vos maux sont aisez à guerir.

DORILAS.

Les Amans sont toûjours malades à mourir.

TIRCIS.

Contre le mauvais sort ayez l'esprit docile.

DORILAS.

Quittez Amarilis, & vous voila tranquille.

TIRCIS.

Helas! pour la quitter il faut perdre le jour.

DORILAS.

Il me faudroit mourir si je quittois la Cour.

TIRCIS.

Quand le bonheur vous fuit, à quoy bon
y pretendre?

DORILAS.

Quand l'amour vous rebute, à quoy bon
estre tendre?

TIRCIS.

Qu'ay-je à vous dire, helas! mon cœur
le veut ainsi.

DORILAS.

Je suis né pour la gloire, & j'obeis aussi.

TIRCIS.

Lisandre fortuné, tu dois à tes richesses
Les plaisirs que l'Himen enleve à mes
tendresses,
Amarillis est preste à vivre sous ta loy,
Mais si justice estoit faite
À ma passion discrete,
Amarilis jamais ne vivroit que pour
moy.

DORILAS.

Trop heureux Floridor, ta fourberie insigne
T'éleve en un haut rang, à la Cour de
LOUIS,

Tu ſçais qui de nous deux en eſtoit le plus digne,
Tu ſçais à qui tu dois l'honneur dont tu joüis.

TIRCIS.

Vous eſtes ſur vos pieds, faites une autre brigue.

DORILAS.

Il ne tiendra qu'à vous de faire une autre intrigue,

TIRCIS.

Il eſt d'autres appuis qui vous éleveront.

DORILAS.

Il eſt d'autres beautez qui vous conſoleront.

TIRCIS.

Tous mes vœux malgré moy ſont pour Amarillis,
Celimene, Aminte, Cloris,
Ne ſçauroient me rendre infidelle.
Peut-eſtre aux yeux d'un autre elle n'eſt pas ſi belle,
Mon amour me captive & ne m'aveugle pas,

Ie connois leur merite & je vois leurs ap-
pas,
Mais je ne ſçaurois aimer qu'elle.

DORILAS.

Que peut faire l'amour où l'ambition re-
gne?
Celimene, Aminte, Cloris,
Ce n'eſt pas que je vous dédaigne,
Vous encor moins, Amarillis,
Vôtre merite eſt grand, & peut, je le
veux croire,
Contenter un ambitieux;
Mais, n'en déplaiſe à vos beaux yeux,
Je ne puis aimer que la gloire.

Ien viens d'oüir aſſez, leur dis-je, pour
comprendre,
Sans davantage vous entendre
Quel eſt le degré de vos maux;
Mais pour ſçavoir s'ils ſont égaux,
Qui n'a pas ſenty l'un & l'autre
Le dira difficilement.
Il parle pour le ſien, vous parlez pour le
voſtre,

L'un Ambitieux, l'autre Amant.
Si vos tourmens ſont grands, ils ne ſont
pas ſemblables,
Pour terminer enfin ces propos ambigus,
Je crois vos maux, Tircis, un peu plus
incurables,
Ceux de Dorilas plus aigus.

Le tout roule & ſe partage
Entre l'eſprit & le cœur.
Si Tircis meurt de langueur,
Dorilas moura de rage.
Ie n'ajoûte rien de plus,
On peut juger là-deſſus
Lequel ſouffre davantage.

A. M. A. D. M. D.

Les deux Réponſes qui ſuivent à deux Queſtions du XXIX. Extraordinaire, ſont de M. Magnin, dont je vous ay envoyé tant de beaux Ouvrages à la gloire de Sa Majeſté.

Si un Amant qui eſt trahi par ſa Maiſtreſſe, eſt en droit de publier ſes faveurs.

SONNET.

JE t'aimois, tu le ſçais, je t'aimois tendrement ;
Tu connoiſſois mon cœur, il eſtoit ſi fidelle,
Hors toy, nulle Bergere à mes yeux n'étoit belle,
Et ne pouvoit pretendre à m'avoir pour Amant.

Je te ſuivois par tout, l'abſence d'un moment
Eſtoit à mon amour une mort eternelle ;
Jamais enfin, jamais, tu t'en ſouviens, cruelle,
Un Berger amoureux n'aima ſi conſtamment.

Et tu m'oſes trahir, perfide ! à cet outrage

Juſqu'où devroit aller le tranſport de ma rage!
Apres cela, devrois-je encor te ménager?

Mais ne crains point qu'icy le courroux me ſurmonte,
J'eſtime plus l'honneur de ne me point vanger,
Que le foible plaiſir de te couvrir de honte.

Si la Prodigalité eſt moins condamnable que l'Avarice.

VERS LIBRES.

QUi donne tout eſt fort blaſmable,
Car avec un panchant ſemblable
A force de s'abandonner,
On s'accoûtume enfin à prendre pour donner;
Et cela n'eſt pas raiſonnable,
Le moyen de le pardonner?

Qui garde tout eſt encor pire,

Et les Avares ont beau dire,
Les croire, c'eſt trop hazarder.
A cette méchante habitude
Quand on ſe laiſſe poſſeder,
On s'accoûtume enfin à prendre pour garder,
Et c'eſt pour le ſalut un dangereux prélude.

Que le Prodigue eſt imprudent?
Sans regle il diſſipe, il dépenſe.
Il meſure encor moins ſa vie, & cependant
Il arrive ſouvent qu'il vit plus qu'il ne penſe.
Oh! qu'il fait beau le voir, quand tout eſt fricaſſé,
Mourir languiſſant & caſſé
Dans une honteuſe indigence!

Mais auſſi que l'Avare eſt fou!
Tremblant ſur l'avenir, il vit dans la miſere,
Comme s'il n'avoit pas un ſou:

Et n'arrive-t-il pas qu'il vit moins
qu'il n'eſpere?
Oh! qu'il fait beau le voir vieux,
languiſſant, perclus,
Se retrancher le neceſſaire,
Pour laiſſer des biens ſuperflus
A quelques heritiers, qui ne le plaindront guere!

Quand un Prodigue a tout mangé,
Le monde contre luy murmure.
Franchement j'en connois, qui font
pauvre figure,
Et qui voudroient peut-eſtre avoir
mieux ménagé.

Lorſque pour s'enrichir, ſans regle,
ſans meſure,
Un Avare a tout ravagé,
Tout le monde en eſt enragé;
Et dit qu'il eſt contre nature.
Me voilà donc bien partagé
Pour me déterminer, Mercure,
Sur cette grande Queſtion;

Mais à parler ſans paſſion,
Voulant excuſer un Prodigue,
Il eſt vray, je prendrois des ſoins
fort ſuperflus,
La Retorique là-deſſus
Feroit un vain effort pour ſe tirer
d'intrigue;
L'Avare toutesfois me déplaiſt beaucoup plus.

En voicy la raiſon qui me paroiſt
ſenſible.
A force de donner on fait quelques
heureux,
Un Avare au contraire, inhumain,
inflexible,
Voudroit encor piller l'Hoſpital & les
Gueux.
De nul devoir il ne s'acquitte,
La miſere du Mendiant
Au lieu de le toucher l'irrite,
Il regarde peu le merite
Du plus honneſte Suppliant.
Il veut tout engloutir, il eſt inſatiable,

Son aveugle fureur ne peut ſe contenir,
Toûjours tremblant & miſerable,
Par la peur de le devenir.

Le Prodigue, il eſt vray, qui n'a plus
de reſſource,
Se voit abandonné, ſans amis, ſans
ſecours;
Mais tandis qu'il vuide ſa bourſe,
Il a du moins quelques beaux jours.

Enfin c'eſt ſur la Loy divine
Que je regle mon ſentiment;
Et ſans plus de raiſonnement
Voicy ce qui me determine.

Si je vay conſulter l'Evangile, il
m'apprend,
Que tandis que l'Enfant Prodigue
Et ſe raviſe & ſe repent;
Par ſa deteſtable intrigue
Ayant livré l'Innocent,
L'avare Judas ſe pend.

Quoy que vous ayez veu un Traité des Sepultures dans le dernier Extraordinaire, vous ne serez pas faſchée qu'on vous renouvelle cette Matiere, quand je vous auray appris que la Converſation Academique qui ſuit, eſt de M. de la Fevrerie. Elle eſt diverſifiée par tant d'agreables choſes, & par des remarques ſi propres à rendre l'eſprit content, qu'on peut dire que le ſeul nom de Tombeau, eſt ce qu'elle a de lugubre.

CONVERSATION ACADEMIQUE

dans laquelle il eſt traité de l'Origine des Tombeaux, & des magnifiques Sepultures.

A MADAME

LA COMTESSE DE C.H.C.

LA mort de la Reyne, de glorieuſe & de pieuſe memoire, puis qu'elle eſt en benediction chez tous les Peuples, a touché ſenſiblement toute la France, mais particulierement noſtre Illuſtre Abbé. Outre qu'il eſt bon ſujet, & fidelle ſerviteur du

» du Roy, vous ſçavez, Madame,
» qu'il avoit encore d'autres rai-
» ſons d'en eſtre affligé. Ses Amis
» prirent part à ſa douleur, mais ſur
» tout la petite Troupe choiſie, vint
» meſler ſes larmes avec les ſien-
» nes. Comme il eſtoit alors en
» cette Province, elle tâcha de le
» conſoler par ſes frequentes viſi-
» tes, & elle n'oublia rien pour le
» divertir, & pour chaſſer la mé-
» lancolie que cette mort, & ſon
» indiſpoſition ordinaire luy cau-
» ſoient dans ce temps-là.

Un jour qu'elle eſtoit venuë à ce deſſein, & qu'elle commençoit un Entretien un peu plus gay qu'à l'ordinaire, elle fut interrompuë par une Lettre que l'on aporta à noſtre Abbé, de la part du Reverend Pere de Soria. Vous

ſçavez encore, Madame, les liai-
ſons étroites qu'il avoit avec ce
digne Confeſſeur de la Reyne.
Il nous en fit la lecture, ce qui re-
doubla nos regrets, & engagea
la Compagnie dans une Conver-
ſation bien plus ſerieuſe qu'elle
n'avoit crû. On y fit le Panegy-
rique de cette Auguſte Princeſſe
en diverſes façons, & chacun
s'efforça de marquer le reſpect,
& la veneration qu'il avoit pour
toutes ſes vertus. On parla en-
ſuite de la Ceremonie qu'on de-
voit faire pour elle, à Noſtre-Da-
me, & à Saint Denys; & voila,
Madame, ce qui donna ſujet, de
traiter dans cette Converſation
de l'Origine des Tombeaux, &
des magnifiques Sepultures.

Que cette matiere ne vous ef-

fraye point, Madame. Toute lugubre & triſte qu'elle eſt, j'oſe vous aſſeurer qu'elle ne vous inſpirera rien de ſombre & de mélancolique ; & meſme qu'elle vous deſennuyëra quelque temps, comme elle fit noſtre Illuſtre Abbé qui y prit plaiſir, & qui a ſouhaité que je vous fiſſe part de cét Entretien. Il n'y a point icy de Spectres, & de Fantômes, de Squelettes & de Cadavres rongez des Vers. L'Or, le Marbre, le Jaſpe, & le Porphire couvrent tout cela ; & l'Art par ſes embelliſſemens, donne icy l'Immortalité à ceux que la Nature avoit abandonnez à la corruption.

Auſſi-toſt que le premier Homme eut peché, dit le Docteur, il fut condamné à la mort, & dés

ce moment il ne ſongea plus qu'à
mourir, & à faire ſon Tombeau..
Il commença de s'enſevelir en
couvrant ſa nudité, & il ne fit
qu'un pas du Paradis terreſtre au
Sepulchre; mais de ſçavoir où fut
baſti ce Sepulchre, c'eſt ce qu'on
ne peut dire. Il eſt toûjours cer-
tain que ce ne fut point dans l'Iſle
de Cylon aux Indes Orientales,
comme le croyent quelques In-
diens, au raport d'un Voyageur,
qui nous a fait mention du Tom-
beau, & de l'Epitaphe de noſtre
premier Pere. Une Epitaphe
d'Adam, s'écria le Chevalier!
Oüy, Monſieur, repartit le Do-
cteur, & une Epitaphe qui eſt
dans une Langue, qu'on peut apel-
ler juſtement la Langue matrice.
Le Public vous ſeroit fort obli-

gé, repliqua le Chevalier, ſi vous vouliez l'expliquer, car perſonne que je ſçache, n'a encore pû en venir about. C'eſt un jeu d'eſprit de l'Auteur, dit le Marquis, qui a plûtoſt fait un Roman, qu'une veritable Relation de ſes Voyages. Quoy qu'il en ſoit, reprit le Docteur, l'uſage des Tombeaux eſt tres ancien, puis que nous voyons dans la Geneſe, que les Hethéens, auſquels Abraham demanda le droit de Sepulture pour ſa femme Sara, en avoient de tres magnifiques. *In electis ſepulchris noſtris ſepeli mortuum tuum*, répondit ce Peuple à Abraham. Mais il me ſemble qu'on a mal traduit *electis* en noſtre langne, par *beaux & exquis*. Car *electis* en cét endroit veut dire choiſis,

comme ſi ce Peuple euſt dit, *En ſe-*
veliſſez ce Mort dans les Tombeaux
que nous avons choiſis pour nous &
noſtre famille. D'où vient que
nous diſons ordinairement, *Il a*
choiſi ſa Sepulture en un tel lieu.
Mais enfin Abraham ne voulut
pas accepter cette offre, & ſou-
haitta qu'on luy vendiſt un
Champ de terre, & une Caverne
pour y baſtir un Tombeau ; non
ſeulement pour Sara & pour luy,
mais encore pour toute ſa Poſte-
rité. *Date mihi jus Sepulchri vobiſ-*
cum, & confirmatus eſt ager & an-
trum quod erat in eo, Abrahæ in poſ-
ſeſſionem monumenti à filiis heth.
Voila donc un uſage & un droit
de Sepulture, le plus ancien qui
ſoit au Monde, & ce fut ſuivant
ce droit, & cette couſtume, que

Jacob voulut aprés ſa mort en Egypte, qu'on rapportaſt ſon corps dans ce Tombeau d'Abraham. *Sepelite me*, dit. il à ſes Enfans, *cum patribus meis in ſpelunca duplici quæ eſt in agro Ephron, quam emit Abraham in poſſeſſionem Sepulchri.*

L'Origine des Tombeaux n'eſt pas moins ancienne chez les Payens, puis que leur grand Dieu Jupiter avoit ſon Sepulchre en l'Iſle de Crete; & nos Voyageurs aſſeurent qu'on voit encore aujourd'huy cét antique Monument. Oüy, mais interrompit le Chevalier, un vieux Poëte a dit,

Les Cretins ont dreſſé, ſouverain Roy, ta Tombe,
Mais ton Eſtre divin à la mort ne ſuccombe.

Quoy qu'en diſe noſtre Poëte, Jupiter eſtoit mortel, reprit le Docteur. Mais ſans nous arreſter là-deſſus, c'eſt à la Grece qu'on doit l'uſage des Charniers, & des Voutes ſouterraines, où l'on mettoit les Corps & les cendres des Défunts ; car les Grecs eſtoient fort curieux de la Sepulture des Morts, en ſorte meſme que l'on croit que toutes ces Grotes qu'on voit en Candie, n'eſtoient autre choſe que des Tombeaux. Mais les Egyptiens ont eſté ſans doute les premiers Inventeurs de ces Magnifiques Sepultures, & les premiers Peuples qui ont embaumé les Corps ; fondez ſur cette opinion, que l'ame eſtoit autant de temps immortelle, que le corps demeuroit ſans corruption. Il ne

faut donc pas s'étonner, s'ils avoient un grand soin de bastir à leurs Morts, de superbes Tombeaux pour y conserver leurs Momies, puis que le Monument, selon qu'il estoit somptueux & magnifique, rendoit la memoire du défunt plus illustre & plus glorieuse. Qui a rendu immortels Semiramis, & les Rois d'Egypte? leurs Pyramides & leurs Tombeaux. Leur mort a esté plus éclatante que leur vie, & ils n'ont esté celebres, & n'ont survécu jusqu'à la Posterité, que par où les autres Roys de la terre meurent & ensevelissent toute leur gloire dans un oubli éternel.

Apropos de ces Momies, interrompit le Président, un de nos Voyageurs prétend que le

Bitume qui croiſt dans la Mer mor-
te, ſervoit autrefois à embaumer
les Corps des Egyptiens, & que
cette poix eſt un veritable Bau-
me, pour conſerver les Corps en
leur entier. Il eſt vray, dit le Mar-
quis, que Villamont & quelques
autres, ont avancé cela; mais je
ne ſuis pas de leur avis. Les veri-
tables Momies eſtoient embau-
mées d'une maniere bien plus ex-
quiſe, & ce n'eſt que par l'excel-
lence des matieres Aromatiques
qu'on y employoit, qu'elles ſont
precieuſes, & propres à la gueri-
ſon de tant de maladies, ce que
n'auroit pas la vertu du Bitume,
qui peut bien exempter un Corps
de pourriture, mais non pas en
faire une veritable Momie; car
ce mot ne veut pas dire ſimple-

ment un Corps entier & embaumé ; mais quelque choſe de plus excellent. Quoy qu'il en ſoit, tout ce qu'on peut aſſeurer du Bitume de la Mer morte, eſt que c'eſtoit le Baume du vulgaire, & du ſimple Peuple de ce Pays-là; car dans les Momies qu'on a découvertes, on a trouvé qu'elles ſont pleines de parfums les plus exquis. Cette maniere d'inhumer les Morts eſtoit d'une grande dépenſe. J'ay lû, dit le Chevalier, une méthode d'enterrer les Corps, & de leur bâtir des Tombeaux, qui eſt bien plus facile, & qui ſe fait à bien moins de frais. Les Anciens la pratiquoient pour tous ceux qui manquoient de Sepulture. C'eſt de répeter par trois fois le nom du Mort. Toute la

Compagnie se prit à rire, & le Chevalier mesme avoit de la peine à s'en empescher. Vous riez, leur dit-il d'un air serieux ; c'est pourtant de Davity que je tiens ce secret, & je ne trouve pas qu'il y ait tant à rire ; les Pauvres qu'on jettoit à Rome dans des Puys apres leur mort, avoient besoin d'un pareil Tombeau. On avoit encore trouvé ce secret pour ensevelir honorablement, & promptement les Morts qu'on rencontroit sans Sepulture par le chemin ; car ce devoir estoit si étroitement pratiqué chez les Anciens, que l'on se tenoit pollu si on rencontroit un Mort, qui ne fust pas enseveli, à moins que de jetter dessus un peu de terre ou de poussiere, ou de répeter trois

fois ſon nom. Mais quand on ne le ſçavoit pas, dit le Marquis? Mon Dieu, vous me faites toûjours des affaires, reprit le Chevalier, on jettoit de la terre deſſus. Mais que dites vous de Varron, continua-t-il, pour ſe tirer de l'embarras, où le Marquis l'avoit mis? Il voulut qu'on le miſt apres ſa mort dans un grand Vaiſſeau de terre cuite, avec des feüilles de Meurte, d'Olivier, & de Pavot: tous Symboles de la paix, du repos, & de la tranquilité de l'Ame, ſi peut eſtre vous ne trouvez fineſſes dans cette ſorte d Inhumation, car Varron eſtoit un Sçavant, qu'on peut ſoupçonner de Science ſecrete & de cabale. Quoy qu'il en ſoit, les Riches de Rome eſtoient inhumez

dans leurs maiſons, & nonobſtant la couſtume de bruſler les Corps en ce temps-là, Popée fut embaumée, & portée au Tombeau des Jules, ce qui me fait croire, que le Bucher n'eſtoit pas la Sepulture de toutes les perſonnes de qualité, particulierement des femmes; mais ſeulement des grands Hommes qu'on vouloit mettre au rang des Dieux, comme un moyen plus facile d'élever leur ame au Ciel, & de faire leur Apotheoſe. J'approuve voſtre conjecture, dit l'Abbé, car Neron n'épargna rien pour les funérailles de Popée, & il euſt fait brûler ſon corps, s'il euſt creu rendre par là, un plus grand honneur à la défunte. Il aimoit le feu comme vous ſçavez, juſqu'à brû-

ller Rome, pour s'en faire un di-
vertissement. Cependant on brû-
loit de ce temps-là les Corps des
Empereurs & des personnes con-
sidérables, dont on conservoit
fort soigneusement les cendres.
Vous me demanderez peut estre
de quelle maniere on recüeilloit
ces cendres ? car elles pouvoient
estre meslées avec celles du bois
qui consumoit le Corps. Pline
vous aprendra cela comme moy,
mais pour vous épargner la peine
de le consulter là dessus, voicy
ce qu'il en dit autant que je puis
m'en souvenir. On donnoit aux
Empereurs & aux personnes de
qualité qu'on devoit brûler, des
chemises faites d'un certain lin
des Indes qui est incombustible,
ce qui rendoit ce lin fort rare, &

fort précieux, ou bien on enfer-
moit le Corps dans un coffre de
fer qui estoit percé, de façon que
l'humidité pouvoit s'exhaler, sans
que la cendre sortist. On met-
toit aprés cela ces cendres dans
des Urnes d'argent, d'or, ou
d'agathe. On les arosoit de vin,
& d'eaux de senteurs, on les par-
fumoit, & souvent on posoit sur
ces Urnes des Couronnes pré-
cieuses, ensuite dequoy on les
mettoit en dépost dans le Tom-
beau de la famille; & voila de
quelle sorte on inhumoit les
Grands à Rome.

Pour moy, dit le Président, je
croy que la vénération qu'on a
toûjours euë pour les cendres des
Morts, vient de ce que la cendre
de chaque chose, contient sa for-

nme & ſa figure, comme l'expé-
rience nous le fait voir dans la
cendre des Plantes.

2 *Secret dont on comprend que quoy que*
le corps meure,

1 *La forme fait pourtant aux cendres*
ſa demeure.

sa dit un grand homme, qui pré-
tend que les cendres des Tré-
passez qu'on voit ſouvent dans
lles Cimetieres ſont naturelles,
puis qu'elles ont la forme & la
figure extérieure des Corps,
qu'on a enterrez en ces lieux; &
que ce ne ſont pas leurs ames, ou
des fantômes repreſentez par les
Démõs, comme le croit le ſimple
Peuple, car enfin quoyque le corps
ſoit réduit en poudre, la figure
ne ſe perd point. Mais cela ſe
voit encore mieux dans le champ

d'une Bataille nouvellement don-
née ; & voicy comme la choſe ſe
fait. Ces figures ſont excitées, &
élevées en partie par la chaleur
interne de la terre, & des Mou-
rans, & en partie par la chaleur
externe du Soleil & du Canon
qui a échauffé l'air. Voila une
plaiſante opération de chimie, dit
le Chevalier. Elle eſt naturelle,
repond le Docteur, & c'eſt une
tres-belle viſion de quelques Ra-
bins Talmudiſtes, dont Monſieur
le Préſident a fait une fort heu-
reuſe aplication, aux devoirs que
nous rendons à la cendre des
morts, en leur donnant des Tom-
beaux magnifiques. C'eſt toû-
jours une viſion, reprit le Cheva-
lier, mais Monſieur le Docteur,
continua-t-il, dites nous un peu s'il

n'y a point de difference entre ces termes *d'Enſevelir*, *d'Inhumer*, *d'Enterrer*, que nous confondons ſi ſouvent ? Il y a quelque difference entre ces termes, répondit le Docteur, mais elle n'eſt pas grande, & elle eſt plus propre à un Grammairien qu'a un Philoſophe, car tout le monde entend par-là, la meſme choſe. Qui eſt inhumé, eſt enterré, qui eſt l'un & l'autre, eſt enſevely. Choiſiſſez lequel il vous plaira. Le Traducteur de Pline s'eſt lourdement trompé, en voulant faire cette diſtinction ; car il dit que les Latins appelloient un homme enſevely, de quelque maniere qu'il fuſt enterré ; & qu'il eſtoit inhumé, lors qu'on mettoit ſon corps en terre. Je vous demande un peu la

difference qu'il y a entre un corps mis en terre, & un corps enterré ? Vous voyez bien que cela eſt ridicule. Mais tout ce que je puis vous dire eſt que le mot *d'Enſevelir*, ſe doit entendre principalement des Corps qu'on embaume, & qu'on met en dépoſt dans des caves, & *Inhumer* de ceux qu'on laiſſe pourrir dans la terre & les uns & les autres, ayant des Tombeaux, & des ſepultures, on peut dire indifferemment inhumer, & enſevelir les Morts. Pline dans le Chapitre qui ſuit celuy que je vous ay cité, s'explique de maniere qu'il entend toûjours par le mot d'enſevely, un homme qui eſt inhumé, & qui eſt dans le Tombeau; ce que ſignifie *conditus* que ſon Traducteur a

rmal rendu en noſtre langue, par
enterré en quelque ſorte que ce
ſoit.

Mais pour ne pas nous éloi-
gner de noſtre ſujet, continua le
Docteur, Thevet dans ſa Coſ-
mographie univerſelle, dit que
lles Anciens, & ſur tout les Ro-
mains, firent faire des Tombeaux
& des Monumens publics, auſſi
bien pour les pauvres que pour
lles riches, voulant montrer par-
là, dit cét Auteur, que l'homme
capable de raiſon eſt préferable
aux beſtes, & que nos corps doi-
vent eſtre enſevelis, & enterrez
en memoire de la condition hu-
maine. Le ſentiment de Thevet
eſt raiſonnable, dit l'Abbé, mais
nous y devons remarquer trois
choſes. Premierement les Ro-

mains n'ont élevé des Monumens
publics à la memoire des Morts,
qu'en faveur de leur vertu ; &
alors il eſt vray, que les pauvres
en ont eſté honorez auſſi bien que
les riches ; mais avec quelque di-
ſtinction. Secondement on a éri-
gé à des beſtes de ſuperbes Tom-
beaux, comme on le peut voir
dans l'Hiſtoire ; & ces Tombeaux
les ont élevez au deſſus de la con-
dition humaine ; & en troiſiéme
lieu le mépris des honneurs funé-
bres, & de noſtre ſepulture apres
la mort, a eſté reſpecté, & ap-
prouvé des plus Sages. Lucien a
dit, apres Homere, que celuy qui
a un ſuperbe Tombeau, eſt com-
me celuy qui n'en a point, & que
chez les Morts on ne rend pas
plus d'honneur à Agamemnon,

qu'à ſon valet, à Achille, qu'à Therſite.

De n'eſtre enſevely ce n'eſt pas grande perte.

dit Virgile, ou comme a dit cét autre.

Le Ciel couvre celuy qui n'a point de Tombeau.

Seneque mépriſa les honneurs funébres apres ſa mort, & l'ordonna expres par ſon Teſtament, ce qui fit qu'on brûla ſon corps, ſans aucunes cérémonies. Il ne faut point nous meſurer par l'inégalité des Tombeaux, diſoit-il pendant ſa vie. La cendre nous égale tous. La naiſſance eſt inégale, mais la mort eſt pareille. Il raporte que Mécenas avoit de couſtume de dire

Je n'ay point de ſoucy qu'un Sepulchre on me dreſſe.

Saint Auguſtin aprés Seneque, nous avertit de mépriſer ces choſes, & nous aſſeure qu'elles regardent plûtoſt la conſolation des Vivans, que le beſoin des Morts. Laiſſons donc ce ſoin là, à nos Parens & à nos Amis, auſquels il eſt glorieux de s'en ſouvenir & honteux de l'oublier. Mais, comme dit Montagne, il y a des gens qui pendant leur vie veulent joüir de l'ordre, & de l'honneur de leur ſepulture, & qui ſe plaiſent de voir en Marbre leur morte contenance. Tel eſt mon bon homme de pere, dit le Chevalier, dont je vous veux conter une hiſtoire ſur ce ſujet.

Il eſt, comme vous ſçavez, de bonne & de ferme conſtitution, & la mort ne l'épouvante guere.

Cepen-

Cependant il a songé à faire son
Tombeau, & il y a quelque temps,
qu'il commença de faire tirer les
pierres qu'il y veut employer;
mais parce que la Carriere luy
apartient, & qu'il ne prétend pas
qu'il soit achevé plûtost qu'en
l'année quatre vingt seize de son
âge, ne comptant que soixante &
dix huit; il ne presse point l'exe-
cution de son dessein, & le Public
n'en seroit point informé, si des
Chartiers passant à vuide prés de
cette Carriere, n'en avoient pris
quelques pierres déja taillées, &
qui leur semblerent propres &
commodes pour faire quelques
jambages de fenestres à leur mai-
son de village. C'est l'excuse qu'ils
en ont donnée, avec offres de les
payer au double, ou de les rapor-

ter bien humblement à la Carrie-
re. Mais Mr le Conſeiller ne s'en
contente pas, & ces pauvres Païſans ſont furieuſement embarraſſez. Il y a plainte contre eux, information, & confrontation de témoins. Je ne raille point, mon Pere crie au voleur, & à l'aſſaſin, & ne prétend pas qu'ils ſoient moins coupables que des Sacrileges, qui auroient violé ſon Tombeau, & troublé ſes cendres. Son beau fils, à qui l'un de ces Chartiers appartient, le ſolicite fort pour ſa grace, mais il ne l'écoute non plus qu'un Mort, & agit toujours en Juge ſevere, & terrible vivant. Le Procez de ces Chartiers, ſera fait comme à des Voleurs de grand chemin, & le moins qui leur en puiſſe arriver,

je dis par grace, & par accom-
modement, c'eſt qu'ils ſeront
condamnez aux dépens du Tom-
beau tout entier. Ne voila-t-il pas
des Chartiers bien redreſſez, &
ne vaudroit-il pas mieux qu'ils
euſſent verſé vingt fois ? Mais
n'eſt-ce pas une bonne fortune
& une heureuſe rencontre pour
Mr le Conſeiller, d'épargner de
ſon vivant, la dépenſe de ſon
Tombeau. Celle neanmoins de
l'Epitaphe n'y ſera pas compriſe,
& il a beſoin de trouver d'autres
Orateurs pour faire ſon Oraiſon
funébre. Dieu garde quelque
pauvre Poëte de tomber entre
ſes mains, interrompit le Mar-
quis, il ne manqueroit pas de le
faire condamner à compoſer ſon
Epitaphe, afin d'avoir ſon Tom-

beau complet, au dépens du pu-
blic. Mais ne pourroit-on point
dire à voſtre Pere, ce qu'Horace
dit ſi à propos aux Viellards?

Tu ſecanda marmora
Locas ſub ipſum funus, & ſepulchri.
Immemor ſervis domos.

Car il eſt grand batiſſeur, &
ſonge bien plus volontiers à ſa
Bergerie, qu'à ſon Tombeau,
quoy qu'il ſe diſpoſe ſi glorieuſe-
ment à vous laiſſer la place, &
qu'il diſe ſouvent contre ſon gré.

Vixi, & quem dederat curſum fortu-
na, peregi.

Mais je veux vous conter quel-
que choſe d'aſſez plaiſant du Re-
ceveur du Marquis de... Vous
ſçavez que cét homme avoit eſté
autrefois ſon Précepteur, & que
ce Marquis avoit beaucoup de

confiance en luy. Il voulut en mourant reconnoiſtre ſes ſervices, & il luy donna cinq ou ſix mille livres par ſon Teſtament. Comme il mourut en cette Province, Madame ſa femme laiſſa à cét homme le ſoin du Tombeau de ſon Mary, mais bien loin de s'en acquiter d'une maniere proportionnée à la qualité & aux grands biens du défunt, pour s'épargner un Loüis d'or, que luy devoit couſter une pierre pour mettre ſur le corps de ſon diſciple, & de ſon bienfaicteur; il remarqua une vieille Table d'Autel, qui eſtoit abandonnée en un coin de l'Egliſe, où le Marquis eſtoit enhumé; il la fit prendre auſſi-toſt par un Maçon, ſans autre formalité, & ſans écouter les plaintes

du Curé, & des Marguilliers, & en fit faire un Tombeau à ce pauvre Marquis. Et sur ce que ses Amis luy representoient, que cette pierre estoit trop chetive, & mesme trop petite, il leur répondoit, qu'il s'en servoit par dignité, à cause de l'usage auquel elle avoit esté employée, qu'elle estoit plus noble, & plus précieuse que, le Marbre & le Jaspe, & alléguoit sans cesse ce Vers de Virgile.

Condidimus terra mœstasque sacravimus aras.

Il ajoûtoit encore que les Tombeaux des Saints dans la primitive Eglise, servoient d'Autels pour offrir le Sacrifice; & que les Tombeaux & les Autels, estoient presque la mesme chose,

à l'égard des Heros, dans les ce-
rémonies qu'on faisoit à leur me-
moire.

En verité vous me surprenez, dit le Président, je croyois que ce Receveur estoit honneste homme, & il me sembloit qu'il avoit de l'esprit. Mais qu'elle mes-quinerie, & quelle ingratitude! Voila comme on est trompé de ceux en qui l'on se confie le plus. N'en soyez pas surpris, Mr repartit le Marquis, si on ne garde pas la foy aux vivans, comment voulez vous qu'on la garde aux morts. Nos femmes & nos enfans nous fourbent mesme en ce temps-là. Vous avez connu cette Dame qui dans un petit corps, avoit l'esprit d'un grand homme; quand je dis d'un grand homme, j'entens d'un

habille homme ; car dans les Affaires, elle auroit confondu Cujas & Berthole, ou pour ne pas m'éloigner des Loix de ſa Province, elle auroit commenté Beraut, & corrigé Banage. Mais ce qui fait à mon ſujet, elle eſtoit ſage & aimoit ſon Mary, cependant elle n'a fait faire ſon Tombeau, & n'a executé ſon Teſtament qu'en faiſant le ſien. Et le Monument de ce pieux Chevalier, eſtoit quatre mille francs qu'il donnoit aux pauvres, & à l'Egliſe de ſa Paroiſſe. Il ne falloit point là, de Steſicrate, ny de Æſyphon ; il ne falloit qu'un Homme de bien qui ſcût compter. On néglige facilement les morts, pour peu de ſoin que l'on prenne des vivans. C'eſt pourquoy je conclus

de tout ce que nous avons dit,
que c'eſt une choſe frivole de
s'embarraſſer pendant ſa vie de
ſon Tombeau, & de ſa Sepulture.
Il y aura toûjours quelque Co-
quin de Chartier, qui interrom-
pra noſtre deſſein, ou quelque
Receveur qui fruſtrera noſtre at-
tente. Scaliger, continua le Mar-
quis, ſe vante fort des Tombeaux
de ſes Anceſtres qui ſont à Vero-
ne, & il s'étonne de ce qu'ils
n'ont pas eſté démolis. Mais il ne
s'en ſoucie point, dit-il, & ſi ce
n'eſtoit la Réſurrection, il ne ſe
mettroit pas en peine de ſa Sepul-
ture. Il ne m'importe où je ſeray
enſevely quand je ſeray morr.
Mon corps ſera comme le corps
d'un Aſne. Il y en a qui ne veu-
lent pas que d'autres ſoient mis

dans leurs Sepultures, mais dans sa
noſtre Religion, il n'en doit pas s
eſtre ainſi.

Voila, interrompit le Docteur, t
les beaux ſentimens que le Calvi-
niſme avoit inſpirez à ce grand h
homme : qui avoit la teſte bien m
meilleure que le cœur, & plus s
d'eſprit que de Religion ; beau-
coup de ſuffiſance & peu de pie-
té. J'avoüe que quelques-uns ont
fait peu de cas des Honneurs fu-
nébres, & les ont défendus en m
mourant, mais la pluſpart l'ont
fait, pour paroiſtre aprés leur
mort, ce qu'ils eſtoient pendant
leur vie; & peut eſtre ce qu'ils n'é-
toient pas, c'eſt à dire, humbles, a
ſans orgueil, & ſans vanité. Mais s
ce n'eſt pas en cela que conſiſte
l'affaire. Un orgueilleux ſans

Tombeau, & ſans honneurs funébres, demeure toûjours orgueilleux Il y a meſme de la vanité à mépriſer, & à rejetter ces ſortes de devoirs, autant qu'à les mendier, & à les rechercher avec trop de ſoin. Tel a fait plus de bruit ſans Torches, & ſans Ecuſſons; que ſi on luy avoit fait les funérailles d'un Empereur Romain. Le Chancelier de Lhoſpital mépriſa cette pompe funébre, mais comme vous ſçavez, plus en Huguenot, qu'en veritable Catholique, & ſi ce que vous venez de dire avoit lieu, il n'y a point de Calviniſte qui ne l'emportaſt en cela, ſur tous les Philoſophes de la Grece, & ſur tout les Martyrs de l'Egliſe.

Je me promenois un jour dans

le Jardin d'une perſonne de la premiere qualité, de la Religion Prétenduë Reformée. J'apperçeus au bout d'une Allée qu'on fréquentoit peu ; parce qu'elle eſtoit fort négligée ; j'apperçeus, dis-je, au travers des broſſailles, une eſpece de caverne toute ouverte, d'où il me ſembla voir quelque figures en boſſe, comme ſi ce lieu euſt eſté autre fois une Chapelle, & en effet ce caveau eſtoit au deſſous de l'ancienne Chapelle de la maiſon. J'y entray donc par curioſité, & malgré la puanteur qui en ſortoit, j'y remarquay quatre coffres de plõb, dont il y en avoit deux rangez de leur hauteur contre la muraille, & les deux autres couchez à terre. Mais ce qui eſtoit remarquable, & qui

cauſa ma ſurpriſe, eſt que ces Coffres eſtoient faits ſelon la forme du Corps. Que je conſidéray bien dans ce moment, le peu que c'eſt des grands Hommes apres leur mort ! C'eſtoient les Corps des quatre plus conſidérables Heros de cette Illuſtre Famille, qui eſtoient là giſans parmy les Crapaux, dans un Cloaque d'ordures. Voila quelle eſt l'humilité Huguenotte touchant les Tombeaux, & la Sepulture des Morts. Il faut au reſte n'eſtre guere perſuadé de la Reſurrection des Corps, pour en faire ſi peu de cas, ç'a pourtant eſté cette creance, qui a introduit l'uſage des Urnes & des Tombeaux, où l'on conſerve ſoigneuſement, & dans nos Egliſes meſme, leurs

Cendres & leurs Reliques.

De toutes les Religions qui ont eſté au Monde, dit l'Abbé, il n'y a que la Chreſtienne, qui ait permis la Sepulture des Morts dans les Temples : car ny chez les Juifs, ny chez les Payens, ny chez les Mahometans, nul homme, non pas meſme leurs Heros & leurs demy-Dieux n'a eu cét avantage. Il me ſemble pourtant, dit le Chevalier, que quelques-uns ont eſté mis apres leur mort, dans les Temples des Payens, & je me ſouviens d'avoir leu que les cendres d'Hypocrate, furent miſes dans un Temple de Junon. Il eſt vray, repartit l'Abbé, que les Payens ont accordé cét honneur aux cendres de quelques-uns de leurs Heros, & de leurs demy-

Dieux, qui pouvoient eux mesmes avoir un jour des Temples & des Autels ; mais je parle seulement de la Sepulture, & il est constans qu'elle n'a esté pratiquée dans aucune autre Religion, que la Chrestienne, & la raison est, que les Anciens craignoient l'infection des Morts ; ce qui les obligeoit de les enterrer en des lieux fort éloignez, ou de les brusler, & de n'en conserver que les cendres. En effet, la putrefaction des Corps peut nuire à la santé, sur tout dans les Pays chauds. Ainsi les Juifs, dont la Famille des Prestres & des Sacrificateurs demeuroit dans leur Temple ; & les Mahometans qui vont cinq fois par jour à la priere dans leurs Mosquées, ont eu rai-

ſon d'éloigner la Sepulture des
Morts. Mais outre cette raiſon,
continua l'Abbé, les Juifs eſtoient
reſpectueux juſqu'à la Superſti-
tion, & adoroient un Dieu trop
pur, & trop majeſtueux, pour
ſouffrir rien de ſale & de corrom-
pu dans leur Temple. Quoy qu'ils
attendiſſent le Meſſie qui devoit
élever noſtre Nature juſqu'à la
Divinité, ils ignoroient un culte
qui eſt relatif à cette Nature, par
le moyen d'un Dieu fait Homme.
Il falloit que Dieu priſt noſtre
Chair, & fuſt devenu noſtre Fre-
re, avant que nous euſſions part
icy bas à ſon Heritage. Et com-
me cét Heritage, étoit un Champ
de terre, qui luy ſervit de Cime-
tiere, & qui fut payé du prix de
tout ſon Sang, il a bien voulu que

nous fussions ensevelis auprés de luy, & que les Tombeaux des Fidelles fussent au pied de ses Autels. Le Chrestien est trop uny avec le Sauveur du Monde, pour en estre separé aprés la mort. Il n'en est pas comme du Juif & du Mahometan, qui n'ont eu qu'une rélation servile avec leurs Prophetes. Le Sauveur s'est fait comme un de nous. C'est un Dieu qui s'est abaissé jusqu'à estre de la maniere d'un Mort au Sacrement de l'Autel, & comme ensevely sous les Especes. Nos Tabernacles & nos Eglises sont de veritables Tombeaux, qui renferment son Corps ; & comme le Tombeau est un heritage commun à toute la famille, il est juste que nous soyons inhumez avec luy,

puis qu'il eſt noſtre Pere, & noſtre Frere auſſi bien que noſtre Dieu. Ainſi le Chreſtien a ſeul, cét avantage d'eſtre inhumé dans le Temple de ſon Dieu, dont il eſt membre & partie. Pardonnez moy, Meſſieurs, ſi je vous parle de la ſorte, & devant un Docteur; mais il eſt difficile de ne laiſſer pas échaper quelques traits du métier. Toute la Compagnie qui avoit eſté fort attentive à tout ce que l'Abbé avoit dit, luy marqua qu'elle en eſtoit tres-ſatisfaite, & le Docteur meſme, ce qui l'obligea de continuer ainſi.

Au commencement du Chriſtianiſme, les Fidelles s'aſſembloient où l'on avoit inhumé les Martyrs, car alors l'Egliſe avoit

déja des Tombeaux, & n'avoit pas encor de Temples. Or ces Tombeaux, quoy que souterrains & cachez, estoient grands, & spacieux; en sorte que les premiers Chrestiens y faisoient leurs Cérémonies, & offroient le Saint Sacrifice sur les Corps des Martyrs, dont le Tombeau servoit d'Autel; d'où est encore venu l'usage de dire la Messe pour les Morts, & à l'honneur des Saints, parce que le Prestre faisoit toûjours Commémoration du Défunt sur le Tombeau duquel, il célébroit le Sacrifice. Voila donc à mon sens, ce qui a introduit, & autorisé la Coustume d'enterrer les Morts dans nos Eglises, mais enfin l'usage des Tombeaux est aussi commun, qu'il est ancien

parmy toutes les Nations du Monde. Ce qui eſt admirable, c'eſt que l'uſage de ces Tombeaux, qui ont preſque toûjours eſté embellis des Ornemens de l'Architecture, ait devancé l'Architecture meſme. L'Ordre Corinthien apris ſon Origine du Tombeau Ruſtique, qu'une charitable Nourrice avoit élevé ſelon la Mode du Pays, à la Mémoire d'une jeune fille de Corinthe. Et pour ce qui eſt des autres Ordres d'Architecture, il eſt certain qu'ils ſont poſtérieurs aux Sepulchres, & aux Tombeaux qu'on a baſtis pour les Morts; mais il eſt certain auſſi, que ces Monumens n'ont paru avec éclat, & n'ont eſté célébres, que depuis que l'Architecture a eſté dans ſa

perfection, comme c'eſt dans les Tombeaux où elle a fait des chef d'œuvres, & montré ce qu'elle avoit de plus rare & de plus exquis.

J'ay lû, interrompit le Chevalier, dans les Relations des Indes Orientales, une aſſez plaiſante maniere de Tombeaux, qu'on bâtit pour le Vulgaire, dans leſquels le Mary & la Femme ſont enſevelis. C'eſt un ſimple Mur en rond, ou en quarré, qui les renferme tous deux, & qu'on éleve de la hauteur d'un homme aſſis, car c'eſt ainſi qu'on enterre les Morts en ce pays-là. On enterre la Femme vivante au genoux de ſon Mary; & on luy tord le cou lors que la muraille eſt bâtie à ſa hauteur. Apres quoy on

la couvre, & on termine ce Sepulchre. Il n'y a pas là grande Architecture, ny grande dépense, mais aussi il y a moins d'orgueil, & de vanité. Je me souviens à propos de cela, dit le Marquis, que dans le premier Voyage que je fis en Flandre avec le Roy, j'estois surpris de voir plusieurs monceaux de pierre, qu'on appelle en ce pays-là des Tombes. On me dit que c'estoient les Tombeaux de quelques Anciens Capitaines, qui avoient esté tuez en ces lieux-là, où l'on avoit autrefois donné Bataille. En effet je n'en vis que dans quelques Plaines, qui étoient propres pour combattre, & pour ranger une Armée. Il y a peu de ces Sepulchres Rustiques qui soient considérables. Il me sem-

ble, Monſieur le Docteur, que j'ay leu quelque chose de pareil dans l'Ecriture Sainte. Vous y avez leu la mort d'Abſalon, répondit le Docteur, auquel on fit un ſemblable Tombeau, d'un grand nombre de pierres qu'on jetta ſur ſa foſſe. Cependant ce Prince tout jeune qu'il eſtoit, avoit déja fait conſtruire ſon Tombeau. *Porro Abſalon erexerat ſibi cum adhuc viveret, titulum qui eſt in valle Regis.* Or *titulum* veut dire icy la meſme choſe que *tumulum.* Et on voit encore aujourd'huy ce Tombeau d'Abſalon, preſque en ſon entier. Mais vous remarquerez que cét amas de pierres que l'on jettoit ſur les Morts, eſtoit ſouvent une marque de punition & d'infamie,

comme à l'égard d'Abſalon dont on ne combla la foſſe de pierres, que pour chaſtiment d'avoir eſté Rebelle, & pris les Armes contre ſon Pere ; ce que l'on pratique auſſi envers les Scelerats & les Criminels. Ce n'eſt pas à ceux-là, dit le Chevalier, qu'on doit ſouhaiter que la terre leur ſoit légere. *Sit tibi terra levis, mollique te garis arena.*

Les Tombeaux de l'Antiquité, & ceux meſme d'apreſent, ſont ils legers pour les Morts ? Je voudrois bien, Monſieur le Docteur, que vous m'euſſiez expliqué ce *terra levis* de Martial, dans l'Epitaphe de Philenis. Martial n'eſt pas le ſeul qui parle de cette ſorte, répondit le Docteur. C'eſt le langage ordinaire des Poëtes.

Ovide

Ovide fait dire à Procris mouran-
te,

Ante diem morior, ſed nulla pellice læſa,
Hoc faciet poſitæ te mihi, terra, levem.

Et tout cela ne veut dire autre choſe que les attaches & les affections de la terre qui nous retiennent icy-bas, & qui nous empeſchent de nous élever au Ciel. Les Anciens, dont pluſieurs n'eſtoient pas perſuadez de la Reſurrection des Morts, l'eſtoient neanmoins d'une certaine Tranſmigration des Ames hors des Tombeaux, qui ſe communiquoient aux hommes, & qui habitoient dans les Cimetieres. Or ils croyoient que les corps qui eſtoient privez de ſepulture, empeſchoient le paſſage des

Ames ; & c'eſt pourquoy ils eſtoient ſi ſoigneux de la donner aux Morts ; mais auſſi ils leur ſouhaitoient une terre legere, afin que leur Tombeau ne fuſt pas un obſtacle à cette communication. Voilà la raiſon des Tombeaux legers, Monſieur le Chevalier, & pourquoy vous avez accordé ſi obligeamment la Sepulture au fameux Archytas. Vous voudrez bien faire part à la Compagnie de cette Ode d'Horace, que vous avez ſi heureuſement imitée. A quoy m'engagez-vous, Monſieur le Docteur, répondit le Chevalier ? C'eſt l'amuſement d'une aprés-dinée, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en ſouvienne. Cependant pour ne pas nous faire acheter ſi peu de choſe, & augmenter

par là voſtre curioſité, voicy ce que c'eſt.

Quoy, la Terre & la Mer vous manquent, Archytas,
Et vous eſtes ſans Sepulture;
Vous qui cent & cent fois d'un arti-
ſte compas,
Avez pris leur meſure?
Bien loin que le bel art vous rendiſt
immortel,
Vous payez comme nous un tribut à
Nature
Quand elle nous doit un Autel.

Il eſt vray, je ſuis mort, mais la
Geometrie,
Non plus que la Philoſophie,
N'ont jamais fait des Immortels.
Connoiſtre le Ciel & la Terre,
Meſurer leur contour, & tout ce qu'il
enſerre,

Merite des Autels ;
Mais il n'exempte point de payer à
Nature
Ce tribut odieux ,
Dont la loy rigoureuſe & dure,
S'étend juſques aux demy-Dieux.

Tout le monde eſt ſujet à cette loy ſe-
vere ,
Le Fils meurt ainſi que le Pere ;
Soit en courant les Mers , ſoit par-
my les Combats ,
Par tout , la mort cruelle , inexorable
& fiere ,
Leur fait rencontrer le trépas.
Pytagore , Tyton , Radamante , Tan-
tale ,
Pour vivre en differens états ,
Ont pourtant une fin égale
A celle du pauvre Archytas.

Pour estre tout-à-fait comme eux,
Cher Passant, exauce mes vœux,
En me donnant la Sepulture;
J'ay pery sur la Mer; mais dans cette
avanture,
Qui peut avoir un sort plus beau
Que le mien, si tes mains me dres-
sent un Tombeau?

Le Chevalier, pour ne pas donner le temps à la Compagnie de l'aplaudir sur cette Piece, continua de la sorte. Mon Dieu, dit-il, que les Funerailles de Pompée sont belles dans Lucain! Voyez-vous ce Soldat officieux qui parcourt le Nil, pour trouver le corps de son Maistre? Et qui enfin l'ayant trouvé, le brûle à un petit Bucher qu'on avoit allumé pour le corps d'un pauvre Pescheur. Cela vaut

mieux chez le Poëte, que toutes les Pompes funebres des Romains; & ce Monument ſimple & ruſtique, ſemble braver icy l'orgueil des Tombeaux & des Pyramides des Rois d'Egypte. Son Epitaphe eſt cavaliere, permettez-moy ce mot, mais elle eſt digne d'un grand Capitaine, & je la prefere à tout ce que les Grecs & les Latins ont fait ſur ce ſujet.

Il grave ſur la roche, & dure & mal coupée;
Adore icy, Paſſant, les cendres de Pompée.

Les Epitaphes, dit le Preſident, ſont des Tombeaux ſpirituels, de peu de dépenſe à la verité, mais qui honorent quelquefois davantage, que les plus ſuperbes Mauſolées. Tous les Poëtes & les Gens

de lettres, qui ont d'ordinaire plus de reputation que de richeſſes, en ont élevé de ſemblables à leur memoire, de leur propre façon, & ont fait leur Epitaphe avant leur mort. Voulant du moins qu'on leuſt dans leurs Ecrits, ce qu'on ne pourroit pas voir ſur leur Sepulture. Ils en ont meſme honoré leurs Amis, croyant leur donner par là, une glorieuſe immortalité; & en effet, tel à qui le temps ou la fortune a renverſé le Tombeau, & diſſipé les cendres, trouve encore tout entier, & ſon nom, & ſa memoire dans leurs Livres. Les Anciens, & ſur tout les Peuples de Syrie, ont eſté fort curieux d'Epitaphes & d'Inſcriptions pour les Defunts. Il me ſemble qu'on les neglige aujourd'huy, & qu'on

en voit peu de conſiderables hormis dans les Livres. On a fait pluſieurs Recüeils d'Epitaphes, où il s'en trouve de plaiſantes. Car on en a fait de ridicules auſſi bien que de funebres. Surquoy Marot fait dire à un certain Fou dans ſon Epitaphe.

Quand quelque ſage homme
Viendra mon Epitaphe lire,
j'ordonne s'il ſe prend à rire,
Qu'il ſoit des Fous Maiſtre paſſé:
Faut-il rire d'un Trépaſſé?

Il avoit raiſon, dit le Docteur, il ne faut pas s'arreſter à gloſer ſur les Morts. Cela eſt indigne d'un honneſte homme, & ſur tout d'un Chreſtien. On peut avec juſtice crier dans nos Temples, à ces railleurs curieux, *hors d'icy, Prophanes.* Pour moy je ne puis ſouffrir dans

ces lieux-là, d'Epitaphes plaisantes & ridicules, & j'admire jusqu'où a esté l'impudence de quelques Chrestiens, ou plûtoſt leur ignorance & leur simplicité, d'avoir gravé leurs fades railleries dans nos Eglises, & jusque dans le Sanctuaire. Il y a mesme plusieurs de ces Epitaphes impies, & plus dignes d'un Athée & d'un Libertin, que d'un Chrestien & d'un Fidele. Mais pour quitter cette Morale, je veux vous dire que c'est à Symonides qu'on doit cette invention d'honorer les Tombeaux des Morts, d'Epitaphes pleines de leurs loüanges; & Ronsard nous asseure que ces devoirs & ces éloges agréent beaucoup aux Manes des Defunts.

Tel bien memoratif allege leur soucy,

Et ſe plaiſent de lire en ſi petit eſ-
pace,
Leurs Noms & leurs Surnoms, leurs
Villes & leur Race.

Mais quel reſſentiment en peut
avoir un Chien ou un Cheval, pour
qui on a fait des Tombeaux & des
Epitaphes ? Et quel honneur en
doivent attendre ceux qu'une lâ-
che complaiſance abaiſſe à cette
ridicule flaterie ? Vous retombez
toûjours dans voſtre Morale,
Monſieur le Docteur, dit le Mar-
quis. Pour y faire diverſion, vous
me permettrez de vous dire, que
les Turcs ſont fort curieux de leur
Sepulture, & qu'il n'y a ſi miſera-
ble parmy eux, qui n'ait ſon Tom-
beau & ſon Epitaphe. Ceux qui
n'en peuvent pas avoir d'embellis
d'Architecture, prennent ſoin de

les orner tous les jours de fleurs. C'eſt pourquoy ils les entourent d'un parterre, où il y en a des plus belles & des plus odoriferentes. Ils s'inclinent devant ces Tombeaux, & les ont en ſi grande veneration, qu'aucun n'oſeroit paſſer à cheval devant un Sepulchre, ſans mettre pied à terre, ou ſe reſoudre à ſouffrir la baſtonnade. Cela fait que meſme ils reſpectent ceux des Fideles, & s'en ſervent de la pluſpart pour leurs Moſquées, comme des Tombeaux des plus grands Prophetes, & de quelques Rois de Judée, pour qui ils ont de la veneration. La beauté de ces Tombeaux, qui ſont ſpacieux & magnifiques, les oblige à cela; mais ils le font auſſi, pour la reputation des perſonnes qui y

ont eſté inhumées, afin que les z
lieux où ils font leurs Prieres, c
ſoient plus celebres & plus di-
gnes de la grandeur de leur Pro-
phete. Ils ſont encore fort jaloux
de leurs Tombeaux, & conſervent
exactement en cela, l'honneur &
l'intereſt de leurs familles, ne per-
mettant pas qu'aucun Etranger y
ſoit inhumé. Ils ont imité les Grecs
& les Romains, qui eſtoient auſſi
fort jaloux de leurs Sepultures.
Cependant leurs Tombeaux n'é-
toient pas tellement reſervez pour
les Familles, qu'on n'y enterraſt
ſes Amis, & ceux dont on hono-
roit le merite & la vertu. Ennius
fut mis dans le Tombeau de Sci-
pion, parce que ce Poëte avoit
écrit dans ſes Vers, la ſeconde
Guerre Punique. Nous en uſons

de la ſorte, & de nos jours, le bra-
ve & judicieux Prince de Turen-
ne a eſté inhumé à Saint Denys,
qui eſt le Tombeau & la Sepultu-
re de nos Rois ; honneur qu'on
avoit fait autrefois au genereux
Conneſtable du Gueſclin.

Ces Monumens publics qu'on dreſſe à la memoire des Defunts, produiſent toûjours de bons effets, dit le Docteur. Ils avertiſſent les jeunes & les vieux, les Grands & le Peuple, que nous ſommes tous mortels, & que nous ne ſerons un jour que cendre & que pouſſiere ; mais ils nous excitent en meſme temps à pratiquer les vertus qui ont rendu celebres ces grands Hommes, dont nous honorons ſi cherement les cendres. En effet, ſelon les Grammai-

riens & les Etimologiſtes, un Monument eſt un reſſouvenir & un avertiſſement public, qui nous inſpire une parfaite reſignation à la mort, & un grand deſir de mourir en homme de bien, puis qu'on n'accorde cet honneur qu'à ceux qui ont eu du merite & de la vertu. Ceux qui ſe tuënt, perdent, ſelon les Loix, l'honneur avec la vie; car il n'appartient pas à tout le monde de faire le Caton, ceux-là, dis-je, ſont privez de Sepulture & de Tombeau, parce que ce ſont des marques d'honneur qu'on donne à la memoire du Defunt. Mais ces magnifiques Tombeaux font quelquefois toute la gloire des Morts; & tel qui a mené une vie fort obſcure, devient celebre par ſes funerailles, l'or & le mar-

bre qui le couvrent, font la ma-
tiere auſſi-bien que l'éloge de ſes
vertus. Un Tombeau ſomptueux
nous donne une grande idée de la
perſonne qu'il renferme ; & quoy
que nous ſçachions qu'on peut
flater en Tombeaux, comme en
Panegyriques, & qu'on peut cor-
rompre le ciſeau des Architectes,
auſſi-bien que la langue des Ora-
teurs, on ſe laiſſe plus aiſément
prévenir par ces ſortes de Monu-
mens, & on ne ſçauroit croire que
les cendres d'un fat, ſoient con-
ſervées dans une Urne de Jaſpe ou
d'Agathe. Il nous ſouvient de la
Fourmy embaumée dans de l'am-
bre, dont parle Martial ; vous me
permettrez bien de vous rappor-
ter icy cette jolie Epigramnie, de
la Traduction de Marot. Elle ne

vous déplaira pas dans ſon vieux ſtile, qui pour n'eſtre pas fort juſte dans les rimes, l'eſt beaucoup dans le ſens.

Deſſous l'arbre où l'ambre dégoûte
La petite Fourmis alla:
Sur elle en tomba une goute,
Qui tout à coup ſe congela:
Dont la Fourmis demeura là
Au milieu de l'ambre enfermée.
Ainſi la beſte déprisée,
Et peu prisée quand vivoit,
Eſt à ſa mort fort eſtimée
Quand ſi beau Sepulchre on luy voit.

Il ſeroit aiſé d'appliquer cette Morale à pluſieurs de ce ſiecle; mais l'honneſteté m'empeſche de la pouſſer plus loin. J'aime mieux vous dire, que comme les Tombeaux des Anciens eſtoient bâtis

t fur les grands chemins, de là eſt
venuë la coutume de mettre dans
les Epitaphes, *Staviator.* Ou ſi l'on
veut, on prouvera de cette cou-
tume, que les Tombeaux eſtoient
bâtis autrefois ſur les grands che-
mins. Cette voye Appia, ou cette
voye qu'Appius Claudius fit faire
qui duroit depuis Rome juſque à
Brindes, c'eſt à dire ſix grandes
journées, n'eſtoit preſque qu'un
Cimetiere remply de Tombeaux.
Ce fut là que l'on trouva ſous le
Pontificat d'Alexandre VI. le
corps de Tullia fille de Ciceron,
encor tout entier, apres treize ſie-
cles. Et ce fut dans ſon Tombeau
où l'on trouva une de ces Lampes
merveilleuſes, dont les Anciens
ſe ſervoient pour éclairer leurs
Sepulchres, parce qu'elles étoient

inextinguibles, pourveu qu'elles ne receuſſent aucun air. Mais approuvez-vous, dit le Chevalier, le procedé de ce Pape, qui fit jetter le corps de cette illuſtre Fille dans le Tibre ? Pour moy je luy en veux mal, & je ſçay bon gré au Conſervateur de Rome, qui la fit porter au Capitole, comme une Relique rare & precieuſe ; c'eſtoit garder le reſpect qui eſt deu aux Morts. Mais ce Pape ne devoit pas ainſi violer les Tombeaux, & traiter de la ſorte ce que l'antiquité avoit de plus venerable. Il devoit reſpecter les Manes de la fille de Ciceron, ou du moins ne les pas diffamer. Ce Pape, dit le Marquis, eſtoit cruel, & n'avoit aucun égard pour perſonne. Mais remarquez, je vous prie, combien le ſoin de la Sepul-

ture eſt inutile, quelque précaution qu'on puiſſe prendre pour conſerver nos cendres. Jadmire ces gens qui craignent de mourir ailleurs que chez eux, parce qu'on negligeroit leurs Obſeques. Socrate prefera la mort à l'exil, luy qui ſe diſoit Citoyen du Monde, parce qu'il craignoit de porter ſes os ailleurs, & qu'il vouloit que le lieu de ſon Berceau, fuſt celuy de ſon Sepulchre; c'eſt qu'il vouloit mourir entre les bras de ſa Nourice, dit le Chevalier. Quoy qu'il en ſoit, reprit le Marquis, on dit qu'il n'avoit jamais mis le pied hors le territoire d'Attique. Montagne dit de luy-meſme, que s'il croyoit mourir en autre lieu que celuy de ſa naiſſance, il ne ſortiroit pas ſans effroy hors de ſa Pa-

roisse. Cependant il asseure ailleurs, que s'il suivoit sa volonté, il voudroit mourir hors de sa maison, & loin des siens; mais enfin la nature est toûjours plus forte que la raison, & nos inclinations ne manquent jamais de s'opposer à nos raisonnemens. Socrate aima mieux mourir à Athenes, que de vivre à Sparte. Pour moy j'aime à vivre par tout, & il m'importe peu en quel lieu je dois mourir. Ainsi ne croyez pas que j'ambitionne la gloire d'avoir un Tombeau superbe & magnifique. Mais il est tard, & nous abusons de la patience de Monsieur l'Abbé. A ces mots il prit congé, & toute la Compagnie se separa.

Je vous ay tenu parole, Madame, vous n'avez rien trouvé dans

ce Recit de terrible & de lugubre. Le ſerieux y eſt temperé d'un honneſte enjouëment ; car les genies qui habitent ces Tombeaux, ſont bons & agreables, & n'inſpirent que la joye & la conſolation à ceux qui les frequentent. C'eſt ce qui me fait eſperer, Madame, que vous agréerez cette Converſation, & le ſoin que j'ay pris de ſatisfaire voſtre curioſité. Je ſuis voſtre, &c. DE LA FEVRERIE.

PORTRAIT D'UNE DAME de Qualité, fait par Mademoiſelle B. D. R.

QUoy que je ne ſois pas habile,
Je peins Iris, & veux la peindre bien,
L'Original eſt tel qu'il ſeroit difficile
Que le Portrait n'en valuſt rien.

Si l'éclat de ſes yeux ne ſçauroit ſe dé-
crire,
Au moins ils ſont connus par leur divin
pouvoir;
Leurs feux ſont ſi perçans, que ce qu'il
en faut dire,
C'eſt que s'ils regardoient, on ne les pour-
roit voir.

Sa bouche charme & plaiſt, quoy que
trop inhumaine,
Et qu'il n'en ſorte rien qui flatte les de-
ſirs,
Son ſourire aux Amans donne mille plai-
ſirs,
Quand meſme elle rit de leur peine.
Diray-je que le teint d'Iris
Défait les Roſes & les Lis?
A de foibles beautez comme ſeroient les
noſtres
Ces éloges communs peuvent eſtre adreſſés:
On en a trop dit pour les autres,
Et pour elle on ne peut jamais en dire aſſés.

Une gorge, des bras dignes d'une Déesse,
De l'agrément, de la delicatesse,
Il est pour elle un eternel Printemps,
Elle paroist avoir quinze ou seize ans;
Peut-estre en a-t-elle bien trente,
Mais sa beauté croist & croistra;
Et quand elle en aura soixante,
Je ne sçay qui s'en sauvera.

Son esprit est galant & tendre
Delicat, prompt à concevoir,
Quand on la voit, on ne veut que la voir;
Quand on l'entend, on ne veut que l'entendre.

Son cœur est fait pour l'amitié,
Pour la reconnoissance, ou bien pour la pitié,
Car pour l'amour, Iris le hait & le redoute,
Son cœur est tranquille & content,
Heureux les Amans qu'elle entend,
Puis qu'il n'en est point qu'elle écoute.

Iris a le gouſt fin, Iris a le gouſt bon,
Son humeur eſt toûjours égale,
Dans tout ce qu'elle fait toûjours de la raiſon,
Iris eſt magnifique, Iris eſt liberale;
Ses meubles precieux, ſon Palais enchanté,
Tout marque ſon bon gouſt & ſa magnificence,
Sa propreté, ſon abondance,
Mais rien n'ajoûte à ſa beauté.

Regarde-t-on ces lieux, quand on voit cette belle:
Quand elle en eſt abſente, y porte-t-on ſes pas?
On n'y voit rien quand on ne l'y voit pas;
Quand on l'y voit, on n'y voit qu'elle.

Iris veut connoiſtre à loiſir,
De pénetrer les cœurs elle fait ſon étude,
Au choix de ſes amis plus qu'à la multitude

Elle

Elle a toûjours mis ſon plaiſir.
Elle choiſit par gouſt, & non par fantaiſie ;
On eſt en eſtat de choiſir
Quand entre mille on peut eſtre choiſie.
Que de merite & d'agréemens,
Et que d'amour tous les jours ils font naître !
On eſt forcé de reconnoiſtre
Que la loüer, c'eſt plaindre bien des gens.

A MONSIEUR LE DUC DE SAINT AIGNAN,

Sonnet ſur le Carrouſel.

QU'il te faiſoit beau voir dans le jour ſolemnel
Où joûtoit le Zegri contre l'Abencerrage,
Faire un grand ornement du pompeux Carrouſel,
Et par ta haute mine, & par ton équipage!

Q. de Juillet 1685. I

J'aurois voulu te peindre, & d'un trait immortel
Exprimer ta fierté, ta douceur, ton courage,
Et donner aux François un modelle eternel
De merite & d'honneur, en traçant ton image.

Mais Minerve & Pallas de concert avec toy,
Faisant tous leurs plaisirs des plaisirs de ton Roy,
Sembloient se faire un jeu des fureurs de la guerre.

Mars ce Dieu si cruel d'accord avec la Paix,
Luy qui fait tout trembler sur l'Onde & sur la Terre,
Divertit par tes soins LOUIS & ses Sujets.

AMOUREUX, de Digne, Avocat au Parlement d'Aix.

Voicy les Explications en Vers, que j'ay receuës sur les deux Enigmes du mois de Iuin, dont les mots estoient la Truite, & l'Homme à cheval.

I.

QVi pourroit s'empeſcher de dire
Que le Galant Mercure eſt toûjours liberal,
Qu'il nous donne toûjours par un ſoin preſque égal
Dequoy nous divertir, & dequoy nous inſtruire?
Il nous donne meſme à gruger
Un Poiſſon d'un merite à ne pas negliger,
Une Truitte *d'importance,*
Qui pourroit plaire au gouſt du plus grand Potentat.
Qui n'auroit de la complaiſance
Pour un morceau ſi délicat?

L. Bouchet.
ancien Curé de Nogent le Roy.

II.

MErcure eſt un Galant Garçon
De nous donner chair & poiſſon;
Pour nous bien regaler il ne pouvoit mieux
faire;
Cela s'appelle chere entiere.
La Truite *eſt le premier plat,*
C'eſt un morceau fort délicat,
A luy ſeul auſſi je m'arreſte,
Et laiſſe-là l'Homme à Cheval,
Mes dents ne feront point de mal
A l'Homme non plus qu'à la Beſte.

DIEREVILLE.

III.

CE que vous vous imaginez,
Aimable Bergere Fleurette,
Et qu'à deviner vous donnez,
Eſt une Enigme aſſez ſecrete.
Sans me donner beaucoup de mal,
J'ay pourtant trouvé ce miſtere,
Si vous me voyiez à cheval,
Seroit-ce pas juſte l'affaire?

Le meſme

IV.

Vive le poisson frais & la belle marée,
J'abhorre le poisson salé;
Qu'il ne m'en soit jamais parlé,
Ce n'est que pour ces gens dont l'ame est alterée,
A qui l'acrimonie est toûjours de bon gouſt,
Et tout autre cause un dégouſt.
Pour moy j'aime mieux une Truite
Quand elle est fraische & plus petite
Que le poisson le plus exquis;
S'il n'est point frais, je le bannis
De ma table, & de ma cuisine;
Fust-ce mesme un Turbot, deslors qu'il est salé,
Il n'est plus de bon gouſt, on est mal regalé;
Il faut donc le laisser à ces gens de marine,
Il leur plaist, s'il est de bon sel.
Moy, je m'en trouverois bleſsée,
Il faut estre spirituel

Pour en faire une ſauſſe un peu bien poli-
cée.

La belle Nouriture du Havre.

V.

EN Mer auſſi-bien que ſur terre
On voit les animaux s'entrefaire la guer-
re,
Le grand devore le petit,
Pourveu qu'on ait un peu d'adreſſe
On profite de ſa foibleſſe,
Et d'un indefendu le puiſſant ſe nourrit.
Une impertinente Ecrevice
Qui ne marche qu'à reculons,
Parce qu'elle a des crocs bien longs,
A le pouvoir & l'artifice
De goûter tout, Merlans, Turbots,
Soles, Alozes, Saumons, Truites,
Sans garder aucunes limites,
Fuſſent-ils meſmes des plus gros,
Tant il eſt vray qu'on prend tout ce que
l'on peut prendre,

Que ſes griffes on fait valoir,
Deſlors qu'on en a le pouvoir,
Et qu'on a dequoy ſe defendre.

GYGEZ du Havre.

VI.

MErcure, j'avois oüy dire
Que vous eſtiez adroit, ſubtil,
Le Prince des Poiſſons d'Avril.
Un Miniſtre d'amour, mais l'on vient de m'inſtruire
Que vous eſtes de tous meſtiers,
Et que l'on vous a veu tout chargé de marée,
Que vous-meſme avez declarée,
Ainſi que font les Poiſſonniers;
Que vous aviez beaucoup de Truites *ſaumonnées*
Pour tous vos amis deſtinées,
A l'envy chacun a receu
De ce beau fruit de voſtre Peſche,
Mais pour moy je n'en ay point eu,
Que comme à l'ordinaire aſſez tard, & peu fraiſche;

Je ne ſçay point pourquoy je ſuis tout le dernier,
Si c'eſt la faute du * Courrier.
* Homme à Cheval.
Le meſme.

VII.

D'Où vient que dans un Port de Mer
Le poiſſon devient rare, & dans l'autre il abonde?
Qui voudra bien s'en informer,
Verra que de tout temps ces Citoyens de l'Onde
Suivent leur route, & vont leur train
Selon la coſte & le terrain,
Où ſe trouve leur nourriture:
Par un inſtinct de la Nature
Ils la ſentent de loin, & dans les douces eaux
Carpes, Truites, *vont par monceaux*

Où leur pasture est abondante,
Ce que l'on ne peut conteſter;
Mais je crois qu'on peut ajoûter
Pour éclaircir de plus la queſtion preſente,
Que pour avoir de bon poiſſon,
Et, comme l'on dit, à foiſon,
On ne doit point faire d'outrage,
Ny de chagrin au Poiſſonnier,
Je n'en diray pas davantage,
Je le laiſſe à dire au Courrier.

Le meſme.

VIII.

MErcure, permettez que je hauſſe la voix
Sur les deux Enigmes du mois.
La premiere enferme une Truite,
Dont le gouſt délicat charme les plus friands,
Dont les yeux ſont vifs & riants,
Le corps leger, prompt à la fuite;
On peut la prendre au feu quand on peſche la nuit,

On la prend à la ligne, au filet, mais ſans bruit.

Les eaux ſont ſon Pays, ſont le lit de ſa mere,

Elle aime les ruiſſeaux & la ſource d'eau claire,

Elle chaſſe au Goujon, au Gravier, au Veron,

Aux autres Poiſſonnets, aux Vers, au Moucheron,

Elle prend quelquefois le raiſin, la ceriſe.

Voilà quel eſt ſon aliment,

Ajoûtez que ſur ſa chemiſe,

Ou pour m'expliquer mieux, ſur ſon écaille griſe,

On découvre ordinairement

Des Etoilles abondamment.

Dans la ſeconde Enigme on voit Dame Fleurette

D'une fort agreable humeur.

Elle y fait un Portrait qui pourroit faire peur,

Meſme aux avaleurs de Charette.
Six jambes & deux bras, quatre
oreilles, quatre yeux,
Deux bouches, & de plus, écoutez,
Curieux,
Marcher deſſus des clous, la choſe eſt
ſinguliere,
Avoir ſur le dos un derriere.
Fuyez, Petits. Cachez-vous Vieux;
Car ſi ce Tout avoit envie
De vous gober en un morceau,
Ce ſeroit fait de voſtre peau,
Ce ſeroit fait de voſtre vie:
Cependant revenez, vous n'aurez point
de mal,
*Ce terrible Portrait n'eſt qu'*un Hom-
me à Cheval.

Mais que diroit Dame Fleurette
Si ce Cheval eſtoit ſans fers,
Si l'Homme eſtoit ſans jambe, ou ſans
moule à manchette,
Si borgne des deux yeux, l'un mar-
choit de travers?

Ma foy, je croy que ſa peinture
S'expliqueroit à l'avanture,
Et que qui voudroit diſputer,
Et luy donner quelque torture,
Pourroit enfin la rebutter.
Mais ſupposé billes pareilles,
Qu'ils euſſent chacun deux oreilles,
L'un quatre pieds, & l'autre deux,
Chacun ſa bouche & ſes deux yeux,
Et que les pieds de la monture,
Pour ne pas perdre leur chauſſure,
Fuſſent garnis de clous pointus,
Que l'homme enfin de ſon derriere
Sans ſelle, ſans baſt, ſans feſtus,
Touchaſt le dos à nud de la beſte à criniere,
Je croirois fort probablement
Le tout expliqué nettement.

A voſtre avis, Seigneur Mercure,
Ay-je fait bonne conjecture?
Et me puis-je flater d'avoir bien rencontré

Expliquant cette Enigme obſcure?
Non, ce ſeroit vanité pure,
De croire que mon nom doive eſtre enregiſtré
Parmy ceux qui chez vous font ſi belle figure,
Qui ſont Poëtes par nature,
Qui d'abord ont tout pénetré.
Ces Sçavans de toutes manieres,
Comme la docte des Houlieres,
Le ſublime Magnin, l'admirable Morel,
La ſage Scudery dont le bon naturel
Paroiſt dans ſes Ecrits autant prudent qu'habile,
L'incomparable Diereville,
Et tant d'autres que tous les jours
Vous rendez tres-recommendables
Par vos loüanges admirables,
Ou bien pour leurs Ecrits, ou bien pour leurs Amours.

LESCHAPPE' de Lomprey.

XI.

QU'il eſt rare d'avoir de ſages domeſtiques,
Et que leur indiſcretion
Nous produit ſouvent de Critiques!
Ils ſont toûjours en faction
Pour mieux connoiſtre nos affaires,
Nous leur mettons tout en dépoſt,
Mais ils nous trahiſſent bien-toſt
Ces dangereux dépoſitaires.
Heureux donc ceux dont les Agens
Sont fidelles, diſcrets, autant qu'intelligens,
Qui ne font rien que de licite,
Qui n'ont des mains que pour ſigner
Ce que le Droit peut ordonner,
Et ſont muets comme une Truite
Quand il faut cacher nos ſecrets,
Dont la conduite irreprochable
Rend à tous la noſtre honorable;
Et gardant nos vrais intereſts
Peuvent imiter la Merlette

Sans griffes & ſans bec muette ;
S'ils ſont autres tous ces Mouchards
Qu'ils nous font donner de brocards!

LA PETITE ASSEMBLEE G.
du Havre.

IX.

LE Sujet a quelques appas,
Sa bonté plaiſt aux délicats,
L'air muet, le lit de la Mere
Pour moy ne ſont pas un miſtere.
Mais il faut l'avoüer avec ſincerité,
Les Etoilles m'ont arreſté,
A moins que ce ne ſoit la Truite *ſaumonée,*
Tout le reſte convient juſte à ſa deſtinée.

L'Inſenſible de Montalte.

X.

CE compoſé de chair & d'os,
Paroiſt double en ſoy ce me ſemble,

En cet eſtat point de repos.
Mais plus Fanfine le contemple,
Elle apperçoit les cloux qui ne font nul tourment:
Et dit dans ſon raviſſement,
Six pieds, deux mains, quatre yeux, deux bouches, quatre oreilles,
L'Homme à Cheval *fait ces merveilles.*

Le meſme.

ENTIERE EXPOSITION d'une premiere Langue Univerſelle.

A Fau-Cleranton, le 8. d'Aouſt 1685.

VOuſçavez, Monſieur, qu'aprés que les Apoſtres eurent receu du Saint Eſprit, le don des Langues, ils eſtoient enten-

dus des gens de divers Pays, bien que ces gens ne s'entendissent pas entre eux ; mais qu'il n'est pas decidé si les Apostres parloient en mesme temps toutes sortes de Langues ; ou bien s'ils n'en parloient qu'une seule qui fust entenduë de tous. Il me semble plus plausible de croire qu'ils parloient une Langue Universelle, qui estoit comme la Langue de la Nature humaine dans tous ses mots, comme elle l'est de la douleur dans le mot *hon hon* prononcé lentement, & de la joye dans le mot *hi hi hi* prononcé viste ; & qu'il leur étoit ainsi facile de se rendre intelligibles à tous les hommes.

Une telle Langue, qui fut, sans doute, celle de nostre premier Pere, estoit bien plus propre à

toucher l'esprit & le cœur, que toutes les autres Langues ; & n'aida peut-estre pas peu le Serpent à persuader ce qu'il voulut à nôtre premiere Mere ; & puisque Dieu a favorisé tous les Animaux, d'une langue de cette sorte, propre à se faire entendre de leurs petits & de leurs semblables, pourquoy ne croirions nous pas qu'il en donna une de mesme à l'Homme, qui est la principale de ses creatures ?

Cela me semble hors de doute ; mais la corruption du peché y apporta bien-tost du changement, de mesme qu'à tous les autres avantages qui avoient esté faits à Adam avant sa chute ; & comme les Rivieres sont moins pures & moins claires, à mesure qu'elles

s'éloignent de leurs ſources ; cette langue dégenera de ſa pureté & de ſa force à meſure que les hommes ſe répandirent ſur la Terre, & s'éloignerent du temps de leur création, & de l'innocence qui l'avoit accompagnée ; & elle devint, pour ainſi dire, un patois, dont on tient que nous avons les reſtes dans la langue Hebraïque.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe croire que la petite Famille que Dieu ſauva du Deluge, la parloit encore aſſez bien, & que cet avantage dura meſme juſqu'à la conſtruction de la Tour de Babel ; mais depuis ce temps-là, cette langue qui prit, à ce qu'on dit, le nom d'Hebraique de la Famille d'Heber où elle demeura, receut de la colere de Dieu, je ne ſçay

combien de compagnes ou de filles, qui la gâterent par le commerce qu'elles eurent ensemble, & elle a commencé si tard à paroistre dans les premiers Livres que nous en avons, qu'on peut dire qu'elle avoit déja éprouvé ce que le temps & le peché peuvent sur toutes choses.

Les noms qu'Adam imposa aux Animaux, estoient leurs noms propres, dit le Texte sacré; & comme nous ne voyons point que les Animaux viennent aux noms que Moyse leur donne, quand nous les employons, il y a lieu de croire qu'il ne se servit pas de ces noms naturels que nostre premier Pere leur imposa; parce que les causes que je viens de rapporter, les avoient corrompus, ou tout à fait

changez, dans le temps que ce Prophete écrivit.

Une langue si parfaite estoit un grand bien dans le monde, & son patois mesme n'en estoit pas un petit, car quel embarras n'est-ce point, que cette diversité inutile de mots & de prononciations, qui rend les Nations, comme sourdes les unes pour les autres ; & qui fait tant perdre de temps aux curieuses pour entendre leurs voisines ? Et quel moyen de reparer jamais ce mal & cet embarras ?

Il est vray qu'il pourroit cesser par une conqueste qui soûmist toutes les Nations à un mesme Prince, & par une Defense absoluë & redoutable de ce grand Conquerant, d'apprendre aux Enfans une autre langue que la

ſienne ; mais comme les Alexandres ſont rares, & que ſi ce bonheur n'éclate dans noſtre ſiecle, il arrivera difficilement dans un autre, perſonne n'ayant jamais eſté ſi propre aux grandes choſes que LE GRAND LOÜIS noſtre Auguſte Monarque, je vais en attendant vous en propoſer, Monſieur, une ou deux de ma façon, que je ne trouve pas moins propres à eſtre renduës univerſelles que les Ecritures dont je vous ay entretenu par mes Lettres precedentes.

Avant neanmoins que d'en venir là, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, que je vous parle d'une Langue particuliere, qui a fait l'étonnement de ce Pays, & qui en fait encore l'ad-

miration lors qu'on y refléchit; en voicy l'Hiſtoire.

Maiſtre Guillaume Bellenden, fameux Avocat au Parlement de Paris, qui a compoſé de ſçavans Livres, un entr'autres *de Iure Regio, & poteſtatum*; & qui eſtoit Agent du Roy d'Angleterre en France, & qui en a laiſſé un à imprimer; *De Hierarchia Eccleſiaſtica*, ayant amaſſé du bien, & ſe voyant ſur l'âge & ſans Enfans, fit venir d'Ecoſſe qui eſtoit ſon Pays, un Neveu qu'il avoit de meſme nom, & de meſme ſurnom que luy, pour l'inſtituer ſon Heritier, & pour le marier; mais ce Neveu eſtant arrivé en France, ne ſeconda pas les intentions de ſon Oncle, à l'égard du mariage. Il ſe ſentoit de la vocation pour

l'Egliſe, il alla bien-toſt aprés à Rome, y étudia en Theologie, & s'y fit Preſtre. A ſon retour à Paris, il trouva ſon Oncle mort, & ſa ſucceſſion diſperſée, la plus grande partie au profit des Hoſpitaux. Il eſtoit homme de pieté, il s'en conſola, & dans la ſuite du temps, ſon merite le fit choiſir par M. Zamet Eveſque de Langres, pour eſtre ſon Confeſſeur & ſon Aumônier. Il fut quinze années dans ces fonctions auprés de ce Sage Prélat; aprés quoy la mort en eſtant arrivée, il ſe retira dans une Cure qu'il en avoit receuë, avec quelques Chapelles. Cette Cure qu'il deſſervit pendant 25. ans eſt ma Paroiſſe, ainſi cét honneſte Eccleſiaſtique m'eſtoit fort connu.

C'eſtoit

C'eſtoit un homme d'une taille médiocre & droite, d'une complexion forte, & d'un teint plein de feu, qui marquoit l'ardeur de ſon eſprit, & la promptitude de ſon humeur. Il avoit du bon ſens, outre l'étude; la converſation agréable, & les inclinations portées au bien. Il eſtoit tel en 1670. & il tomba malade cette année là, au mois de Septembre, eſtant alors âgé de 77. ans. Cette maladie fut une Fiévre qui luy dura prés de trois mois, & qui fut accompagnée dés ſon commencement, d'une Paraliſie ſur la langue, qui le fit begayer encore quelques jours aprés la guériſon de ſa Fiévre; en ſorte qu'on ne le pouvoit entendre. La Paraliſie eſtant paſ-

ſée, il parla fort diſtinctement; mais voicy la merveille. C'eſt qu'au lieu de parler ſa Langue ordinaire, qui eſtoit la noſtre; ou bien l'Ecoſſoiſe, qui eſtoit celle de ſon Pays; ou la Latine qu'il ſçavoit, ou la Grecque, ou l'Hebraïque, dont il avoit quelques teintures, il parla une Langue inconnuë à tout le monde. On entendoit bien les mots qu'il prononçoit, & je me ſouviens que dans une converſation que j'eus avec luy, aux Feſtes de Paſques de l'an 1671. où je feignois de l'entendre, & où je répondois par conjectures à ſa penſée, autant à propos qu'il m'eſtoit poſſible, il repetoit quelquesfois ces mots *paginé*, *maginé*, *prius*; mais je n'y concevois rien, non plus qu'aux autres qu'il proferoit, il

entendoit bien ce qu'on luy disoit, & il ne disoit rien qu'on pust entendre. Ce qui est de particulier, c'est que Monsieur Rameset son Neveu, aussi Ecossois, Theologien, & Prestre fait à Rome comme luy, à qui il avoit resigné sa Cure, quelques années avant sa maladie, l'ayant prié de mettre par écrit quelque chose qu'il vouloit sçavoir de luy, dans l'esperance qu'il écriroit autrement qu'il ne parloit, M. Bellenden prit la Plume, & écrivit quatre ou cinq lignes d'une maniere fort lisible; puis presentant son Ecriture à son Neveu, avec un geste qui témoignoit beaucoup plus que les paroles dont il l'accompagna, qu'il avoit fait ce qu'il desiroit de luy; M. Rame-

zer prit ce Papier avec joye, & fut bien étonné de n'y troüver que ce meſme langage qu'il ne pouvoit entendre, & de ſe voir auſſi peu avancé qu'auparavant. Ce qui me ſemble encore plus ſurprenant que cela, c'eſt que M. Bellenden qui ne diſoit plus la Meſſe, ne manquoit point d'y aſſiſter; & ſe mettant au Lutrin, chantoit avec les Chantres les Airs de l'Egliſe, & ne prononçoit pourtant aucune des paroles ordinaires; mais toujours ſes paroles inconnuës. Son Neveu averty de cette ſingularité dont quelques-uns avoient ry & raillé, obligea le bon homme à prendre depuis ce temps là une autre place dans l'Egliſe, & l'invita à prier Dieu tout bas. Il fit l'un &

l'autre ſans reſiſtance. Il en eſtoit de meſme, lors que l'envie le prenoit de dire ſon Breviaire ; on le voyoit bien lire, & on l'entendoit bien prononcer ; mais rien de ce qui eſtoit écrit dans ſon Livre. L'adreſſe que ſon Neveu employa pour le faire confeſſer, quand aprés huit ou neuf mois de ſanté, il le vit attaqué d'une nouvelle Fiévre, fut de mander ſon Confeſſeur ordinaire, & de luy faire dire par ce Confeſſeur qu'il n'entendoit point ſon langage, qu'il l'interrogeroit, & qu'il luy preſſaſt la main lors qu'il ſe ſentiroit coupable du peché dont il luy parleroit, & la luy preſſaſt pluſieurs fois quand il y auroit pluſieurs rechutes ; moyennant quoy il luy donneroit l'Abſolution.

Cela fut executé, & dés le lendemain le bon homme prit son Neveu par la main, le mena à l'Eglise, & luy montra le Tabernacle, pour luy témoigner qu'il desiroit de recevoir le Viatique; puis estant de retour à sa Maison, il s'étendit sur son lit en joignant les mains, pour marquer la mesme intention. Son Confesseur fut mandé, il revint, & M. Bellenden ayant pris de son propre mouvement du linge blanc, & ses habits longs, vint oüir la Messe, communia avec grande devotion, & versa mesme des larmes. Il mourut quinze jours aprés ces Actions de pleine connoissance, parlant peu; mais parlant toujours son mesme langage inconnu, quand la necessité l'obligeoit

ɔd parler. Un incendie qui arriva au Village ſix ans aprés ſa mort, & qui conſuma une partie de la Maiſon & des Livres de ſon Neveu, brûla auſſi le Billet qu'il avoit écrit; ce qui me ſemble une grande perte pour les Curieux, qui auroient pu travailler ſur ſa lecture, à reconnoiſtre quel langage parla M. Bellenden, depuis la fin de ſa premiere maladie, juſqu'à ſa mort, c'eſt à dire pendant huit ou neuf mois. Il diſoit aſſez ſouvent *Subgenenemé Goguené prius quiapri la magnus*, à ce que j'ay ſceu d'un homme qui le ſervoit; & quand il rencontroit un de ſes Paroiſſiens, nommé Prieur, qui l'avoit flatté de quelque eſperance qui ne luy déplaiſoit pas, il luy diſoit *Anemi prius*. Voila ce que mon

peu de ſejour au Pays, m'a pu apprendre des circonſtances de cette Hiſtoire qui me ſemble aſſez curieuſe.

Ce que j'y puis ajouter, c'eſt qu'il eſt ſeur que M. Bellenden ne parloit pas la Langue Hebraïque ordinaire, je m'en ſerois apperceu à la converſation que j'eus avec luy, & M. ſon Neveu auſſi qui avoit quelque teinture de cette Langue. Ce n'eſtoit pas non plus la Langue naturelle d'Adam, dont je viens de parler, elle auroit eſté intelligible. Que ce fuſt la Langue Phrigienne, la plus ancienne du monde ſelon l'épreuve de Pſammetiques Roy d'Egypte, rapportée dans Herodote, on ne peut pas le dire, parce qu'il n'employa jamais le mot

de *Becos*, à demander du pain, ou d'autres choſes à manger. Ce que je m'en perſuade, c'eſt que cette Langue luy eſtoit particuliere; & je juge de là, malgré l'épreuve de Pſammetiques, que ſi mille Enfans eſtoient nourris par autant de Perſonnes muettes, ils parleroient tous des Langues auſſi differentes, que ſeroient leurs voix, leurs viſages, leurs complexions, & leurs eſprits. La Mothe le Vayer ſoûtient qu'ils ſeroient tous muets, parce qu'il ne ſort aucune parole de la bouche, qui ne ſoit entrée par l'oreille, ſurquoy il cite l'exemple des Sourds de naiſſance dont aucun ne parle, & il allégue que les Enfans de l'épreuve de Pſammetiques, avoient ſans doute oüy

la voix de quelque Chevre qui crioit *Bayhe*, d'où ils avoient appris à dire *Becos*, qui se trouva par hazard estre une parole Phrigienne; mais pour moy, je croy que la Langue est faite pour parler, aussi bien que les yeux pour voir & que les oreilles pour entendre; & que si les Sourds de naissance sont muets, c'est que l'empeschement qu'ils ont à l'oreille, s'étend jusqu'à la Langue, & qu'on ne peut oster l'un sans l'autre. Vous pouvez, Monsieur, proposer cette Question aux Curieux pour l'examiner plus à fonds, & pour en avoir leurs sentimens; comme aussi les prier, de dire ce qu'ils pensent de cette maladie, qui ayant fait oublier à son Malade sa Langue ordinaire, où l'em-

peſchant de la parler, luy donne en échange l'uſage d'une langue nouvelle & inconnuë.

J'ay lû dans des Memoires d'un de mes Anceſtres, qui a veſcu la grande Climaterique; que Nicolas de Vienne ſon Triſayeul, mort & enterré à Ligny, dont il eſtoit Gouverneur en 1474. âgé de 50. ans, ſelon ſon Epitaphe, aprés avoir receu du Ciel une memoire ſi heureuſe, une imagination ſi vive, & tant d'adreſſe naturelle, qu'ayant eu des Maiſtres en toutes ſortes d'exercices d'eſprit & de corps, il ſçavoit à l'âge de 21 an, tout ce qu'on peut ſçavoir, & faiſoit tout ce qu'on peut faire: tomba malade à 22 ans d'une fiévre chaude, & puis d'une paraliſie ſur la langue, dont les effets

Vision & ſourberie.

furent ſi étranges, qu'il en perdit le ſouvenir de tout ce qu'il avoit jamais appris, en ſorte qu'il luy fallut même rapprendre à parler, à lire & à écrire, comme on l'apprend aux Enfans, à quoy il eut bien de la peine à parvenir. Et j'ay veu un nommé Jean Guenot, Fermier d'une Terre de mon Voiſinage, où il y avoit ces années paſſées une Criſtallerie, à qui la meſme choſe eſtoit arrivée à l'âge de 30 ans; mais ny l'un, ny l'autre ne parloient point du tout aprés leurs maladies, bien loin de parler avec facilité & diſtinction une langue inconnuë comme mon defunt Curé. Les Curieux de la Medecine ou de l'Hiſtoire, pourront encore m'éclaircir par voſtre entremiſe, s'il y a des exemples d'une

pareille avanture, où vous, Monsieur, qui n'ignorez rien, pourrez m'en instruire sans leur secours, si peu que vous ayez de complaisance pour mes desirs.

Il faut presentement que je vous avouë, qu'encore bien que j'aye conceu l'Ecriture universelle avant la langue, celle-cy a fait la loy, & donne la regle à l'autre; & que si je n'avois imaginé la langue, j'aurois apparemment disposé l'Ecriture d'une autre maniere, car enfin il m'estoit d'abord venu dans la pensée d'employer dans l'Ecriture, le moins d'enseignes & de signes qu'il me seroit possible; & à cet effet de distinguer le nombre pluriel des Noms & des Verbes, par des chiffres differens de ceux du nombre singulier; &

de marquer meſme, par des chiffres auſſi, le genre des Noms dont j'ay laiſſé l'expreſſion à la Nature. Chaque Nom ſubſtantif ſimple auroit eu trois chiffres pour la ſignification de ſes variations; chaque Nom adjectif, & chaque Nom de diminution, d'augmentation & de comparaiſon, en auroit eu quatre; & chaque Verbe, cinq. *111* par exemple, auroit exprimé le nom au maſculin, par ſon premier chiffre; au nombre ſingulier, par ſon deuxiéme; & au nominatif par ſon troiſiéme. *223* l'auroit ſignifié au feminin, par ſon premier chiffre; au pluriel, ou au duel par ſon ſecond; & au datif, par ſon dernier. *316* l'auroit donné à connoiſtre au neutre, ou au commun, par ſon premier

chiffre ; au ſingulier, par ſon ſecond ; & à l'ablatif par ſon troiſiéme. Et ainſi j'aurois pû donner aux noms ſimples, ſi je l'avois voulu, plus de trois genres, plus de deux nombres, & plus de ſix cas, le tout ſans aucune confuſion. Quant aux autres noms, j'aurois ajoûté un chiffre, aux trois que je viens de marquer ; & ce chiffre qui auroit precedé les autres, auroit exprimé l'adjectif par un zero ; le premier diminutif par *1* ; le ſecond par *2* ; le premier augmentatif par *3* ; le ſecond par *4* ; le nom d'égalité, *auſſi*, *autant*, *ny plus ny moins*, par *5* ; le comparatif *plus*, par *6* ; le comparatif *moins* par *7* ; le ſuperlatif *le plus* par *8* ; & le ſuperlatif *le moins* par *9* ; & j'aurois ainſi marqué

tous les degrez dont le nom eſt ſuſceptible. A l'égard des verbes, *IIII*, auroit ſignifié le verbe à l'actif par ſon premier chiffre ; à l'indicatif par ſon ſecond ; au preſent par ſon troiſiéme ; au ſingulier par ſon quatriéme, & à la premiere perſonne par ſon cinquiéme. *24323* l'auroit exprimé au paſſif par ſon premier chiffre ; au ſubjonctif par ſon deuxiéme ; au futur par ſon troiſiéme ; au pluriel par ſon quatriéme ; & à la troiſiéme perſonne par ſon dernier ; & j'aurois augmenté auſſi toutes les ſortes de variations du verbe, autant qu'il m'auroit plu, & ſans aucun embarras, pourveu que je n'euſſe pas pouſſé l'expreſſion de chacune, plus loin que le zero, & les neuf chiffres, ou nombres, ſim-

ples. Cette methode auroit eſté claire, exacte, & d'un facile déchiffrement ; mais dés que j'eus conceu le grand ſecret de la Langue univerſelle, il me fallut prendre d'autres meſures, & renoncer à cette belle methode pour en chercher une plus commode à l'expreſſion de cette langue. Il ne ſera pas inutile que je vous apprenne la maniere dont elle me vint dans l'eſprit. La voicy.

Lors que j'eus ébauché le premier Plan de l'Ecriture, il me ſembla d'abord qu'il y manquoit quelque choſe à ſa perfection ; c'étoit d'eſtre liſible, car le moyen, diſois-je en moy-meſme, de lire ce qui n'eſt pas compoſé de lettres, puis que ce ſont elles qui forment les ſillabes & les mots. Ce

manquement me choquoit, mais je m'en conſolay bien-toſt, en jugeant meſme pour me flater, que cette indépendance des lettres, eſtoit un grand avantage à cette Ecriture, veu qu'elle ne laiſſoit pas d'exprimer toutes choſes ; & que c'eſtoit la veritable Ecriture de l'eſprit, puis qu'elle ſignifioit immediatement, tout ce qu'il eſtoit capable de concevoir. Neanmoins je remarquay enſuite qu'on la pouvoit lire, en diſant par exemple *cent quatre* pour ſignifier *Dieu*, que j'exprime par *104*, dans mon premier Dictionnaire, en diſant *mille trente-quatre* pour ſignifier *connoiſtre*. Et diſant *mille trente-quatre cent quatre*, pour exprimer *connoiſtre Dieu*. Mais conſiderant auſſi toſt l'embarras de ces

expreſſions, dans la pluralité des mots que j'employois à n'en ſignifier qu'un; & dans leurs équivoques à ne ſçavoir par exemple ſi *mille trente-quatre* qu'on entendroit prononcer, ſeroient trois mots, ou deux, ou un ſeul, je connus que cette façon de lire eſtoit mal propre à eſtre miſe en uſage; & preſque impoſſible, lors qu'on paſſeroit de l'expreſſion des nombres primitifs, à celle des auxiliaires; & que d'ailleurs, quand bien elle ſeroit facile & commode, elle ne ſeroit pas univerſelle comme l'Ecriture, parce que chaque Nation donne des noms differens à ſes chiffres, & aux nombres qui s'en forment.

L'éloignement de cette penſée fit place à une autre; & l'uſage

des Hebreux & des Grecs, qui employent leurs lettres à figurer leurs nombres, me fit ſonger qu'au lieu de ſubſtituer des mots aux chiffres, il n'y falloit ſubſtituer que des lettres; & qu'ainſi il ne reſulteroit qu'un mot pour chaque nombre compoſé de pluſieurs chiffres; que ces mots ſeroient differens ſuivant la diverſe combinaiſon de ces chiffres; & qu'alors mon écriture ſeroit liſible par elle-meſme, ſans ſuperfluité & ſans équivoque; & ſe liroit encore d'une meſme façon, par toutes les Nations.

Sur cette idée, je paſſay de la ſpeculation à la pratique; & aprés avoir donné à chaque chiffre, telle ſignification de lettres que je jugeay à propos, je trouvay en effet

qu'il s'en formoit non ſeulement une écriture aiſée à lire & à concevoir, mais encore une langue claire & diſtincte, tout auſſi propre à eſtre renduë univerſelle, que l'Ecriture meſme.

Il eſt difficile d'atteindre d'abord à la perfection des choſes, il me falut faire pluſieurs Alphabets, avant que de me déterminer dans leur choix ; & lors que je me vis en poſſeſſion de deux Ecritures au lieu d'une, il fallut encore changer quelque choſe à ces Alphabets pour les accommoder à ces Ecritures ; mais enfin voicy quels ils ſont pour l'une & pour l'autre, d'où vous pouvez juger que comme ces Ecritures ſont diverſes dans leurs diſpoſitions, il ne ſe peut que les Langues qui en

resultent ne soient differentes
dans leurs mots, & qu'ainsi au
lieu d'une que j'ay proposée jus-
qu'à ce jour, je ne vous en donne
aussi deux.

J'ay divisé les Chiffres en primitifs, & en auxiliaires, à quoy j'ay ajouté des enseignes, des accents, & quelques points; & de tout cela j'ay formé mes Caracteres. Voulant les changer en paroles, je fais répondre aux Chiffres primitifs

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0.

Les Lettres b, f, d, g, m, p, c, j, v, n, que j'appelle aussi *Lettres primitives.*

Aux Chiffres auxiliaires

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0,

les Lettres

a, i, ay, o, u, ou, é, eu, oy, r,

que je nomme auſſi *Lettres auxiliaires.*

Et aux enſeignes, aux points & aux accents les Lettres ſimples k, l, ſ, t.

Et leurs Combinaiſons ou Lettres doubles.

KK,KL,KS,KT.LK,LL,LS,LT. SK,SL,SS,ST. TK,TL,TS,TT.

Et encore kz, lz, tz. que je nomme *Lettres ſubalternes*, pour les diſtinguer des précedentes qui ſont les Lettres principales. Il ſeroit à ſouhaiter que les ſubalternes doubles s'exprimaſſent par des figures ſimples, comme ks s'exprime par *x*.

Quant à z, il ne répond ny à Chiffre ny Signe, lors qu'il n'eſt pas uny à une autre Conſone, ce qui me luy fait donner en cét état

le nom de *nulle*. Quelques autres Lettres prennent auſſi ce nom, ſuivant les endroits où elles ſe trouvent ; & d'autres portent quelquesfois celuy de *ſuppleantes*, parce qu'elles ſont ſubſtituées en la place de leurs Compagnes. Cela s'expliquera dans la ſuite.

Pour les Diphtongues *ei*, *ey* & *au*, & pour la Lettre double *qu* ou *q*, je ne juge pas à propos de m'en ſervir, à cauſe qu'elles équivoquent avec *é*, *o*, & *k*.

A la verité *i*, employe l'*y* Grec; mais c'eſt ſeulement dans l'expreſſion des Diphtongues *ay* & *oy*; & je marque les deux autres *ou* & *eu* par un renvoy, ainſi *où*, *eû*, afin de les diſtinguer des Voyelles qui les forment, lors que ces Voyelles ne ſont que contiguës.

Cét

Cét *y* Grec, & ce ſigne de liaiſon montrent que chacune de ces quatre Diphtongues, n'a de rapport qu'à un ſeul Chiffre. Il ſeroit mieux de ne les exprimer que par une ſeule Figure, comme nous exprimons *ay* par *ê*, mais ce ſeroit trop d'innovation à l'égard des autres.

Il en ſera de meſme de la demie lettre ou aſpiration *h*, comme de l'*y* Grec. Elle ne répondra qu'au Chiffre de la Conſone, à laquelle on la joindra, ſi on la veut exprimer; mais il ſera mieux de la ſous-entendre, pour ne pas augmenter inutilement l'Ecriture. Il ſeroit inutile auſſi de l'employer aprés *p*, puis que *ph* ne fait rien entendre de plus que *f*. Quant à la prononciation des mots de ces

nouvelles Langues, elle doit eſtre exacte, & ne rien perdre des Lettres qui les compoſent, & il faut ſur tout diſtinguer clairement ces lettres les unes des autres, afin de connoiſtre avec facilité le rapport qu'elles ont avec les Chiffres & avec les ſignes.

Il ſera libre à la verité de prononcer *gn*, comme dans le mot François *regne*, ou comme dans le mot Latin *regnum*; & *ll* comme dans le mot *mille*, ou dans le mot *famille*; mais on prononcera *g* ſuivy de Voyelle, ou de Diphtongue, d'un ton ferme, comme dans *ga*, *go*, *gu*; & par conſequent *ge*, *gi*, comme s'ils eſtoient écrits *ghe*, *ghi*, afin de les empeſcher d'équivoquer avec *je*, *ji*. Il en ſera de meſme de *t*, il ſe pro-

noncera comme dans *ta*, *to*, *tu*, & par conſequent *ti*; comme s'il eſtoit écrit *thi*, pour le diſtinguer de *ſi*.

Pour *c*, on le prononcera par *ch*, afin qu'on ne le confonde pas avec *K*, dans *Ka*, *Ko*, *Ku*, & avec *ſ*, dans *ce*, *ci*; & l'on prendra garde à ne le point mettre à la fin d'une Syllabe, parce qu'il y équivoqueroit encore avec *K*. On fera la meſme obſervation pour ma nulle *z*, que l'oreille ne démeſleroit point d'avec *s*, ſi une Syllabe en eſtoit terminée.

A l'égard de *b*, il ſera prononcé differemment d'*v conſone*, & on diſtinguera de meſme *u voyelle*, de la Diphtongue *ou*. Je ſçay bien que cette premiere diverſité de prononciation fera de la peine

aux Gaſcons, & que la ſeconde en cauſera au Italiens & aux Eſpagnols ; mais pourquoy confondent-ils ce qui doit eſtre diſtingué ? Enfin on donnera à chaque Lettre, un ſon qui n'ait rien de commun ave les autres, afin d'éviter les équivoques qui ſe pourroient gliſſer dans l'Ecriture numeralle lors qu'on viendroit à écrire en Chiffres les mots de l'une ou de l'autre Langue.

Vous jugez bien de là, Monſieur, que chaque Langue aura deux ſortes d'écritures, la numerale qui eſt compoſée de Chiffres ou de nombres ; & la litterale qui ſe forme avec les Lettres de l'Alphabet, & dont chaque Nation pourra ſe ſervir en ſon particulier, pour s'exercer, & pour s'in-

ſtruire plus commodement dans la Langue univerſelle. Cette Langue ſera contraire en cela à l'Hebraïque & à la Grecque, parce que n'employant que les meſmes Caracteres à exprimer leurs Lettres & leurs Chiffres, elles n'ont qu'une Ecriture pour ces deux choſes; mais il ne tiendra qu'aux Nations de reduire les deux à une, en quittant leurs Ecritures particulieres pour la genérale.

Je ne doute point que vous ne ſoyez dans l'impatience de ſçavoir de quelle maniere je me prends pour prononcer mes Lettres primitives, puis que je ne les exprime que par des Conſones, Je me ſers pour cela de la demie Voyelle, que la nature met toujours dans noſtre prononciation,

lors qu'il y a deux Conſones conſecutives, de difficile union dans une meſme Syllabe, que j'ay dit dans la Grammaire Univerſelle, devoir eſtre marquée ſeule aprés chaque Conſone, pour en apprendre plus aiſément la prononciation; & qui eſt le *ſçeva* ou *ſcheva* des Hebreux, ſi perceptible aux oreilles fines par tout où il eſt inſeré par la nature, & ſi remarquable aux moins délicats dans les mots de *blâmer*, *drapper*, *ſpectacle*, & autres ſemblables, puis quelles entendent bien qu'ils ſe prononcent comme s'ils eſtoient écrits de cette ſorte *belamer*, *derapper*, *ſepectacle*. J'infere donc cét *e* feminin entre toutes mes Conſones primitives, lors qu'elles ſont diſpoſées de la maniere

que je viens de dire, le conſide-
rant comme leur lien naturel ; &
je l'exprime meſme afin de re-
gler les Syllabes, & ne pas faire
de peine au Lecteur qui ne ſeroit
pas accouſtumé, comme les Al-
lemans, à voir de ſuite dans un
mot pluſieurs Conſones peu ac-
cordantes. Je laiſſe meſme en-
core la liberté de le prononcer
en *e* maſculin, aux endroits où
l'on jugera que cette prononcia-
tion aura plus de grace que la
feminine ; & bien que j'employe
cét *é* maſculin pour exprimer le
Chiffre 7. lors qu'il eſt auxiliaire,
il n'en faut pas craindre d'équi-
voques, comme vous le connoi-
ſtrez par les Régles qui ſuivent.

Régles à observer dans le changement de la premiere Ecriture numerale en litterale.

LA premiere Régle eſt qu'*e* maſculin ou feminin, placé ſeul entre deux primitives, doit toujours eſtre conſideré comme une *nulle*, c'eſt à dire, comme ne répondant à Chiffre ny à ſigne, ainſi que je l'ay déja expliqué. Voulant donc changer en Lettres 104. & 111. Chiffres primitifs de mon premier Dictionnaire, qui ſignifient *Dieu* & *Faux-Dieu*; au lieu d'écrire *bng*, & *bbb*, j'écris *beneg* & *bebeb*; mais ſi je veux changer en deux mots ma premiere Langue, 104'1. & 111'1, Caracte-

res auſſi de ma premiere Ecriture qui ſignifient au nominatif ces meſmes paroles *Dieu* & *Faux-Dieu*, au lieu d'écrire *benega* & *bebeba*, j'abrege & j'écris *benga* & *bebba*.

La ſeconde Régle eſt que quand un Caractere a deux, trois, quatre ou cinq Chiffres primitifs de meſme façon, on en peut exprimer un par la Diphtongue *eû*, & deux par la Diphtongue *oy*. Ainſi 113'1. qui ſignifie *Divinité*, *Dieu* ou *Déeſſe*, dans ma premiere Ecriture, & qui ſe change en *bebeda* ou *bebda*, ſelon la Régle précedente, ſe peut exprimer par *beûda*. 111'1. qui ſignifie *Faux-Dieu*, & qui ſe tourne de meſme en *bebeda* ou *bebba*, comme il a eſté dit, ſe peut exprimer par

beûba. IIII'I qui ſignifie *le Ciel Pere des Dieux*, & qui ſe transforme en *bebbeba* ou *bebebba*, ſe peut ou plûtoſt ſe doit exprimer par *beûbba* ou *boyba*. Et IIIII'I qui ſignifie *Impoſteur*, & qui ſe marque par *bebbebeba* ou *bebbebba*, ſe doit exprimer par *beûbebba*, ou plutoſt par *boybba*. J'appelle ces Diphtongues qui ſont ſubſtituées de la ſorte, à la place des Conſones primitives *Lettres ſuppleantes ou officieuſes*, non ſeulement parce qu'elles ſervent pour d'autres Lettres; mais encore parce qu'elles abrégent les mots, & en adouciſſent la prononciation. De là il réſulte, que toutes les fois que ces Diphtongues ſe trouvent inſerées ſeules entre des primitives, on ne les doit pas conſi-

derer comme des auxiliaires, mais comme des suppleantes.

La troisiéme Régle, est de ne pas commencer un mot par la nulle *e*, puis qu'il ne fait cette fonction qu'érant inseré ; & de ne pas non plus substituer les suppleantes à la place de la premiere primitive, puis que c'est elle qui fait connoistre leur employ: comme aussi de ne jamais mettre *e*, comme nulle, aprés la derniere primitive, ny les suppleantes en sa place, lors qu'elle est suivie d'une voyelle qui fait l'office d'auxiliaire, d'autant que cette voyelle suffit pour l'adoucissement du mot, & que cét usage causeroit de l'équivoque. Ainsi voulant exprimer rir'i qui signifie *Divin*, il ne faut pas écrire *beb-*

bea, *bebeûa*, ny *boya*, parce que *bebbea* répond à 111-71; *bebeûa*, à 11-81; & *boya* à 1-91; mais on doit écrire *bebba* ou *beûba*, qui ne peuvent répondre qu'àu premier Caractere 111'1, ſuivant les deux Régles qui précedent. Que ſi la derniere primitive eſt ſuivie de l'auxiliaire *r*, on peut umployer *é*, comme nulle aprés cette primitive; ſuppoſé que la neceſſité de leur liaiſon le demande, ou meſme changer cette primitive en ſuppleante; mais en prenant l'un ou l'autre party, il faut ajouter la ſubalterne *k*, aprés *r*, pour marquer la nullité de l'*é*, ou la ſubſtitution des ſuppleantes, parce qu'autrement ces Lettres paſſeroient là pour des auxiliaires. Ainſi voulant exprimer 97-01 qui

ſignifie ce mot *nullité* dans ma premiere Ecriture, au lieu d'écrire ſimplement *vechera* ou *vecera*, j'écris *vecerka*, dautant que *vecera* exprimeroit 97-701, Caractere different de l'autre; mais ſi j'avois à exprimer 104-01 qui ſignifie *Divinité*, qualité qui appartient à Dieu, & 1041-01 qui ſignifie *Création*, qualité du Créateur, au lieu d'écrire *bengerka* & *bengebberka*, j'écrirois *bengra* & & *bengebbra*, à cauſe de la nature de la primitive *g*, qui s'unit à l'auxiliaire *r*, ſans demander entre elles l'expreſſion de l'*é*. Ainſi encore voulant exprimer 88-01 & 888-01, je dois écrire *jeûrka* & *joyrka*, parce que *jeûra* & *joyra*, répondroient à 8-801 & à 8-901, autres Caracteres que les pre-

miers. Que ſi au lieu d'une pri-
mitive, il ſe trouve une ſubalter-
ne devant *r*, on doit auſſi mettre
entre deux *e*, comme nulle, s'il
eſt neceſſaire pour la liaiſon du
mot; mais conjointement avec
le *k*, pour marque de cette nulli-
té. Ainſi voulant exprimer 104-01
qui ſignifie le premier diminutif
de *Divinité*, qualité, ou *petite Di-
vinité*, il faut que je diſe *benget-
ſerka*, à moins que je ne veüille
prononcer *bengetſra*, qui ſeroit
bien rude.

La quatriéme Régle, eſt qu'*é*,
doit eſtre encore conſideré com-
me nulle; & *eû* & *oy*, comme ſup-
pleantes, lors qu'ils ſont inſerez
ſeuls dans un mot aprés des pri-
mitives, & devant toutes ſortes
de ſubalternes, excepté devant

t, & devant *lz* unis, ou bien ſe-parez ſeulement par une auxiliaire. La ſuite en fournira aſſez d'exemples, ſans que j'en rapporte icy.

La cinquiéme Régle, eſt que que ces meſmes Lettres ſe trouvant dans un meſme mot ſeules & finales, aprés des primitives ou des ſubalternes, y font par neceſſité la fonction d'auxiliaires, parce qu'il n'y a point de mot dans la Langue, qui ne réponde à un Caractere; ny un Caractere dans l'Ecriture, qui ne ſoit compoſé de Chiffres auxiliaires & de primitifs; mais il faut mettre un *z* aprés elles, pour donner à connoiſtre cette fonction quelles font d'auxiliaires, comme pour marquer celles de nulle & de ſup-

pleantes, j'ay dit qu'il falloit y employer un *k*. Ainſi voulant exprimer 1'7, 1'8, & 1'9, qui ſignifient dans ma premiere Ecriture l'Adverbe *ouy*, la conjonction *&*, & la propoſition *en* ou *dans*, au lieu d'écrire ſimplement *be*, *beû*, *boy*, on doit écrire & prononcer *bet*, *beût*, *boyt*. Il en eſt de meſme de 2'7 & de 2'7 qui ſignifient les Adverbes numeraux, *deux fois* & *la deuxiéme fois*, au lieu de les exprimer par *fiksé* & *fikzé*, il faut écrire & dire *fikset* & *fikzet*.

Enfin la ſixiéme Régle, eſt que toutes les fois que ces meſmes Lettres ſont immediatement ſuivies ou précedées d'autres Voyelles, d'autres Diphtongues, ou d'elles meſmes, elles ſont en-

core la fonction d'auxiliaires, en quelque endroit qu'elles ſe trouvent avoir beſoin d'aucune marque. Ainſi dans *bebbce* ou *beûbée* qui ſignifie l'Adverbe ſuperlatif *le plus divinement*, les deux *é* qui ſe ſuivent immediatement ſont auxiliaires & répondent à 77, comme tout le Caractere à III-77. Cét exemple ſuffit pour en former d'autres.

L'obſervation de ces Régles empeſchera qu'il n'y arrive aucune équivoque dans cette premiere Langue, non plus que dans ma premiere Ecriture; & voila toutes les marques qui concernent le changement de ſes Chiffres primitifs en Lettres.

Quant à celuy de ſes Enſeignes & des autres Signes. Le pre-

mier avertiſſement eſt, que l'Enſeigne ſimple inſerée ne s'exprime point, dautant que la ſeparation quelle apporte entre les Chiffres primitifs & les auxiliaires, éclatte aſſez par la difference des Lettres auſquelles je donne ces meſmes dénominations, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'y ajoûter un autre Signe de diſtinction. Ainſi 104'1; 104-11, 104-103, & 1041-1003 Caracteres de ma premiere Ecriture qui ſignifient *Dieu, Divin, il crée* & *on crée*, s'expriment ſimplement par *benga, bengaa, bengebaray*, & *bengebaray*.

Le ſecond avertiſſement, eſt qu'il en eſt de meſme de l'Enſeigne que je place ſur les Chiffres, par où je marque les parties inva-

riables du discours, les Proverbes, & les Lettres de l'Alphabet avec leurs Diphtongues & leurs Syllabes les plus communes, elle ne s'exprime pas non plus, dautant qu'elle se resout en inserée, avant le dernier Chiffre de ses expressions. Ainsi 17 qui signifie l'Adverbe *ouy*, 2017 qui signifie l'interjection *helas*; 108 qui signifie la conjonction *car*, 119 qui signifie la prépositon *dedans*, 4110 qui signifie un proverbe; & 013 qui signifie la Lettre *d* ou *de*, se resolvent en 1'7, en 201'7, en 10'8, en 11'9, 411'0, & en 01'3; & s'expriment par *bet*, *fenbet*, *beneût*, *beboyt*, *gebberk*, & *nebay*.

Le troisiéme avertissement, est qu'il n'en est pas de mesme de l'Enseigne que je mets sur les

Chiffres, par où je marque les noms des lieux & des Perſonnes celébres; ny de celle que je place deſſous, par où je ſignifie les nombrans, ou qui demeurent en nature : Ces Enſeignes ſervent à mettre de la diverſité entre des expreſſions, qui n'en auroient point ſans cela; & par conſequent ſe doivent exprimer. Je marque donc celle que je place ſur les Chiffres, qui ſignifient les noms des lieux & des Perſonnes par la ſubalterne KT. Et de cette ſorte I'I qui ſignifie l'*Aſie*; II'I qui ſignifie la *Chine*, & III'I qui ſignifie *Canton* premiere Province de la Chine, &c. s'expriment par *bekta*, par *bebekta*, ou *beûkta*, & par *bebbekta*, *bebeûkta*, ou *boykta*. Et IIII3'I qui

vous ſignifie s'exprime par *febbe-bedckta*, ou *feboydexkta*. Et je marque celle que je mets ſous les Chiffres, qui ſignifient les nombres nombrans par les ſubalternes ks ou x, qui eſt' la meſme choſe, & par kz; ſçavoir la barre droite des nombres Cardinaux par x, & la courbe des Ordinaux par kz. Ainſi 2 qui ſignifie *deux* indéclinable; & 2ï qui le ſignifie déclinable au nominatif pluriel, s'expriment par *fex*, & par *fexas*. Et 2'1 qui ſignifie *deuxiéme* ou *ſecond* ſubſtantif; & 2.11 qui le ſignifient adjectif, s'expriment par *fikza* & par *fikzaa*. Il en eſt de meſme de leurs Adverbes adjectifs, 2.17 qui ſignifie *doublement*, & 2 17 qui ſignifie *deuxiémement*; ils s'expriment par *fixae*

& *fekzae*. J'ay parlé de l'expreſ-
ſion de leurs autres Adverbes
dans la cinquiéme Régle. Quant
aux Verbes & aux Noms ver-
baux, qui dérivẽt des Noms nume-
raux, on peut les exprimer com-
me les autres dérivez ; mais à l'é-
gard de leurs negatifs, & de ceux
qui ſignifient le retour de l'action,
il eſt plus à propos de ſuivre dans
la Langue, l'avis que j'ay donné
pour leur expreſſion page 297,
& 298 du XX. Extraordinai-
re, que la maniere de les expri-
mer par les auxiliaires, telle qu'-
elle eſt marquée dans les pages
précedentes du meſme Livre.

Le quatriéme avertiſſement,
eſt que j'exprime pour la raiſon
précedente, les ſignes qui ſont
joints aux Enſeignes, & qui don-

nent à connoiſtre les degrez d'augmentation, de diminution & de comparaiſon. Je marque ceux d'augmentation par *ST* & *SL*, ceux de diminution par *TS* & *TZ*, ceux de comparaiſon en élevant par *SK*, & ceux de comparaiſon en abaiſſant par *TK*. Ainſi 104'1 & 104 11 qui ſignifient *Dieu* & *Divin*, & que j'exprime ſimplement par *benga* & *bengaa*, comme il a déja eſté dit, ont pour augmentatifs 104;1, & 104;1 qui ſignifient *grand Dieu*, & *tres grand Dieu*, & 104-11, & 104-11 qui ſignifient *fort Divin* & *tres Divin*, & que j'exprime par *bengeſta*, *bengeſla*, *bengeſtaa*, & *bengeſlaa*. Ils ont pour diminutifs 104?1 & 104?1 qui ſignifient *petit Dieu* & *tres petit Dieu*; & 104-11, & 104-11

qui ſignifient *peu Divin* & *tres peu Divin* ; & que j'exprime par *bengetſa*, *bengetza*, *bengetſaa* & *bengetzaa*. Ils ont pour degrez de comparaiſon en élevant 104 11, 104-41 & 104-71 qui ſignifient *autant* ou *auſſi Divin*, *plus Divin*, & *le plus Divin*, & que j'exprime par *bengeskaa*, *bengeskoa*, & *bengeskea*. Et ils ont enfin pour degrez de comparaiſon en abaiſſant 104 11, 104 41 & 104-71 qui ſignifient *auſſi peu Divin*, *moins Divin* & *le moins Divin*, & que j'exprime par *bengetkaa*, *bengetkoa* & *bengetkea*. Neanmoins comme j'employe ſimplement dans ma premiere Ecriture 104-41 & 104-71 à exprimer les comparaiſons d'élevation *plus Divin* & *le plus Divin*, il ſera plus à propos pour

pour l'abréviation de la Langue, de ne point ajouter de ſubalternes dans l'expreſſion de ces deux degrez, & de dire ſimplement *bengoa* & *bengea*.

Le cinquiéme avertiſſement eſt, que j'exprime auſſi les deux points & la barre, que je mets ſur les Chiffres auxiliaires, pour marquer le nombre pluriel de tout ce qui ſe décline, & de tout ce qui ſe conjugue, avec cette difference que j'employe *ſ.* pour le pluriel de la déclinaiſon, & *l.* pour celuy de la conjuguaiſon. Ainſi 104'ï, ou 104'ī qui ſignifient *Dieux* au nominatif pluriel; 104'2 qui en ſignifient le genitif *des Dieux*; & 104'3 qui en ſignifient le datif *aux Dieux* s'expriment par *bengas*, *bengis* & *bengais*.

Et 1041-101 ou 1041.101 qui ſignifient *nous créons* ; 1041-102 qui ſignifient *vous créez* ; & 1041-103 qui ſignifient *ils créent* s'expriment par *bengebaral*, *bengebaril*, & *bengebarayl*.

Le ſixiéme avertiſſement, regarde les accents d'augmentation, que je mets ſur les Chiffres primitifs pour accroiſtre le nombre des expreſſions, & en fournir les ſections des eſtres les plus abondantes ; celuy que je place ſur les meſmes Chiffres, pour marquer les ſeconds Verbes negatifs ; celuy que j'employe ſur les Chiffres auxiliaires pour ſignifier le futur prochain, & le futur éloigné de toutes ſortes de Verbes. Ces accents ſont de trois façons pour l'augmentation des

expreſſions qui regardent les eſtres ; l'aigu, le grave & le circonfléxe ; & je me ſers des meſmes ſubalternes *l* & *ſ* pour exprimer les deux premiers, & encore dé κ pour ſignifier le troiſiéme. Ainſi 4647'1 qui ſignifie dans ma premiere Ecriture *Ecuyer* s'exprime par *gepegeca*, & 4647'1 qui ſignifie ſon augmentation *Palefrenier* ſe marque par *gepegerela*. Il en eſt de meſme de 111'1 qui ſignifie *Canton*, premiere Province de la Chine, & qui s'exprime par *bebbekta*, & de 111'1 qui ſignifie ſon augmentation *honam* dixiéme Province du meſme Etat, & qui ſe marque par *bebbektla*. Ces mots ſe peuvent abreger, & on peut dire *gepgetela* & *boyktela*. Voila comme s'exprime l'accent

aigu d'augmentation, quand il se trouve sur la derniere primitive; & on peut juger par luy, de la maniere d'exprimer le grave & le circonflexe, quand ils se rencontrent sur la mesme primitive; & de tous trois lors qu'ils sont placez sur la penultiéme ou sur l'antépenultiéme, où ils se transportent selon le besoin, sans qu'il soit necessaire que j'en rapporte des exemples. Quant à l'accent aigu qui marque les seconds Verbes negatifs, je l'exprime par la subalterne *kl*. Ainsi 1066-10 qui signifie dans ma premiere Ecriture le second Verbe positif *refaire*, s'exprime par *benpepar*, ou *beneppar*. Et 1066-10 qui y signifie le second Verbe negatif *redéfaire* s'exprime avec son accent

par *beneppeklar.* Ma premiere penſée n'avoit pas eſté d'exprimer de la ſorte ce ſecond Verbe negatif, ny meſme ſon poſitif *refaire*; ny ceux encore dont l'un & l'autre dérivent, je veux dire, *faire* & *défaire*, comme vous l'avez pû remarquer dans ma Lettre de voſtre XVII. Extraordinaire page 310 & ſuivantes. Je projettois alors de diſtinguer ces quatre ſortes de Verbes, par la diverſité de leur premier Chiffre primitif, tellement que ſi 111-10 avoit ſignifié le premier poſitif ou l'affirmatif *faire*; 211-10 auroit exprimé le premier negatif *défaire*; 311 10 le ſecond poſitif *refaire*, & 411-10 le ſecond negatif *redéfaire.* J'appelle auſſi ces deux derniers Verbes du nom de

Verbes de retour d'action ; mais ayant reconnu dans la ſuite que cét uſage pourroit apporter de la confuſion à d'autres expreſſions, je le changay, & je tranſportay la diſtinction de ces Verbes, de leur premier Chiffre ſur leur dernier, en exprimant *faire* par 1064 10 *défaire* par 1065 10 ; & *refaire* par 1066 10. Ce changement ſe voit dans ma Lettre du XX. Extraordinaire page 247. avec la raiſon qui m'a fait recourir à un accent pour l'expreſſion du ſecond Verbe negatif ; & ſi je vous en entretiens icy ; c'eſt pour reparer l'omiſſion que j'en ay faite là. A l'égard de l'accent encore aigu, que je mets ſur les Chiffres auxiliaires pour marquer les divers futurs des Verbes, leſquels

ſont particuliers à ma premiere Ecriture, je l'exprime encore differemment de celuy que j'employe ſur ſes Chiffres primitifs, & c'eſt par la ſubalterne *t.* Ainſi 1-10 qui ſignifie le Verbe *eſtre*, & qui s'exprime par *bar*, a pour ſon futur ordinaire, futur indéfiny 1-104 qui ſignifie *je ſeray*, & qui ſe marque par *baro ;* & pour futurs définis 1-104 qui ſignifie *je ſeray toſt*, & 1-104 qui ſignifie *je ſeray tard*, & qui s'expriment avec leur accent par *batro* & *barto.* Cette expreſſion de futurs ſe peut auſſi étendre ſur les préterits, puis qu'on peut dire *je fus toſt*, *je fus tard*, *j'ay eſté toſt*, *j'ay eſté tard*, & autres ſemblables.

Le ſeptiéme & dernier avertiſſement, eſt d'obſerver que

quand un Caractere a deux accents, comme l'auroit le futur du Verbe *redéfaire*, on doit se dispenser de l'expreſſion du ſecond, ſi le mot qui en réſulte a une longueur deſagreable, & employer la phraſe, au lieu du mot ſimple.

Aprés ces avertiſſemens qui ſont mes ſecondes Régles, il reſte quelques réflexions à faire. La premiere, que l'expreſſion des Enſeignes ou ſeules, ou accompagnées de Signes, s'inſere toujours entre les expreſſions des Chiffres primitifs, & des auxiliaires. La ſeconde, que l'expreſſion des accents & des points ne ſe place qu'aprés celle du Chiffre primitif ou de l'auxiliaire, ſur lequel ils ſont marquez.

La troiſiéme, que mes ſubalternes doubles ne répondent qu'à un Signe, de meſme que mes Diphtongues auxiliaires faiſant cette fonction, ne répondent qu'à un Chiffre. La quatriéme, que non ſeulement *é* fait l'office de nulle; mais *K* & *T* auſſi, aux endroits que j'ay rapportez, & qu'ainſi *e* eſtant auxiliaire, & ces ſubalternes me ſervant à exprimer des accents d'augmentation, ces trois Lettres ont double employ. La cinquiéme; que leurs compagnes *eû* & *oy*; *l* & *ſ* ſont de meſme employées doublement. Les premieres, comme auxiliaires & comme ſuppleantes; & les autres à l'expreſſion des pluriels, & à celle des accents. Et la ſixiéme, que les ſubalternes doubles,

KK, *ll*, *ſſ*, *tt*, *lk*, *ls*, *lt*, & *tl*, ain
contraires des ſubalternes ſimp
ples n'ont aucun employ dann
cette premiere Langue. *L* en a
auſſi un troiſiéme que vous verr
rez bien-toſt.

Je ne vous ay preſque encore
rien dit de la nulle *z*. Il eſt temps
de vous expliquer ſon uſage ; joi
l'inſere parmy mes Lettres auxi-
liaires à meſme fin que ma nulle
e parmy mes primitives, je veux
dire pour leur liaiſon, & poun
leur adouciſſement ; & de plus
comme j'employe *e* & *u* unis en-
ſemble dans la Diphtongue *eu*
pour ſuppleante ſimple, & *oy*
pour ſuppleante double, entre
ces primitives, afin de diminuer
dans les mots le nombre des Syl-
labes, j'employe encore à meſme

intention *l* & *z* unis ou ſeparez, entre ces auxiliaires ; mais ſeulement pour ſuppleante ſimple, la double ne m'eſtant pas neceſſaire. Ainſi au lieu d'écrire & de prononcer ſimplement *bengaa* qui ſignifie *Divin*, & *faa* qui ſignifie *j'avois*, *faai* qui ſignifie *Tu avois ; faaay* qui ſignifie *il avoit ;* & *faaaay* qui ſignifie *on avoit*, j'écris & je dis *bengaza*, *falza*, *falzi*, *falzay* & *falzaay* ou *falazay*. Le tout de la maniere qu'on trouvera la plus propre à lier le mot, & à luy oſter ſa rudeſſe. Surquoy il faut obſerver que l'employ de Suppleante entre les auxiliaires appartient à la ſubalterne *l* & non pas a z ; mais que pour avoir cét employ, elle doit eſtre ſuivie du z immediatement, ou bien ſe-

parée de luy ſeulement par une
auxiliaire. Et on ne doit pas
craindre que l'uſage de ces nulles
& de ces ſubalternes ſimples ou
doubles, cauſe aucune équivo-
que dans cette Langue, il n'y en
arriveroit pas meſmes quand
bien on en écriroit tous les mots
ſans diſtance, on les diſtingueroit
encore plus aiſément que les Ca-
racteres dont ils réſultent, ſans
meſme ſçavoir leur ſignification,
pourveu qu'on priſt bien garde à
mes Régles.

Voila, Monſieur, l'expreſſion
litterale de la premiere de mes
Ecritures univerſelles, & dequoy
former une Langue de meſme
étenduë, de meſme clarté, & de
meſme abondance qu'elle. Il ne
me reſte qu'à en donner un petit

échantillon, comme j'ay fait à la fin de chacune de ces Écritures; & je me ſerviray du meſme exemple que j'ay employé. Vous ſçavez qu'il conſiſte en ce début du Texte Sacré. *Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.* Je n'ay que faire d'en rapporter les Caracteres numeraux, vous les pouvez voir dans le XX. Extraordinaire page 284. Voicy les mots qui en réſultent *boyt du benembebru benga bengebalzoû do fenbo, beût do fembo.*

Je pourrois joindre au détail de cette premiere Langue univerſelle, celuy de la ſeconde, & ce que j'ay encore à vous dire de l'une & de l'autre, comme je l'avois projetté à la fin de ma derniere Lettre; mais je croy qu'il eſt plus à

propos de finir celle-cy, elle me
paroiſt aſſez longue, & meſmes
trop pour un petit Livre où tant
de beaux Ouvrages demandent
place. Agréez doncque je remette
l'accompliſſement du mien à vô-
tre Extraordinaire du 15. de Jan-
vier, & faites moy toujours la
grace de me croire, Monſieur,
voſtre, &c.

DE VIENNE PLANCY.

SENTIMENS SUR LES QUESTIONS DU XXX. EXTRAORDINAIRE.

D'où vient que plusieurs Maris, qui ont de tres-belles Femmes, en aiment souvent, non seulement de beaucoup moins belles, mais mesme de tres-laides?

D'Où vient ce defaut d'amitié?
D'où vient cette bijarrerie,
De préferer une furie
Aux charmes ravissans de sa chere Moitié?
D'où vient qu'en ce temps où nous sommes

On voit foule, on voit nombre d'homme.
Qui ſe laſſent injuſtement
D'un bien honneſte & legitime
Que leur offre le Sacrement,
Pour courir ſcandaleuſement
Aprés la laideur & le crime?

Ce déplorable aveuglement
A qui le bon ſens ſe dénie,
Vient d'un certain enteſtement
Que l'on peut appeller manie,
Fiévre de toutes les ſaiſons
Que la Nature abhorre,
Que l'on ne peut ſouffrir qu'aux petites
Maiſons,
Et qu'on ne peut guerir qu'avecque
l'Hellebore.

Car outre que la Loy de Dieu,
Qui doit nous regler en tout lieu,
Défend ce commerce execrable,
C'eſt que quiconque en uze ainſi,
Se voit de honte tout noircy,
Et ne peut s'empeſcher d'eſtre déraiſonna-
ble.

Il faut que ce lâche Mortel,
Accusé d'un desordre tel,
Ait l'ame bien noire & brutale,
Puisque pour flater son desir
Il se livre au vilain plaisir,
Et se noye dans de l'eau salle.

Il pourroit éteindre ses feux
Dans le sein d'une chaste Epouze,
Quì seule en vaut bien dix ou douze,
Et qui d'ailleurs n'a rien d'affreux;
Cependant l'injuste s'amuse
Par une illusion qu'inspire Lucifer,
A carresser une Meduze
Qui ne merite que l'Enfer.

Est-ce un plaisir, est-ce un bonneur,
D'aller prodiguer sa tendresse
Envers une indigne Maistresse
Qui fait banqueroute à l'bonneur,
Qui n'a qu'une conduite infame
Et d'odieuses qualitez,
Qui traisne son corps & son ame
Dans la fange des voluptez,

Pendant qu'une Femme discrette,
Qui de beautez a plus d'un grain,
Devore en secret son chagrin,
Et garde une sainte retraite,
Employant envers Dieu tous ses empres-
semens
En faveur de celuy qui fait tous ses tour-
mens.

Certes disons la verité,
Parlons avec sincerité,
Pour faire une telle conqueste
Avec un choix si precieux,
Il faut qu'un homme ait mal aux yeux:
Et plus mal encore à la teste.

ON sent une extréme allegresse
Quand on peut s'acquerir une fiere Mai-
tresse,
Qui regardoit l'amour comme un fruit
défendu;
Mais bien plus sensible est la joye
Quand on peut ratrapper sa proye,
Et regagner un cœur que l'on avoit perdu.

Si un Amant peut voir continuellement sa Maistresse sans s'ennuyer.

QVelque belle que soit une aimable Personne,
Fust-elle une Venus, fust-elle une Hermionne,
Ou celle à qui Pâris fit sa funeste cour,
Si les yeux n'ont toûjours à voir que son visage,
Enfin l'on s'en dégoûte, & l'on se décourage,
Et l'ennuy prend bien-tost la place de l'amour.

Pour gâter un plaisir, il faut tres-peu de chose,
Le changement nous plaist, & nous tient lieu de don;
Ce qui d'abord paroissoit une roze,
Dans la suite du temps dégenere en chardon.

Il n'en va pas ainſi de la cauſe premiere,
Ce Soleil Eternel, cette vive Lumiere,
Dont l'eſprit & les ſens reſteront enchantez
Sous ſon Empire heureux, chacun rendra les armes ;
Voyant Dieu l'on verra mille & mille beautez,
Sans que l'Eternité puiſſe épuiſer ſes charmes.

De l'Origine des Orgues.

L'Orgue eſt une Machine antique,
Harmonieuſe & magnifique,
Qui par le mouvement des doigts,
Et des pieds meſme quelquefois,
Entonne les juſtes loüanges
Du Roy des Hommes & des Anges :
Déterrons-en dans ce Traité
L'Origine & l'Antiquité,
Et rapportons ce que l'Hiſtoire
Peut fournir à noſtre memoire.

On écrit que Tubal-Caïn,
Un des descendans de Caïn,
Homme de cœur & de courage,
Mit tout le premier en usage,
Comme en œuvres à grands coups de
main,
Quoy! le Fer, la Bronze & l'Airain,
Dont ensuite par toute terre
On fit des Instrumens de Guerre;
Casques, Bourguignottes, Brassarts,
Hallecrets, Javelots, Cuissarts,
Dards, Hallebardes, Bayonnettes,
Sabres, Poignards, Cuirasses, Brettes,
Flamberges de toutes façons,
Qui par des coups d'Estramaçons
Desolent des Villes entieres,
Et peuplent tant de Cimetieres.
A ce Forgeron non taquin
Dessous le grand nom de Vulcain,
L'Antiquité sotte & barbare
Par un aveuglement bizarre,
Comme à beaucoup d'autres mortels,
Offrit des Vœux & des Autels.

Au reſte, cet Homme heroïque
Fut l'Inventeur de la Muſique,
Et des muſicaux Inſtrumens
Qui font les doux enchantemens,
Et les raviſſantes merveilles
Des plus delicates oreilles,
Car des Motets bien inventez,
Bien conduits, bien executez
Sur un Inſtrument d'harmonie,
Flattent doucement le génie,
Et s'attirent plus d'Auditeurs
Que le Printemps ne voit de fleurs,
Que l'Automne ne voit de pommes,
Que l'air ne promene d'attomes,
Que l'Hyver ne voit de glaçons,
Que l'Eſté ne voit de moiſſons.
Si la choſe eſt de cette ſorte
Comme on l'écrit, je m'en rapporte,
Dés le berceau de l'Univers
On parla Proze, on parla Vers,
Et l'on employa des machines
A chanter les Grandeurs divines:
L'Orgue en eſtoit pareillement
Selon mon petit ſentiment.

David, l'ornement des Prophetes,
L'honneur des Rois & des Poëtes,
Ce Chantre illuſtre & fortuné,
Ce Muſicien couronné,
Ce Prince d'élite & de miſe
Qui donne une Langue à l'Egliſe,
Qui joignoit au ſon du Hautbois
La douceur de ſa belle voix,
Dans ſon dernier Pſeaume conjure
Toute mortelle Creature
De rendre avec fidelité
Ses Vœux à la Divinité,
Sans épargner la Caſtagnette,
L'Orgue, la Harpe, l'Epinette,
Les Tymballes & les Clairons,
Baſſes, de Viole & Violons,
Les Claveſſins & l'Angelique,
Et tout autre outil de Muſique,
Car on ne peut trop eſtimer
Celuy qu'on ne peut trop aimer.

On écrit que l'Egliſe Grecque,
Plus Orthodoxe que la Meque,

Fit autrefois au grand Pepin,
Avant qu'il ſentiſt le ſapin,
Et qu'il s'approchaſt de la ſorgues,
Preſent d'un riche buffet d'Orgues,
En pluſieurs membres departi,
De mille tuyaux aſſorti,
Et fait d'une telle ſtructure
Que l'art y paſſant la Nature,
Rendoit par des traits inoüis
Les ſpectateurs tout ébloüis.
Celle qui fit cette dépenſe
Ne manqua pas de récompenſe;
Cette Hiſtoire au reſte arriva,
Non ſous le regne de Nerva,
Mais ſous celuy de Capronyme,
Prince qui veſcut ſans eſtime,
Qui ſoüilla les Fonds Baptiſmaux,
Préſage infaillible des maux
Qu'il feroit ſouffrir à l'Egliſe
Par ſa rigueur & ſa ſotize:
Par là jugent les bons Eſprits
Que l Orgue a bien des cheveux gris.

Platine, le fameux Platine,

Homme

Homme de profonde doctrine,
Et de haute erudition,
Faisant des Papes mention,
Dit qu'un Pape en vertus illustre,
Digne du Daiz & du Ballustre,
Au Culte divin s'attachant,
Introduisit l'Orgue & le Chant,
Relevant ainsi la memoire
Du docte & zelé Saint Cregoire,
Qui se faisoit un doux plaisir
Dans ses beaux momens de loisir
D'apprendre quelque saint Cantique
A des Esleves de Musique.

Ce Pape est Saint Vitalian,
Il me faudroit du moins un an
Pour bien portraire ce grand Homme
Qui fut les delices de Rome,
Pour qui le Païs des Cesars
Eut de favorables égards.

On nous dépeint Sainte Cecile,
Qui portoit toûjours l'Evangile
Sur son chaste & pudique sein,

Avec l'Orgue ou le Claveſſin,
Joignant à ſa belle harmonie
Une agreable ſymphonie;
Ce qui fait croire avec raiſon
Que l'Orgue eſtoit lors de ſaiſon.
Un Organiſte à grand feüillage
Qui ſoûtient bien ſon perſonnage,
Et qui réüſſit dans ſon art
Par ſcieuce & non par hazard,
Eſt digne certes qu'on le loüe,
Car ſur une meſme Orgue il joüe,
Ce qui ſurprend les ſpectateurs
Auſſi-bien que les auditeurs,
La Vielle, l'Echo, la Muſette,
La voix humaine, la Trompette,
Le Roſſignol & le Cornet,
Le Cromorne & le Flageollet,
Sans que la baſſe-continuë
S'interrompe, diſcontinuë,
Et ceſſe pour un ſeul moment
De gronder agreablement;
Et cette aimable gronderie
Ne met point les gens en furie.
Au reſte, il ſemble en tant d'emplois

Qu'un homme ait vingt mains & cent
doigts.
Ajoûtez qu'en ce bel Ouvrage
Jamais le Souffleur ne partage
L'estime, la gloire & l'honneur,
Qui ne sont deus qu'au seul Joüeur,
Comme eut la vanité de faire
Un certain petit Necessaire,
Qu'autrement on nomme Laquais,
Spirituel à peu de frais.
Cet Avorton, ce Souffleur d'Orgue,
Digne que son orgueil on morgue,
S'attribuant avec excez
De l'Orgue un fortuné succez,
Parlant un jour à sa Maistresse,
Et faisant valoir son adresse,
Luy dit d'un ton non enroüé:
Madame, a-t-on pas bien joüé?
Je m'en rapporte à vosoreilles,
L'Orgue a-t-elle pas fait merveille
Oüy, Pierrot, j'en restay sans voix.
C'est moy, Madame, qui soufflois.
Ah Pierrot! ta fortune est faite
Il faut que le Begue en retraite,

Cherche à ſe cacher devant toy,
Ou qu'il renonce à ſon employ.
Ah le ſçavant! ah l'habile homme!
Depuis Lutece juſqu'à Rome
Voit-on rien de plus excellent
Que ton eſprit & ton talent
Répond à ce vain Salmonée.
La Dame qui fait l'étonnée,
Voyant Pierrot ſe faire honneur
De la qualité de Souffleur?

Des Orgues ſouvent l'on abuſe
Leur faiſant dire, quelle ruſe!
Au lieu d'Airs ſacrez & divins,
Des Airs profanes & mondains,
Des Pont-bretons, des Sarabandes,
Des Chacones, des Allemandes,
Des Gigues, & d'autres Chanſons
Qu'on chante chez les Brabançons,
Chez les François, chez les Druydes,
Chez les Sarmates & Gepides,
Et chez ceux qui d'un air ſerain
Boivent la Moſelle & le Rhin.
Certain Concile de Cologne,

Quoy que maint Organiſte en grogne,
Par tout Pays & Nations
Défend ces profanations.
En effet, de cette machine
Dont nous épluchons l'origine,
Le poſitif & le plein jeu,
Ne doivent joüer que pour Dieu,
Semblables aux Troupes Celeſtes
Qui n'employent leurs tons modeſtes
Qu'à rendre dans l'Eternité
Hommage à la Divinité.
Ceux qui n'ont pas l'oreille fine,
Prennent le ſon pour la farine,
La fable pour la verité,
L'ombre pour la realité,
Pour chants d'Egliſe des Bourées
Adroitement élabourées,
Pour des Pſeaumes, des Menuets,
Qui font parler mille Muets,
Par les Tuyaux & les Pedalles
Que l'on n'a point ſans Richedales,
Frappez d'un inſenſible ſon,
Semblent parler en leur façon.
Sombre d'Egliſes Cathedrales,

Paſtorales, Collegiales,
De grande reputation,
Se trouvent en poſſeſſion
D'avoir des Orgues d'importance;
Mais dans un certain lieu de France,
Qui vaut bien plus d'un million,
C'eſt dans l'Egliſe de Lion,
Riche & ſuperbe Baſilique,
On eſt ſans Orgue & ſans Muſique,
On ſe contente du Plain-chant
Melodieux, devot, touchant,
Qui porte à Dieu ſans artifice
Dans ce magnifique Edifice,
Les plus grands Princes d'icy-bas
Font gloire d'y porter les draps.

L. BOUCHET,
ancien Curé de Nogent le Roy

Je vous envoye quelques Explications de la Fable Enigmatique, employée dans le Mercure du mois de Iuillet. I.

DE *ces Aſtres ſi grands qui brillent dans les Cieux,*

Le Soleil ſe fait voir le plus grand à nos yeux.
Ainſi LE GRAND LOÜIS *ſur la Terre & ſur l'Onde,*
Eſt ſur les plus grands Rois, le plus grand Roy du monde.
Ce Roy pour ſa Deviſe a choiſi le Soleil,
Auſſi comme cet Aſtre on le voit ſans pareil,
Tout brille dans ſon Regne avec magnificence,
Tout fait voir ſa Bonté, tout fait voir ſa Puiſſance;
Qu'il ait le foudre en main, qu'il panche à la douceur,
Gene ne peut aſſez admirer ſa Grandeur,
Quand au pié de ſes murs ce Monarque l'étonne,
Elle admire l'éclat qui par tout l'environne;
Et le Doge ſoûmis, en ſecret eſt contraint
D'adorer ce grand Roy qu'il redoute & qu'il craint.

Trembcez, Gene, & craignez d'iriter
ſa vangeance,
Connoiſſant ſa valeur, ménagez ſa cle-
mence;
Et puiſque ſa bonté vous a donné la
Paix,
Vous ſortez du peril, mais ny rentrez ja-
mais.
En vain vous attendiez le ſecours de l'Eſ-
pagne,
De vos égaremens trop fidelle compagne.
Qui pourroit reſiſter au plus grand des
Guerriers?
La victoire par tout le charge de lauriers;
Voſtre Etoile pour vous eſt d'un méchant
préſage,
Songez-y, que cela ſerve à vous rendre
ſage,
Et craignez de forcer un Vainqueur irrité,
Pour la premiere fois à manquer de bonté.
Ne vous y fiez point, le Chef de la Cour
ſainte
Ne voudra plus entendre une ſeconde
plainte.

Pour lors abandonnée au pouvoir du Vainqueur,
Vous sentirez le poids de sa juste rigueur,
Indigne du repos où vous met sa clemence,
Vous perirez, superbe, avec vostre arrogance.

DE LA TRONCHE, de Roüen.

II.

SAns aller à l'Observatoire,
Pour voir les Oracles du Temps,
Sur vostre Fable ou vostre Histoire,
Mon cher Mercure, je l'entends.
C'est Genes la Superbe, & tous ses Partisans.
Cette noble Etoile exilée,
Qui de LOÜIS LE GRAND *se trouve consolée,*
Est le Comte de Fiesque, à qui cent mille écus
Viennent d'estre comptez attendant le surplus.
Saturne est le Saint Pere,

Qui pour desarmer la colere
Du plus puissant des Rois justement irrité,
S'entremit de la Paix, & jugea que le Doge
Devoit venir luy-mesme en toute humilité
Luy demander pardon, & faire son Eloge.

VIGNIER.

III.

A IRIS.

DAns la Fable à Mercure, on voit la verité.
Autrefois Genes la Superbe,
Rampante aujourd'huy comme l'herbe,
Aux pieds du GRAND LOÜIS, *a soûmis sa fierté.*
Contre luy les efforts sont toûjours inutiles,
De mesme que l'Amour est le maistre des cœurs,
Ce Heros invincible est le Maistre des Villes,

Il les brûle, il les prend malgré leurs défenseurs.
Tripoli vient encor d'en sentir les ardeurs.
Iris, depuis long temps je languis dans vos chaines,
Vous mépriſez toûjours le pouvoir de l'Amour;
Pour me vanger de tant de peines,
Craignez que ce Dieu quelque jour
Ne faſſe à voſtre cœur ſentir le ſort de Genes.

DIEREVILLE.

IV.

LA Venus proposée eſt la Ville de Gene,
*Et pour la proteger l'Eſpagne * en vain ſe peine,*
Si le Soleil marqué pour le Roy des François,
*Pretend par ſes rayons * la ranger ſous ſes Loix.*

Cette ſuperbe Ville éprouvant leur puiſ-
ſance,
A veu tout recemment punir ſon inſo-
lence.
Le Doge reſolu de quitter ſes Eſtats,
Pour venir faire hommage au Chef des*
Potentats.
** Le Comte qui reçoit force écus en par-*
tage,
*Tout cela du Soleil * n'eſt qu'un leger*
ouvrage.
*La Lune. *Bombes. *De Fieſque. *Le Roy.

L'Autheur de Philadelphe.

ONZIE'ME PARTIE

DU TRAITE'

DES LUNETTES,

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

Par Mr COMIERS *d'Ambrun, Prevoſt de Ternant, Profeſſeur és Mathematiques à Paris.*

NOus avons demontré dans les deux derniers Mercures Extraordinaires, par le témoignage ancien & irréprochable de pluſieurs doctes Autheurs François & Latins, qui ont fait

imprimer leurs Livres, plusieurs a
années auparavant que le R. P.
Cherubin d'Orleans, grand Adio-
ptricien, eut donné au Public ses
Parfaites Visions des années 1677.
678. & 1681. Que la premiere
Invention des Binocles, estoit deuë
à Daniel *CHORES*, qui les pre-
senta au Roy, & en publia la fa-
cile construction en l'année 1625.
Nous avons aussi demontré que
tous les veritables Sçavans re-
connoissoient devoir l'invention
des Binocles, dont les verres
oculaires sont convexes, au R.
P. Anthoine Maria de *Rheita*,
ce docte & Religieux Capucin
Allemand, qui aprés avoir fait
admirer à tous les Sçavans Cu-
rieux le prodigieux effet de ses
Binocles, en donna en l'année

1645. la conſtruction dans le premier Volume de ſon Livre in folio ; intitulé *Oculus Enoch & Eliæ.*

Je veux encores demontrer l'*Ancienneté des Binocles*, par le témoignage d'un tres ſçavant Autheur Italien, c'eſt le P. F. *LANA* de la Compagnie de Jeſus. Voicy ſes termes que j'ay tirez de la 209 page de ſon Livre in-folio, qui a pour Titre *PRODROMO, ALL' ARTE MAESTRA* imprimé *in Breſcia en l'année* M. DC. LXX.

Reſta, dit cét Autheur, *di dire alcuna coſa, delli Cannocchiali, con i quali ſi mirano gl' oggetti con tutti e due gl' Occhi che per ciò adimandiamo* BINOCULI. *Eſſendo dunque coſa certa che quando noi miriamo alcun' oggetto con embi gl' occhi lo*

vediamo piu chiaro, Particolarmente in molta distanza, Seguita che facendo noi un Cannocchiale conil quale si possa rappresentare l'oggetto à tutti due gl' occhi, non solo ci comparirà piu chiaro, ma faremo meno fatica.

Si farà dunque in questa, o altra simil forma, &c. I vetri objectivi, devono essere di una medesima Lunghezza di diametro, ç l'uno totalmente simile all'altro nella sua figura convessa; similmente collocherai vicino à gl' occhi due vetri concavi; overo due lenti, o anche sei, come nei cannocchiali di quattro vetri, si che siano DUO CANNOCHIALI IN UNO; *ma questi vicini à gl' occhi devono essere collocati con tal distãza, che* IL CENTRO LORO CORRISPONDA ESATTAMENTE AL CEN-

TRO DELLA PUPILLA DE GL'
OCCHI; *all' incontro li due vetri*
objectivi devono essere trà di se al
quanto piu vicini, o meno, conforma
la lontananza dell' oggetto, che vo-
gliamo guardare; poiche in maggiore
vicinanza dell' oggetto, anch' essi
devono essere piu vicini trà di se;
acciò in tal modo i raggi visuali
d'ambidue gl' occhi, passando per li
vetri objettivi, vadano à terminare
nel medesimo oggetto. Onde, &c.

Voila pour me servir des mes-
mes termes du P. Cherubin dans
la 54 page de la Vision Parfaite
de 1678. *La veritable & unique*
construction de l'oculaire Binocle. Que
tous les Verres y soient, il a oublié
de dire dans chacune des deux
Lunettes, *centralement toujours pa-*
ralelles entr'eux. 2. Qu'ils y soient

centralement perpendiculaires aux *Axes. 3. Que les deux Axes leur* *soient reciproquement toujours cen-* *tralement perpendiculaires, à quel-* *que distance que puisse estre l'objet.* *D'où est évident que les Verres imme-* *diats*, il veut dire les oculaires plus proches des yeux, *estant centralemẽt* *ajustez aux pupilles des yeux.* Ce que le P. Lana dit par ces mots, *che il centro loro corrisponda essattamente al centro della pupilla de gl'occhi.* Reprenons les termes du P. Cherubin, *les Axes penetrent necessairement, ensuite perpendiculairement, & tres directement toutes la profondeur des yeux, jusques à tomber sur le milieu des deux Retines sans se rompre; ce qui est l'essenciel de la Vision parfaite, & par consequent aussi de la construction par-*

faite de l'oculaire Binocle. Ce que Daniel *Chores*, & le P. de *Rheita*, ce ſçavant & Religieux Capucin Allemand, & le P. *Lanæ* en 1670. & le P. *de Chales* en 1674. avoient enſeigné & pratiqué en 1645. dans la conſtruction de leurs anciens Binocles. C'eſt pourquoy M. le Marquis de Seignelay Secretaire d'Etat, dit au R. P. Cherubin, ce que luy meſme a publié en l'année 1679. dans la 412 page de ſa Contiquité des Corps. *Il faut avoüer que le Binocle eſt une belle invention; mais franchement elle n'eſt pas nouvelle*; neanmoins noſtre Autheur Adioptricien ajoute, qu'il repliqua, *qu'il y avoit plus de vingt ans qu'il avoit inventé & conſtruit le Binocle.* Et n'ayant point de

Colbert.

preuve par témoin ny par écrit, d'avoir inventé ou construit quelque Binocle, il gagneroit sa cause s'il trouvoit un Juge qui le voulut croire, *da judicem qui me credat, & ego convincam.* Mais par malheur, il a luy mesme démenty en l'année 1681. par termes formels & tres décisifs le témoignage avantageux qu'il s'étoit donné, d'avoir inventé & construit le Binocle vingt ans auparavant l'année 1679. Voicy ses termes couchez au commencement de la 191 page de ses *Parfaites Visions* imprimées en 1681. *n'y ayant*, dit-il, *jamais paru aucun Binocle jusques à l'impression du Livre de la Vision Parfaite de 1677. dãs lequel j'en ay donné l'invention.* Ce nouveau Inventeur de la vieille

invention des Binocles, fit ailleurs une réponse autant juste que la précedente. Quelqu'un luy ayant dit que M. *Dalencé* Secretaire du Roy, estant à Visbourg en l'année 1668. eut pendant trois semaines, l'excellent Binocle de quatorze pieds de M. l'Electeur de Mayence, & luy ayant de plus fait voir sur son Agenda, ce qu'il avoit tiré du 2. Livre Chap. 11. page 241, de M. F.R.A.B. *Que Messieurs des Cõptes ne convenoient pas dans sa Sommation des Flustes d'Allemand, dont on avoit bâti les Lunettes des Princes nouvellemẽt imprimées à Anvers.* Il protesta que c'estoit luy qui avoit donné ces Binocles à des Princes d'Allemagne, & qu'il estoit vray qu'on luy avoit fourny de Flustes

d'Allemagne pour luy ſervir de
tuyaux pour chacune Lunette
du Binocle. Quelque Rieur ajou-
ta, qu'aſſeurémẽt ces grands Bino-
cles à Fluſtes d'Allemagne, avoiẽt
enfanté le petit Binocle de deux
pieds de longueur, du P. *Dechales*
Savoyard, & comme auſſi celuy
de *decem circiter palmorum* de lon-
gueur, dont il parle dans la 673
page du ſecond Tome de ſon
Mundus Mathematicus, imprimé à
Lyon en l'année 1674. Ainſi ces
deux Binocles étrangers ſont au
moins de vingt ans plus anciens
que la Viſion Parfaite de 1677.
du P. Cherubin. C'eſt pourquoy
comme il eſt facile d'eſtre Pro-
phete des choſes paſſées, & In-
venteur des vieilles choſes, il a eu
raiſon en l'année 1678. de don-

ner vers la fin de la 27 page de
les Visions latinisées, cét Avis si
important au Public, *Certe*, dit-
il, *hujus Genii sum fatcor qui in præ-
clariis ac pulchris adinveniendis
summè delector.* En effet, y a-t-il
præclarius? Que sa transformation
en Ange de lumiere dans les Vi-
gnetes de ses Visions de 1677. &
de 1681. Y a-t-il rien *pulchrius?*
que sa Metemsicosation en teste
d'Apollon, dans les Culs de lam-
pe de ses Visions de 1677. *Quid
præclarius ac pulchrius?* que cette
belle Anagramme ou renverse-
ment de nom autour de cette
teste creuse, mais Apollonifiée;
*CHERUBINUS AURELIA-
NENSIS.* UNA IN VE-
RIS HABERIS LUCENS.

Mais toute cette force d'es-

prit n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'en l'année 1671. dans la 296 p. de ſa Dioptrique oculaire, il aſſeure *avoir vû dans la Lune, mais par un moyen tout particulier, jusques icy inconnu ; que je feray voir*, ajoute-t'il, *en ſon lieu* : ce ſera pour lors qu'il prendra ouvertement la qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur de la Lune. Ce ſera pour lors que donnant la Relation au Public de ſon Voyage dans la Lune, il confirmera ce qu'il a dit en 1679. dans la 112 page de la Contiquité des Corps : *J'ay trouvé*, dit-il, *ſenſiblement, que l'air agit naturellement, poſitivement en montant, & ſeulement negativement en deſcendant*, ce ſont ſes propres termes, qui par leur cadence et payent leur manque de raiſon,

bien

bien qu'il en ait prononcé un arrest solemnel contre tous les veritables Philosophes, qui ayant la teste trop dure & bien timbrée, ne peuvent ressentir les influences de ce Soleil nocturne, ny simpathiser à la legereté de l'air. Voicy les termes de son arrest tirez du second Article de la troisiéme page de la Préface de ses *Parfaites Visions* de l'année 1681. *Pour desabuser*, dit-il, *le monde préoccupé d'une opinion également nouvelle, mais également fausse; de la prétenduë pesanteur de l'air, que quelques Philosophes recens croyoient avoir tres solidement établie parmy les Sçavans.*

La Nature luy a de tres grandissimes obligations, puis qu'il estoit le seul dans l'Univers capa-

ble, comme il dit en 1679. dans
la ſeptiéme page de ſa Contiqui-
té des Corps *pour demontrer la ve-*
rité contraire. *J'avouë*, dit-il, *que*
ce n'eſt pas ſans un travail, & qui
demande meſme des connoiſſances tres
étenduës, & une tres vive penetra-
tion d'eſprit. Voila en peu de mots
le Panégyrique que luy meſme
fait de ſon eſprit, il le faut croire
ſans héſiter auſſi fermement que
lors que dans la 399 page du meſ-
me Livre, il prononce *que l'ocu-*
laire pour ſervir aux objets de terre,
ne doit point exceder la longueur de
dix pieds environ : Et par conſe-
quent auſſi le Binocle ; mais pour les
objets du Ciel qui ſont, ajoûte t'il,
éclairez par eux meſmes, c'eſt à dire,
ajoute-t'il encores, *qui ſont lumi-*
neux : le Binocle peut eſtre tant long

que l'on voudra. Philosophes & Astronomes que je vous plains! d'avoir creu que les objets du Ciel, ces Planettes que vous observez avec tant de vigilance & de précaution avec vos simples Telescopes, & non pas avec des Binocles, n'avoient qu'une lumiere empruntée du Soleil, apprenez enfin que cét Autheur ayant fait enfin son voyage dans la Lune, à reconnu en observant les objets du Ciel avec des Binocles, que la Lune, Mercure, Jupiter & ses quatre Satellites, Saturne son Anneau, & ses sept Lunes, sont comme il asseure, *éclairez par eux mesmes, c'est à dire qu'ils sont lumineux.*

Voila le fruit & les découvertes que l'Autheur des Visions a

fait avec les Binocles de quoy il li
doit ſe contenter, car pour avoir r
continué à crier pour l'invention n
des Binocles, comme les Faux-
perdeurs de cognées à Jupiter, il li
luy eſt arrivé la meſme choſe, & s
ſes Amis luy ont conſeillé de de-
mander plutoſt à Jupiter comme
les *Aber Reids*, *la reſtitution de ſon premier bon ſens*, comme a dit M. F.
R. au Prologue de ſon quatriéme
Livre page 239.

Du Paralelliſme de l'Axe des deux Lunettes du Binocle Teleſcopique.

Nous avons dit dans le dernier
Mercure, que la conſtruction du
Binocle pour voir les objets éloi-
gnez; eſtoit fort facile, puis qu'il
ſuffit de mettre paralellement ſur
un meſme plan deux Lunettes

en tout ſemblables, & d'égale force & longueur, & que leurs Axes eſtant paralelles ne ſoient éloignez l'un de l'autre, que de la diſtance qu'il y a entre les centres de deux prunelles, laquelle n'eſt ordinairement que de deux pouces & demy au plus, lors meſme que les yeux ſont dans la ſituation pour voir les objets auſſi éloignez que les Aſtres de l'immobile Firmament, il s'agit donc de demontrer le paralelliſme Phyſique des Axes des deux Lunettes du Binocle, meſme pour les objets terreſtres fort éloignez.

Tous les Sçavans reçoivent l'Axiome qui eſt en l'Article VII page 21, de la Dioptrique de Keppeler de l'impreſſion de

1611. *Axes per centra Pupillæ, & humorum oculorum transeuntes naturali motu vel potius quiete, paralelli sunt, voluntariè vero contorquetur ad propinqua contemplanda.*

Vopiscus Fortunatus Plempius Medecin d'Amsteldam, a parlé comme Keppler. Voicy ces termes tirez de la 97 page du *Lib. 3. cap. 4.* de son *Ophthalmographia* de l'année 1659. *cur uno moto oculo alter simul ad eamdem partem moveatur* ..... répond. *Ut directa in unum idemque punctum amborum luminum acie, idem objectum utrumque oculum uno tempore simili radiorum inflexione ingrediatur, quò una elicitur distincta visio atque acurata dignotio*, & au Livre 4. Probleme LV. page 176, il ajoûte, *Visus ad multum propinqua*

ægriùs, id eſt laborioſiùs & moleſtius & dolentiùs reſpicit quam ad remotiora, parce que, *in viſione rerum propinquarum contorqueri, ſeu ad ſe invicem annuere oculos, & taniò magis contorqueri quantò res viſa propius viſum conſiſtit: In viſione autem objectorum longinquorum oculos teneri paralellos; at ſitus hic oculorum paralellus naturalis eſt, quem ſponte ſuâ repetunt oculi vi muſculorum aliorsùm non diſtracti. Undè in meditabundis eò quòd hi muſculos oculorum remittant, quòminùs ad res proximas contorqueantur, recurrunt ipſi ad ſitum paralellum: quâ notâ,* voicy qui eſt digne de remarque, *exſtatici iſti facilè dignoſcuntur ab omnibus, & ſi à non omnibus, notæ ratio intelligatur. Contorſio non niſi muſculorum ope laboriosè perficitur:*

quare sequitur eam fatigatio; & quò major fuerit illa contortio, eò major fatigatio ac labor. Deprehendimus autem non eamdem omnibus inesse oculos contrahendi facultatem, sed quibusdam longiorem, aliis breviorem terminum à natura positum esse, quò propius adducere oculos nequeunt prout scilicet ad magis vel minùs propinqua visionem se assue fecerint.

C'est pourquoy il y a plus de trente années que j'ay déclaré le Binocle miscroscopique, sinon inutile du moins d'un usage tres penible & fatigant à bien des gens, qui ne peuvent qu'avec grande violence contourner suffisamment les yeux pour voir un objet fort proche; mais le P Cherubin par certaine Antipatie qui est entre luy & le bon sens, a dit

en 1681. dans la 2 page de ses Vi-
sions, *Que tous les mouvemens des*
deux yeux conjointement, se fai-
soient avec une si douce activité,
toûjours accompagnée de la délecta-
tion & du plaisir, qu'ils paroissent
infatigables en leurs actions.

Reuenons au paralellisme de l'Axe des deux Lunettes du Bi-nocle Telescopique, pour voir en mesme temps des deux yeux les objets qui sontt tres éloignez. Pous le demontrer, je pose de faits incontestables.

1. Le P. de Chales, aprés A-llazen, Vitellion, & plusieurs autres Autheurs tant anciens que Modernes, avoit démontré en l'année 1674. depuis la 381 page de son *Mundus Mathematicus* que *Axes optici concurrunt in unum idem*

punctum, le P. Cherubin ayant
étudié, cét Autheur en a voulu
en 1677. & 1681. regaler les ignoo
rans, ce qu'il a fait par un excell
lent verbiage & ennuyante Moo
rologie dans ſes Viſions parfai.
tes, où le concours des deux A. A
xes de la Viſion en un ſeul poinn
de l'objet.

2°. Le R. P. Cherubin dann
ſes Viſions Latiniſées & augmen.n
tées en l'année 1678. parle en ces
termes dans la 66 page *Totalem Bi.*
naculi noſtri exteriorem tubum trium
dumtaxat pedum, quot ſcilicet Bino-
culi hujus tubus eſſe volui, qui uſus
commodioris, & nihil hominùs ad
terreſtria ſingularis effectus foret.
Porro, ajoûte-t'il, *Binoculum hunc*
tres tantum pedes longum, etiam di-
ſtinctum ad ſex leucarum interval-
lum objectum præbere, curioſius qui-

ibet artiſta poterit experiri.

Suppoſons que noſtre Au-
lheur ait la veuë auſſi forte, que
e l'ay euë autrefois, qui voyois
liſtinctement les objets colorez
x bien éclairez, à la diſtance de
leux cens cinquante pas Geo-
metriques qui valent deux ſtades
le 625 pieds chacune. Voyez
oline *Hiſt. Nat. lib. 2. cap. 23.*

Suppoſons encores que noſtre
grand Autheur Adioptricien par-
e juſte, lors qu'il aſſeure qu'a-
vec ſon Binocle de trois pieds de
ongueur, il voyoit diſtinctement
es objets qui ſont éloignez de ſix
ieuës. Voila un Binocle excel-
entiſſime pour ſa petite taille, &
lont la gloire en reviendra toû.
ours toute entiere au Maiſtre
Lunetier, puis que le R. P. Che-
ubin n'a jamais fait d'Etuy, ny

travaillé aucun des Verres, a
vray que par sa Lettre écrite dub
Convent de Saint Honoré à Pa s
ris dattée du 2. Decembre 1676
& adressée à M. *Querreau* Maî
tre Miroëtier & Lunetier, aux
deux Croissans d'argent sur lo
Quay de l'Horloge, qu'il a mi
au nombre des minutes de M. lo
Franc le jeune Notaire Royall
par Acte de dépost du 17. Janvie
1678. le P. Cherubin parle au
Sieur Querrreau en ces termes:

Lundy Sa Majesté me commanda d
luy faire un Binocle, je me serou
trouvé en peine de satisfaire au com
mandement de sa Majesté, y ayan
plus de vingt ans que j'ay desisté d
travailler au Verre. Mais je me sui
soulagé l'esprit au sujet de ce travail
sur l'estime que je fais du vostre.

c'eſt pourquoy je vous prie de me fai-
re la grace de me faire des Verres pour
ronter les oculaires que le Roy deſire
lue je luy faſſe, qui ſont un Oculaire
Binocle, & un autre pour deſſigner,
ſemblable à celuy que je vous fis faire
M. le Nonce Bargellini, pour mettre
la Machine à deſſiner de loin, je
vous prie de vous ſouvenir que c'eſt
pour le Roy, & en cette conſideration
l'y apporter tout le ſoin & exactitude
poſſible, vous en aurez de l'honneur,
outre que, &c.

Cette Machine à deſſiner de
de loin eſt mon *Teleſgraphe*, qu'il
déguiſa pour s'en dire l'inven-
teur, mais il le rendit irregulier
& ſes operations fauſſes, par la
ſaillie qu'il donna à l'index, &
n'en ayant pû reconnoiſtre la
fauſſeté, il en fit en l'année 1677.

dans la 144 page de ſes Viſions
parfaites, un grand preſent *Au*
Perſonnes que leurs Charges expo
ſent perilleuſement dans les Armées
Et de plus, a-t'il ajoûté dans ſ
187 page de ſes Viſions de 1681
Aux Ingenieurs dans les Armées,
contretirer & deſſiner les dehor
des Places, meſmes aſſiegées
hors de la portée du Canon. Cett
invention eſt autant admirable
& utile que celle dont M. FA
RAB. fait mention dans ſon
quatriéme Livre Chapitre LXIII
Comment Gaſter inventoit art
moyen de non eſtre bleſſé ny touché pa
coups de Canon.

Il ne reſte plus qu'à conſidere
dans l'excellent effet de ce Bi
nocle, duquel a parlé le R. P
Cherubin, que la juſte propor-

ition des Verres, & leur juste ar-
engement dans chacune Lunet-
te. Nostre Commissionnaire des
Binocles n'en doit encore tirer
ucune vaine gloire, puis qu'il
appris le tout de moy, en voicy
es preuves inconteſtables.

Dans mon Livre de *la nouvelle Science de la Nature & Presage des Comettes*, imprimé à Lyon en l'année 1665. est mon Traité suc-
int, de *la façon de faire les grands Lunettes à trois & à quatre Verres convexes*, je me suis servy des ter-
mes suivans dans la 486 page Article VII. *Puis qu'un Verre ocu-*
laire tant plus il est d'un moindre foyer, tant plus il agrandit les objets en les rendant en échange plus trou-
bles ; il faut garder certaine propor-
tion entre les longueurs des foyers des

Verres, laquelle proportion ne consiste
icy en rigueur & précision Mathema-
tique, puis qu'elle commence d'estre
bonne depuis un jusques à 35. & 40, le
Focus du Verre oculaire étãt d'un pou-
ce, le foyer du Verre objectif doit estre
depuis 36 jusques à quarante pouces.

Le P. Cherubin dans ses Vi-
sions parfaites de 1677. page 140
a parlé en ces termes. *Pour mon-*
ter l'oculaire de quatre Verres con-
vexes, qui redresse excellemment
l'espece tres augmentée & tres distin-
cte, pour servir aux objets de la terre:
il faut remarquer que les trois der-
niers Verres doivent estre de petite
Sphere, comparez au Verre objectif
ausquels ils doivent servir: ils peu-
vent bien estre tous trois égaux, &
estre en proportion avec leur objectif
comme 1. à 36. 38. ou 40. au plus

iil ajoûte du ſien, ces mots, *au*
plus, ce qui eſt tres faux ; car, par
exẽple, un Verre objectif de mille
pieds de longueur de foyer, &
qui a 21 pouce de diametre en ſa
ſurface, que noſtre bon Amy M.
Hotſoker a travaillé, il luy fau-
droit un Oculaire de 27 pieds &
neuf pouces, pour eſtre avec ſon
objectif en meſme raiſon comme
1 à 36, ou du moins il luy faudroit
un Oculaire de 25 pieds, pour
eſtre à ſon objectif comme 1 à 40,
ainſi cette prodigieuſe Lunette
n'augmenteroit que quarante
fois l'apparition naturelle de l'ob-
jet, & n'auroit par deſſus ma
Lunette de poche, dont l'obje-
ctif a un pouce d'ouverture, au-
tre avantage que de me faire voir
un objet 421 fois plus clair, c'eſt

à dire, autant de fois que la surfa-
ce de l'ouverture de l'objectif de
ma petite Lunette, est contenuë
dans la surface de 21 pouce d'ou-
verture de ce grand objectif.

Il reste à examiner si le P. Che-
rubin a trouvé ou donné quelque
chose du sien, concernant l'ar-
rengement des Verres convexes
dans les Lunettes.

En l'année 1665. dans la 497
page de mon Livre de *la nouvelle*
Science de la Nature & Presage des
Comettes, je donnay l'arrange-
ment des quatre Verres en ces
termes, *Toute la perfection de nos*
grandes Lunettes, consiste en quatre
Verres, &c. Ayant vos quatre Ver-
res, un objectif, trois oculaires, les-
quels oculaires peuvent estre tous trois
d'un mesme Focus, pour les loger

dans un Tube en deue distance, puis qu'ils ne sont que deux Lunettes à part qui renversent les objets, vous mettrez la petite Lunette, qui est composée de deux derniers Verres oculaires, au bout de l'autre Lunette, qui est plus longue, pour estre composée d'un grand objectif & d'un oculaire, & éloignez-en peu à peu la petite Lunette, jusques à tant que vous voyez les objets tres distinctement.

En l'année 1678. le P. Cherubin dans ses Visions latinisées & augmentées dans la 141 dit, *Ad construendum quatuor vitris convexis oculare dioptricum, animadvertendum est tria postrema vitra suo objectivo comparata; pariſque inter se facultatis simul cum præclaro effectu esse posse, suo videlicet objectivo, ut sint,* comme j'avois dit en l'année

1665. *ſicut 1. ad 36. vel 37. 38. &c. uſque ſummum 40 efficiendo.* Voila la meſme erreur, *uſque ſummum 40* que nous avons remarqué cy-deſſus. Il pourſuit pour l'arrengement *certè poſitivè faciliùs compendii cauſa efficiendum eſt, ut ſecundum vitrum convexum cum primo objectum*, il oublie de dire bien éclairé & tres éloigné, *diſtinctiſſimè inverſum reddat, demùm hoc idem tertium, cum precedente ſecundo; quartum denique cum precedente tertio, tot quaſi ſingulis horum vitrorum combinationibus particularia nimirum ocularia objectum nitidiſſimè inverſum præſtantia componendo, Quæ tandem ſimul conjuncta præſtantiſſimum conſtituent Oculare Dioptricum duabus verſionibus oculo erectum præbens objectum.* Il devoit

ajoûter que les trois oculaires ne doivent plus changer entr'eux, & que pour cela on les peut mettre dans un seul tuyau. Mais il faut que la Lunette des deux derniers oculaires, ait esté faite en regardant un objet tres eloigné, c'est pourquoy le plus seur est de les mettre à la distance de leurs foyers solaires.

Enfin le P. Cherubin n'a rien contribué aux Binocles. Leur invention & leur usage est d'une ancienneté au de là du jour de sa naissance. Il n'a jamais construit les tuyaux, ny travaillé les Verres, & leur proportion & leur arrangement n'est pas de luy, en ayant presque de mot à mot emprunté ce que j'en avois dit en 1665.

Demonstration du Paralelliſme des Axes des deux Lunettes du Binocle Teleſcopique.

SUppoſons que le Binocle qui i
n'a que trois pieds de lon-
gueur, faſſe voir diſtinctement
un objet éloigné de ſix lieuës,
comme le R. P. Cherubin l'aſſeu-
re dans la 66 page de ſes Viſions
augmentées & latiniſées en l'an-
née 1678. je demontre que la di-
ſtance qui eſt entre les centres
des deux Verres objectifs de ce
Binocle, eſt phiſiquement égale,
à la diſtance qui eſt entre les cen-
tres des deux Verres oculaires
immediats, c'eſt à dire plus pro-
ches des yeux, puis que la di-
ſtance d'entre les centres de ces

Verres n'eſt pas plus grande que
la diſtance d'entre les centres des
Verres objectifs, d'une partie
des 1.730. d'une ligne. Voyez *la*
Figure premiere.

1°. La diſtance A B d'entre les
centres des deux prunelles, A &
B des Jeux du P. Cherubin n'eſt
au plus que de 30 lignes, puis que
luy meſme dans la 136 page de ſes
Viſions de 1681. dit, *la diſtance des*
centres des pupilles de mes yeux eſt de
deux pouces cinq lignes environ, &
qu'il ajoûte dans la deuxiéme des
pages cottées 217. *Que la diſtance*
qui ſe trouve plus ordinairement en-
tre les centres des ouvertures des yeux,
comme l'experience me l'a fait con-
noiſtre dans les meilleures veuës, eſt
d'environ deux pouces & demy.

2°. La diſtance d'entre les cen-

tres des deux prunelles, eſt tou-- jours plus grande que la diſtance d'entre les centres des Verres oculaires, meſme des immediats; mais puis que noſtre Adioptri-cien & Ageometre, les a pro-noncées égales dans la 205 page de ſes Viſions de 1681. Suppo-ſons là égale, & diſons pour luy complaire, que la diſtance des Verres immediats eſt de trente li-gnes.

3°. Il faut déterminer en lignes la diſtance ou longueur de ſix lieuës. Bien que dans la 195 page du XXVII. Tome du Mercure Extraordinaire, Quartier de Juil-let 1684. au ſujet du Nivelement pour la conduite des eaux, j'ay donné 57100 Toiſes du Châtelet à chacun degré d'un grand Cer-cle

cle de la terre où elle eſt moyen-
nement élevée, puis que par tout
ſa ſuperficie n'eſt pas également
éloignée de ſon centre, ce que le
cours des Rivieres demontrent
phiſiquement ; neanmoins dans
cette rencontre, je veux bien ne
donner aux environs de Paris que
57060 toiſes à chacun degré, ſui-
vant le calcul de Meſſieurs de
l'Academie Royale des Sciences,
& puis qu'un degré terreſtre con-
tiẽt ſuivant ces Meſſieurs 25 lieuës
communes de France, chaque
lieuë ne contient que 2282 toiſes
2 pieds 4 pouces, 9 lignes & trois
cinquiémes d'une ligne. C'eſt
pourquoy chaque lieuë commu-
ne de France, ne contient en
longueur que 1971993 lignes &
trois cinquiémes de ligne, leſ-

quelles eſtant multipliées par ſixx
le nombre des lieuës, à la diſtan
ce deſquelles le P. Cherubin au
lieu ſus cotté de ſa Viſiõ latiniſéo
en 1678. dit que ſon Binocle long
ſeulement de trois pieds ou 43
lignes, faiſoit voir l'objet diſtinctem
ment: vous aurez dans la Fig. *X*
N ✠ 11831961 lignes & trois cin-
quiémes pour la diſtãce du milieu
d'entre ces deux yeux à l'objet.

Et *A B* la diſtance d'entre les
centres des prunelles des yeux du
P. Cherubin, n'eſt pas de 30 li-
gnes, comme il dit luy meſme
dans la 136 page de ſes Viſions de
1681. Suppoſons là neanmoins
eſtre de trente lignes, qui eſt
deux pouces & demy, puis que
dans la page 217, il la dit telle
dans les meilleures veuës, &

n'ayans point égard que le con-
ournement des yeux vers cét
objet ⚜ diminüe cette distance,
enfin pour donner tout l'avantage
ossible au P. Cherubin, suppo-
ons A B 30 lignes.

Donc A B est la baze d'un
riangle Isoscelle A ⚜ B : & ne
orenant pour N ⚜ que 11831961
iignes, pour semidiametre d'un
Cercle la circonference sera
74342410, & comme A B est un
lles 2478080 costez du Poligone
'egulier inscriptible l'ãgle A ⚜ B
au sommet du triangle isoscelle,
qui est au Centre du Cercle n'est
que la 6883 partie d'un degré, &
par cõsequẽt insensible. Donc les
Axes des deux lunettes de ce Bi-
nocle, qui font les deux costez du
riangle isoscelle A ⚜ B sont pa-

ralelles. Ce calcul desabuseroit ceux qui ont creu pouvoir connoistre la distance des objets par la difference de l'inclinaison des Axes des deux Lunettes du Binocle.

Je veux icy rendre encores la démonstration plus évidente du paralellisme phisique, des Axes des deux Lunettes du Binocle de trois pieds de longueur du Fl Cherubin, disposé pour voir distinctement comme il dit un objet éloigné de six lieuës, supposãt mesme ses lunettes du Binocle tant soit peu plus longues que de trois pieds, en sorte que la ligne *N F* soit precisément de 3 pieds ou 432 lignes.

Donc *N* ⚜ 11831961 lignes — *N F* 432 = F ⚜ 11831529 lignes.

Donc par la 4. prop. du VI. l'Euclide ⚜ N. N A : : ⚜ F. F C 24 lignes plus 1182548 1 parties d'une ligne partagée en 1183196 1 parties égales.

Mais *F C* = F D, & F C + F D = C D. Donc C D distance des centres des Verres objectifs est 29 lignes plus 1181900 1 parties d'une ligne divisée en 1183196 1 parties égales ; mais la difference des termes de cette fraction qui sont nombres premiers entr'eux, est 12960, & cette difference est contenuë 912 fois + 12441 de 12960. dans le dénominateur. Tellement qu'il ne s'en manque pas la 913 partie d'une ligne, que la distance des centres *C* & *D* des Verres objectifs, ne soit égale à la distance

A B des centres des prunelll
par leſquels paſſent les de
rayons principaux, Axes de
Viſion du point de l'objet ⚜ a
quel concourent les Axes d
deux Lunettes du Binocle. L
Machines donneront-elles cet
preciſion ? Bien plus elle eſt im
poſſible aux Binocles du P. Cho
rubin, puis que luy meſme en
marge de ſa 206 page de ſes Vi
ſions de 1681. dit, *Que les deu*
tuyaux des deux oculaires du Binoc
doivent eſtre un peu vagues les un
ſur les autres. S'ils ſont vagues o
eſt la preciſion qu'il a voulu eſtr
ſi neceſſaire ? La nature ne laiſſ
pas de faire ſes fonctions ſans le
preciſions Mathematiques, par
ce que ſes organes ſont phiſi
ques, je veux dire materiels, ſ

ray que dans l'uſage des Lunet-
es eſtant allongées, ſuivant qu'il
ſt requis pour bien voir un ob-
et, on peut l'alonger ou racour-
ir un peu, ſans que l'on recon-
oiſſe de la difference à la viſion,
a raiſon en eſt, que les rayons ſe
eüniſſant pour former les pin-
eaux optiques, ils ſe croiſent ſi
ort en biaiſant, que leur interſe-
tion a de l'étenduë phiſique.

Je veux encores établir icy la
uantité de l'angle, que les Axes
es deux Lunettes de ce Binocle
e trois pieds, forment par leur
oncours à un point de l'objet ⚜
loigné de ſix lieuës. Voicy l'A-
alogie.

Comme ⚜ *N* 11831961.
Eſt à N A .....15.
Ainſi ⚜ N ſinus total 10000000

Eſt à N A Tangente 12 —

$\frac{8016468}{11831961}$ fraction à negliger

& dautant que la Tangente d'une minute eſt 2909. & qu'une minute = 3600 minutes tierces, faites cette Analogie.

$$2909.\ 3600 :: 12\ \ 14 + \frac{2474}{2909}$$

Donc l'ãgle N ⚜ A eſt 14 m. tierces plus la fraction.

Mais l'angle N ⚜ A = l'angle N ⚜ B.

Donc l'angle A ⚜ B n'eſt que de 29 tierces & une fraction, dont l'Angle A ⚜ B que les Axes des deux Lunettes font au point du concours, eſt inſenſible. Donc les Axes des deux Lunettes de ce Binocle ſont phiſiquement paralelles, eſtant ajuſtées pour voir

un objet qui n'eſt éloigné que de
ſix lieuës, combien à plus forte
raiſon ſeront encore phiſique-
ment plus paralelles les Lunettes
d'un Binocle pour voir les Aſtres,
tel qu'eſtoit celuy du P. Rheita.
Que P. Cherubin ſans penſer à la
conſequence, a avoüé eſtre
Inventeur & Publicateur depuis
l'année 1645. des Binocles à lu-
nettes compoſées de Verres con-
vexes; mais en meſme temps il a
voulu ternir la reputation de l'ex-
cellence des anciens Binocles de
ce P. Rheita, & voici comment, *le*
P. Rheita, dit-il dans la 47 page
de ſes Viſions de l'année 1677. *ſe*
contentoit de faire voir avec ſon Bi-
nocle tellement quellement des deux
yeux quelques objets du Ciel, comme
la Lune par une ſeule inverſion d'Eſ-
pece.

Pour épuiſer cette matiere du u
paralelliſme des Axes des deux x
lunettes des Binocles Teleſcopi-
ques, je remarque.

Primo que Daniel *Chorcs* qui en
l'année 1625. preſenta au Roy
Loüis XIII. ſes Binocles, & en
publia la conſtruction, a eſté
grand Ingenieur, Geometre, Ma-
chiniſte, & le plus eſtimé des
Ouvriers pour le travail des Ver-
res de lunettes, qu'il faiſoit de
toute longueur. Neanmoins le
P. Cherubin, dans la 196 page de
ſes Viſions de l'année 1681. dit
hardiment, *Que Chores faiſoit des
Lunettes, qui n'ont jamais excedé
deux ou trois pouces de longueur com-
me elles ſont dépeintes en ſa figure,*
quand on luy permettroit de con-
clurre que les lunettes de Chores

dont il composoit ces Binocles n'eussent que la longueur des Figures qu'il en a donné, il auroit toûjours parlé contre la verité, puis qu'une des Figures de Chores a beaucoup plus de trois pouces de longueur, & le Binocle qu'il monta en argent pour Mr de Monmaur Maistre des Requestes, que j'ay montré & fait experimenter leur excellent effet par plusieurs Sçavans, ont plus de neuf pouces de longeur.

Secundo, Je fais remarquer que *Chores* dans son imprimé concernant la facile construction de son Binocle Telescopique pour voir les objets éloignez, que vous trouverez au long avec ses Fig. dans le XXIX. Tome du Mercure Extraordinaire, parloit en

ces termes. *Ces deux Lunettes doivent estre paralelles entre elles, pour un objet éloigné de plus de cent pas tant loin puisse-t'il estre.*

Le P. Cherubin a voulu faire croire à ces Lecteurs, que les Binocles de *Chores* n'excedoient pas la longueur de trois pouces; & à ce faux allegué, il en ajoûte un autre dans le cinquiéme Article de la Lettre A, dans les Tables des Matieres de ses Visions de l'année 1681. *& l'experience*, dit-il, *fait voir qu'elles font toûjours un angle sensible pour en voir les objets les plus éloignez que l'on en puisse voir.* Il m'est facile de démentir par le calcul l'experience qu'il a controuvé, pour tâcher d'avilir la bonté des Binocles de Chorez.

Supposons par complaisance pour le P. Cherubin, que les Binocles de Chorez n'eussent que 18. pouces ou 36 lignes de longueur, & que les deux lunettes estant ajustées pour bien voir un objet seulemẽt éloigné de cẽt pas = 500 pieds = 6000 pouces = 72000 lignes, & pour mettre tout l'avantage dans le party du Pere Cherubin, supposons encor que nonobstant le contournement des yeux, necessaire pour faire concourir les deux Axes de la Vision à un même point de l'objet éloigné de 72000 lig. la distance des centres des prunelles soit encor de deux pouces & demy = 30 lignes. Vous aurez dans la *Figure II.* le triangle isoscelle *A* ⚜ *B* faites cette Analogie.

Comme ⚜ *N* 72000
Eſt à N A ..... 15.
Ainſi ⚜ *N ſinus total* 10000000
Eſt à N A Tangente 2083

plus un tiers,
& dautant que la Tangent d'une
minute eſt 2909, & qu'une pre-
miere minute = 60 ſecondes, fai-
tes cette Analogie.

2909. 60. m. ſ. :: 2083 + un
tiers. 42. m. ſ. & une fraction;
mais l'angle *N* ⚜ *A* = *N* ⚜ *B*.
Donc tout l'angle *A* ⚜ *B* n'eſt
pas une minute & 26 ſecondes.
Par quel inſtrument, & par quel-
le experience noſtre Adioptricien
& grand Ageometre a-t'il veu
qu'un angle d'une minute & 26
ſecondes ſoit ſenſible?

Pour connoiſtre geometrique-
ment la diſtance *C D* d'entre les

entres des Verres objectifs, des
leux Lunettes de ce meſme Bi-
oncle de trois pouces de lon-
gueur, diſpoſé pour bien voir
'objet ⚜ éloigné de cent pas ou
'2000 lignes, ſuppoſant meſme
que nonobſtanr le contourne-
ment des yeux, les centres des
orunelles fuſſent éloignez de
lleux pouces & demy = 30 lignes
aites cette *Analogie*.

⚜ *N*. 72000 lignes. *N A* 15 ::
mais *N* ⚜ — *N F* 36 = ⚜ *F*.
71964. *F C* 14 lignes 397 quatre
centiémes.

Mais *F D* = *F C*. Donc *C D*
9 lig. + 394 quatre centiémes,
mais la difference des termes de
cette fraction eſt 6, que le déno-
minateur contient 66 fois & deux
tiers, il ne s'en faut donc pas la 66

partie d'une ligne, que la distan-n
ce *C D* des cẽtres des Verres obe-ɔ
ctifs, ne soit aussi grande que la
distance *A B* des centres des Pru-u
nelles. Donc les deux lunettes ɔ
de ce Binocle seront phisique.ɔ
ment parelelles. Vous trouverez ɔ
le mesme paralellisme des deux
lunettes des Binocles les plus
longs, lors qu'ils seront en état
de faire voir un objet tres éloi-i
gné à proportion de leur lon-n
gueur, & enfin ce paralellisme
phisique seroit encore plus ap-q
prochant du geometrique dans
les Binocles Astropiques.

Enfin il faut conclurre que le
P. Cherubin en écrivant tant de
Volumes de Visions qu'il a rem-n
ply de tant d'artic les atrabilieres,
qu'on peut dire comme Sene-ɔ

ue *lib. 1. de Clementia 5. Muliebre*
st furere in iras. Que cét Au-
lheur si Religieux avoit ignoré ce
jue dit Saint Jerôme, sur le pre-
mier Chapitre du Prophete Da-
niel, *Si quis adversus Mathemati-*
os velit scribere imperitus Mathe-
matis, Risui patebit, ce qui est mes-
me rapporté dans le Canon, *Qui*
Ne II. dist. dist. XXXVII. C'est
pourquoy pour me servir des ter-
mes de M. de Balzac dans sa 26
lettre à Hidaspe, *Je m'étonne*
qu'on permette de violer impunément
ces Veritez mathematiques, dont le
vulgaire ne se devroit non plus ap-
procher, que du gouvernement des
Etats & des mysteres de la Religion,
& j'estime bien plus, ajoûte-t'il, *le si-*
lence des Chartreux que les Visions de
cet Autheur Adioptricien.

De l'Inutilité & dangereux Usage des Binocles.

PEndant les deux ou trois années que je m'amusay à travailler au Journal des Sçavans, je dis dans le XXXIII. Journal du Lundy 20 Decembre 1677. en la page 249. Que le P. Cherubin *donnoit un nouveau jour au Binocle oculaire, ou double Lunette, dont le P. Rheitha avoit parlé amplement en l'année 1645. dans son Livre Oculus ENOCH & ELIÆ*, & j'ajoûtay, *dans la page 250. Que toutes ces difficultez en avoient fait negliger l'usage*, ce que l'experience moderne prouve encore: puis que le Sçavans n'ont jamais regardé le Binocle comme un

hoſe utile. C'eſt pourquoy, le
çavant Aſtronome M. Heve-
ius de Danzic, dans la 25 page
lle la *Selenographie* imprimée en
1647. dit *minimè præſtantiſſimum*
d, cujus uſus à difficultatibus ma-
rnis dependet, & ajoûte dans la
page 53 en pārlant des Binocles.
Non eſt quid oculo Enochiano, tantum
ribuat, & M. l'Eveſque *Caramuel*
Lobkouvitzius dans la p. 1603 de
on *Matheſis Nova* imprimé *Cam-*
aniæ en l'année 1670. parlant de
es lunettes, dit *longa experientia*
Vidici, in omni genere, non eſſe præ-
ſtantiſſima, quorum uſus à difficulta-
tibus magnis dependent. Ceux qui
ont des Binocles le reconnoiſſent
par leur propre experience.

J'ajoûte, Que l'uſage des Bi-
nocles ſuppoſe deux yeux égale-

ment bons bien conformés, mais
le nombre de tels yeux eſt tres
petit, & meſme tres rare, un cha-
cun pourra examiner les ſien:
en la maniere ſuivante, que je ti-
re du *Giornale Romano de Letterat*
di 29. Gennario 1669. en l'Articl
Obſervatione del Sig. Gio. Alfon
Borelli Neapolitano, intorno alla vir
tù inequale d'egli occhi. Si fa un bu
co rotondo, n'ella finestra d'una came
ra chiuſa da per tutto, ò sì pone un
palla, bale, *nera pendente nel mez*
d'una finestra aperta, la quale pall
ſi riguardi hor coll' occhio deſtro, ho
col ſiniſtro; e parangonate; compa
rez, *inſieme queſte vedute, ſi trov*
eſſer notabilmente diverſa l'imagine
perche l'occhio ſiniſtro vede le coſe pi
grande, e più diſtinte, che il deſtr
che rappreſenta un' imagine con cert

mbratura attorno. Cette inégali-
é de vision en la grandeur, &
n la distinction de l'apparence
lle l'objet, vient de la disparité
lles yeux, puis qu'un mesme objet
stant veu conjointement de
leux yeux, l'apparence n'est pas
si distincte, & qu'estant regardé
uccessivement d'un œil seul, &
ouis de l'autre, l'apparence du
mesme objet sera inégale, ce qui
rrive ou par la differente ouver-
ture des prunelles, ou par les dif-
ferentes convexitez de ses hu-
meurs cristallines, ou par leur dif-
ferent éloignement de la Retine.
C'est pourquoy *Egnatio Danti* en
ses Commẽtaires sur le *Due Regole*
della Prospettiva pratica di M. Ia-
como Barrozzi da Vignola imprimé
in folio à Rome en l'année 1583.

dit dans la page 54 *Che volendo mirare una cosa squisitamente, la miriamo con un solo occhio, per che ciò lo facciamo per escludere ogn' altro objetto & vedere solamente quella cosa, che noi intendiamo di mirare; il che molto meglio si opera con una sola piramide visuale che con due.* Voilà un Arrest solemnel prononcé à Rome depuis plus de cent ans contre les Binocles.

M. Gassendi Prevost de l'Eglise Collegiale de Digne, & Professeur des Mathematiques à Paris, avoit experimenté cette difference force des deux yeux. Voicy comme il en parle dans son Livre de *Apparente Magnitudine Solis horizontalis* en sa 2. Lettre *ad Fortunatum Licetum N. 7. Possum ipse*, dit-il, *certè de me, oculisque*

meis testari, qui dextro oculo res video
nonnihil quidem obscuratiores, sed
majores tamen, quàm sinistro, quin-
tâ proximè magnitudinis parte.
Quod casu demùm adverti, cùm in
Vibrum intuens, factoque oculi sinistri
confrictu, dextro legens characteres
deprehendi sensibiliter majores,
quàm visi mox fuissent, & il ajoûte,
sinistro lego oculo quo characteres mi-
nores quidem, sed clariùs tamen in-
tueor; dextro oculo neque magnitudi-
nis, neque obscuritatis, quicquam ad-
hibente, cùm volo autem opera data
dextro oculo legere, tum mutari illius
situm subsultu quodam sentio, actum
neque parvitatem, neque claritatem
nullã conferẽte, ce que l'assidu travail
à observer les Astres d'un seul œil,
luy avoit causé, ainsi cette gran-
de difficulté du contournement

des Axes de ſes yeux, ne pouvoi
l'attribuer qu'à la tres grande dif
parité de la conformation de ſe
yeux, c'eſt pourquoy il ajoûte
Non poteris fortè, vir eximie, ea
dem legendo experiri, & maxim
quidem ſi exiqua ſit oculorum diſpa
ritas. C'eſt pourquoy en ſuppo
ſant que tous les hommes ont ge
neralement les yeux differem
ment conformés, y ayant une no
table diſparité d'un œil à l'autre
il a mal tiré cette concluſion ge
nerale, *Rationem duco, ex paralel*
liſmo motus oculorum, is enim faci
ut demirer, ajoûte-t'il, *quì Optic*
non adverterint impoſſibilem eſſe
quam deprædicant Axium coitionem
Il en dit autant au N. 15. de ſa
Lettre *Ad Bullialdum.*

Bien des Sçavans ont crû qu
nonobſtam

onobſtant que les deux yeux
uſſent ouverts l'on ne voyoit en
même tems un objet que d'un œil,
'a eſté l'opinion de *Ioa. Bap. Porta*
b. VI. de Refract. de Sennert *lib. I.*
ſtit. cap. 12.

Bien que le P. Dechales dans
on *Mundus Mathematicus*, impri-
mé en 1674. ait demontré dans
n Prop. 49 page 382, qu' *Axes op-*
ici concurrunt in unum idemque ob-
jectum, bien loin de douter de
'experience de M. Gaſſendi
uinimmò eam aliis, dit-il, *expe-*
rientiis confirmo. Habemus hic fra-
rem aliquem janitorem, qui uno
culo eſt myops, alio vero Presbyta,
ita ut diſtinctiſſimè objecta diſſita
ercipiat unò oculò, quæ alio vix di-
inguit, & viciſſim cum legendum
ſt altero utatur oculo. Idem mea,

ajoute-t'il, *confirmo experientia quam quilibet facere poterit. Sum Myops, oculos tamen habeo satis perfecte similes, quotiescumque alterutri oculorum lentem concavam adhibeo non clauso altero, objecta bis video distincte per lentem concavam; confuse alio oculo, quo etiam majora mihi apparent, sed opus est aliqua attentione... Nego ea experientia probari Axium opticorum utriusque oculi paralelliſmum, &c.*

Quia tamen non possunt semper Axes optici quomodolibet concurrere quando nempe objectum est valde vicinum oculo, fieri non potest ut ad id invicem inclinentur oculi, & dirigant utrumq; Axem opticum ad idem objectum, inde fit ut myopibus sæpe accidat, unum tantùm oculum ad objectum dirigi; & eo tantum legere

lterô quidem oculô quasi feriante, si ta bene non videat, hoc est si tanta sit disproportio inter ejus visionem, & oculi bene affecti visionem, ut animum non afficiat. Quod si æquales sint oculi, orietur multiplicatio objectorum, ut sæpe experior & ostendam infra. Prop. LVII. pag. 415. *si Axes optici in nullo proposito objecto, conveniant omnia geminari videntur,* c'est qu'il dit arriver plus facilement aux Miopes, *qui ut distincte aspiciant objecta multum oculis admovent, tunc enim ut fere quotidie experior, objecta geminantur.*

Le Pere Cherubin luy mesme dans la 44 page de ses Visions de 677. reconnoit dans les deux dernieres lignes, *Qu'il faut avoir les deux yeux sains, & mesme,* ajoûte-t'il, *mediocrement bien conformez*

pour éprouver par *experience qu*
l'objet eſt veu des deux yeux plus
grand, plus fortement, & plus di
ſtinctement que d'un ſeul, ſi les deux
yeux ſont ſains & bien conformez
Mais peu de Perſonnes ont lol
deux yeux également bien conf
formez.

Le Pere *Zucchius* dans la 100
page de la ſeconde Partie de l
Philoſophia Optica imprimée en
1656. remarque que, *Si alter ocu*
lorum ſit ſuffuſione tantiſper obfuſca
tus, tunc per apparentiam exhibitam
per apprehenſionem in oculo ſuffuſio
ne vitiato, inficitur alia, correſpon
dens apprehenſioni excitæ in ſince
ro, quæ ſtatim ac tollitur apprehen
per vitiatum eo clauſo, ad ſuum na
turem reſtituitur. Il reſte à demon
trer.

Le mauvais Effet, & le dangereux Usage du Binocle.

PErſonne n'ignore qu'on ne peut voir diſtinctement en meſme temps un grand objet, *Quindi procede*, comme dit *Danti* la 54 page de ſes Annotations r la Perſpective pratique de Vignole imprimée à Rome en l'année 1583. *Che volendo noi vedere ual ſi voglia coſa minuta mente, diamo girando glhi occhi, & mundo la Baza della piramide, per ſcorrere con l'Aſſe ſopra tutta la covisibile, &c. & che nella proſpetva ſia un puncto ſolo deſignando la quel che ſi vede in un occhiata, nza moverſi puncto.* Puis que Binocle arreſte fixement les

deux Axes de la Vision en un
mesme point de l'objet, il s'en
suit que les autres objets qui n
sont pos dans l'*Horoptere*, sont
veus doubles, & paroissent en
deux differents endroits. Bien
que le Pere Cherubin ait fait un
perpetuel divorce, avec le bon
sens & la raison, il conviendra
neanmoins de cette experience
desavantageuse à l'usage des Bi-
nocles: Voicy ses termes tirez de
ses Visions de 1677. depuis la 15
ligne de la 42 page. *C'est pour-*
quoy, dit-il avec raison, *la force de la*
veuë & l'attention de l'esprit, estant
alors arrestez & fixez à voir un plan,
& specialement son point auquel con-
courent les deux Axes, ils verront,
par exemple, *le sommet d'un bâton*
double, mis entre les Axes de la

iſion ou dehors, & enfin de tous
ɔjets qui ne ſeront pas dans le
an de l'Horoptere, *à cauſe*,
ɔmme il dit, *que les rayons qui leur*
portent l'eſpece, y ſont receus des
rties des deux yeux qui ne ſont pas
monymes.... & les deux peintu-
s du ſommet du bâton ſe trouvent
fferemment ſituées dans les deux
ɕtines, & pourquoy l'on voit neceſ-
irement cét objet double.

Pour vous convaincre facile-
ent de ce doublement d'objet,
evez voſtre doigt index, vis à
s le milieu de vos deux yeux, à
diſtance d'environ huit pou-
s, & vis à vis d'un objet plus
oigné, regardez fixement vô-
e doigt, pour lors les deux Axes
la viſion y concourrõt, & l'au-
e objet qui eſt plus éloigné que

le doigt, vous paroiſtra en deux
differens lieux, & par conſe-
quent double, & ſi peu à peu
vous détournez vos yeux pour
porter la réünion des deux Axes
ſur l'objet plus éloigné, ces deux
apparences s'approcheront auſſi
peu à peu, & enfin il vous ſem-
blera que deux ſemblables objets
ſe penetrent pour n'en faire
qu'un ſeul. C'eſt pourquoy re-
gardant fixement cét objet éloi-
gné, voſtre doigt vous paroiſtra
double, & en contournant peu à
peu les yeux pour apporter la
réünion des deux Axes de la Vi-
ſion ſur le doigt, vous verrez
auſſi que ſes apparences s'appro-
cheront peu à peu, & enfin s'é-
tant comme penetrées, n'en fe-
ront voir qu'un ſeul.

L'experience qui eſt la ſeule maiſtreſſe des ignorans, qui ne peuvent rien comprendre nier, ny avoüer ſans ſon ſecours & hors de ſa preſence, leur montre, que nous rapportons tout ce que nous voyons bien diſtinctement à l'*Horoptere*, qui *eſt une ligne tirée par le point du concours des Axes optiques, paralellement à la ligne qui conjoindroit les centres des yeux*, telle eſt la ligne *G H I* de la *Figure III.*

Un objet *K* mis entre les deux Axes ſera veu en deux differents endroits, en *L* & en *M.*

Deux objets comme *N. O.* mis auſſi hors de l'Horoptere, & hors du triangle des Axes de la viſion, chaque objet paroiſtra en deux differents endroits, car l'objet *N* paroiſtra en *P* & *Q*, & l'objet

O paroiſtra en *R* & *S*, & au con-- traire.

Si ſur chacun Axe de la Viſion, vous mettez un objet *T. V*, les deux objets ayant leurs apparen-- ces peintes chacune ſur le fond de la Retine d'un œil, ils ne pa-- roiſtront que comme un ſeul ſur le point de *H* de l'Hoptere ou reünion des Axes de la viſion.

Le P. Dechales dans le ſecond Livre de ſon Optique en la Prop.. 48. *Problema inſtrumentum confice-re quô quæcumque de Horoptere di-cuntur experiri poſſimus*, mettez à plom les deux planches *A B B D* chacune de deux pieds de lon-- gueur, & d'un pied de largeur, faites pluſieurs trous en differents endroits, pour y planter le ſtile *C M* qui ſervira d'objet en diffe-

rentes positions ; car il ne parle que d'un seul objet veu à la fois dans le mesme temps, que les deux Axes des deux yeux *I K* concourent au point *F* de la ligne horizontale *G F H* & l'*Horoptere*, & la planche *B D* de l'Horoptere, dont la Planche *B D* est le Plan ainsi le point *M* sera veu és points *G* & *H*. & paroistra double.

Le bon homme *Alhazen* Arabe, dans son *Thesaurus Opticæ lib.* 2. *N. 12.* page 81 de l'impression de 1572. dit *Visibile aliàs unum: aliàs geminum videri, organo ostenditur.* Je l'explique & le rends intelligible en moins de paroles.

Soit dans la *Figure V.* la planche *A D I S* d'une coudée de longueur, & de quatre pouces de largeur, tracez les Diagonales

A D I S, que vous remplirez d'u- ne meſme couleur à huile, tracez s auſſi les traverſes *B O C M*, que s vous remplirez de differente cou- leur à huile, faites l'entaile *F R* R pour recevoir l'éminence du nez, afin qu'en regardant ſur la plan- che, les centres des prunelles ſoient en *F R*, faites trois petites colomnes comme dans les Figu- res 1. 2. 3. de 3 lignes de diamet- tre, & de deux pouces environ de hauteur, peignez-en une en bleu, l'autre en rouge, & l'autre en jaune, faites en la planche és points *C. O. M. T. N. P. Q. L. X.* des trous qui ſervent à y planter les trois petites colomnes.

Plantez premierement vos trois colomnes dans les trous *C. O. M.* appliquez enſuite les yeux

proches des points *F K*. Fixez la veuë, c'eſt à dire, regardez attentivement la colomne en *O*. & regardez enſuite tout ce qui eſt ſur la planche, rien ne vous paroiſtra double, parce que les trois objets ou colomnes ſont ſur la ligne Horoptere *C. O. M*. Regardez enſuite fixement l'objet ou colomne en *C*. ou en *M*. les colomnes ne paroiſtront pas doubles, parce qu'elles ſont toûjours ſur l'*Horoptere*, mais la ligne *N B*. & les deux diametres *A S*. *D I* paroiſtront doubles.

Laiſſez toûjours une colomne ſur l'Horoptere en *O*, & plantez les deux autres dans les trous *N*. *L*. & regardez fixement la colomne *O*. pour lors chaque colomne *N*. *L*. paroiſtra double,

ainſi deux en feront voir quatre, ſ
deux de chaque couleur, & poo
ſées obliquement deux à coſté
droit, & deux à coſté gauche de
la veritable ligne *B. O. N.* laquel
le auſſi paroiſtra double.

Que ſi ayant planté vos deux
colomnes ſur une meſme Diago-
nale, par exemple ſur *A. S.* dans les
trous *P.* ℚ vous regardés fixement
la colomne *O*, les deux autres *P* &
ℚ vous paroiſtront doubles, car
la Diagonale paroiſtra en deux
lieux differens.

Il en arrivera de meſme ſi vous
plantez vos deux colomnes dans
les trous *T.* ℚ, des deux Diago-
nales, elles doubleront auſſi, puis
que les Diagonales paroiſtront
doubles.

Que ſi vous mettez une des

colomnes dans le trou *X*, fait ſur le bord de la planche, & bien au delà de l'Horoptere *C O M* en regardant fixement la colomne *O*, la colomne *X* doublera, & au contraire en regardant fixement la colomne plantée dans le trou *X*, les deux colomnes *C. O.* paroîtront doubles, & la ligne *C. O. M.* auſſi, n'eſtant plus l'Horoptere. Ayant demontré que les deux Axes de la viſion concourant en un meſme point d'un objet, les objets qui ne ſont pas ſur *l'Horoptere*, paroiſſent en deux differents endroits, & par conſequent ſont veus doubles, il s'enſuit que le Binocle faiſant concourir les deux Axes de la viſion à un meſme point de l'objet, en voyant diſtinctement un

Vaiſſeau ſur la Mer, tous les au-tr
tres Vaiſſeaux qui ne ſe trouve-ov
ront pas ſur l'Horoptere paroiſtro
ſtront doubles, & peu de Vaiſſeau
ſeaux paroiſtront une Armée Nava
vale; jugez de la conſequence, ſ
ſi ſon uſage n'eſt pas dangereux.

L'experience que le Binocle fa
fait voir le double des Vaiſſeaux qu
ſur la Mer eſt tres conſtante. Par-m
my les Sçavans qui s'aſſembloient ch
les apreſdiſnées chez M. Juſtel Se-cr
cretaire du Roy. M. *Chibert de Mon-*
tigny, Frere de M. l'Auditeur des
Comptes, y raconta le Samedy 30
Aouſt 1681. que M. de *Sauvage*,
tres ſçavant Mathematicien &
Ingenieur du Roy, l'avoit aſ-
ſeuré que les Binocles ne pou-
voient eſtre d'aucun uſage ſur la
Mer, puis que M. le Maréchal

PLANCHE XII.

AN ... lignes ... 15
NB 15
AB 30
N⚜ 1183196 1 3/5
NF 432
F⚜ 1183152 9
CF 14 1182548 1 / 1183196 1
FD 14 1182548 1 / 1183196 1
CD 29 1181900 1 / 1183196 1

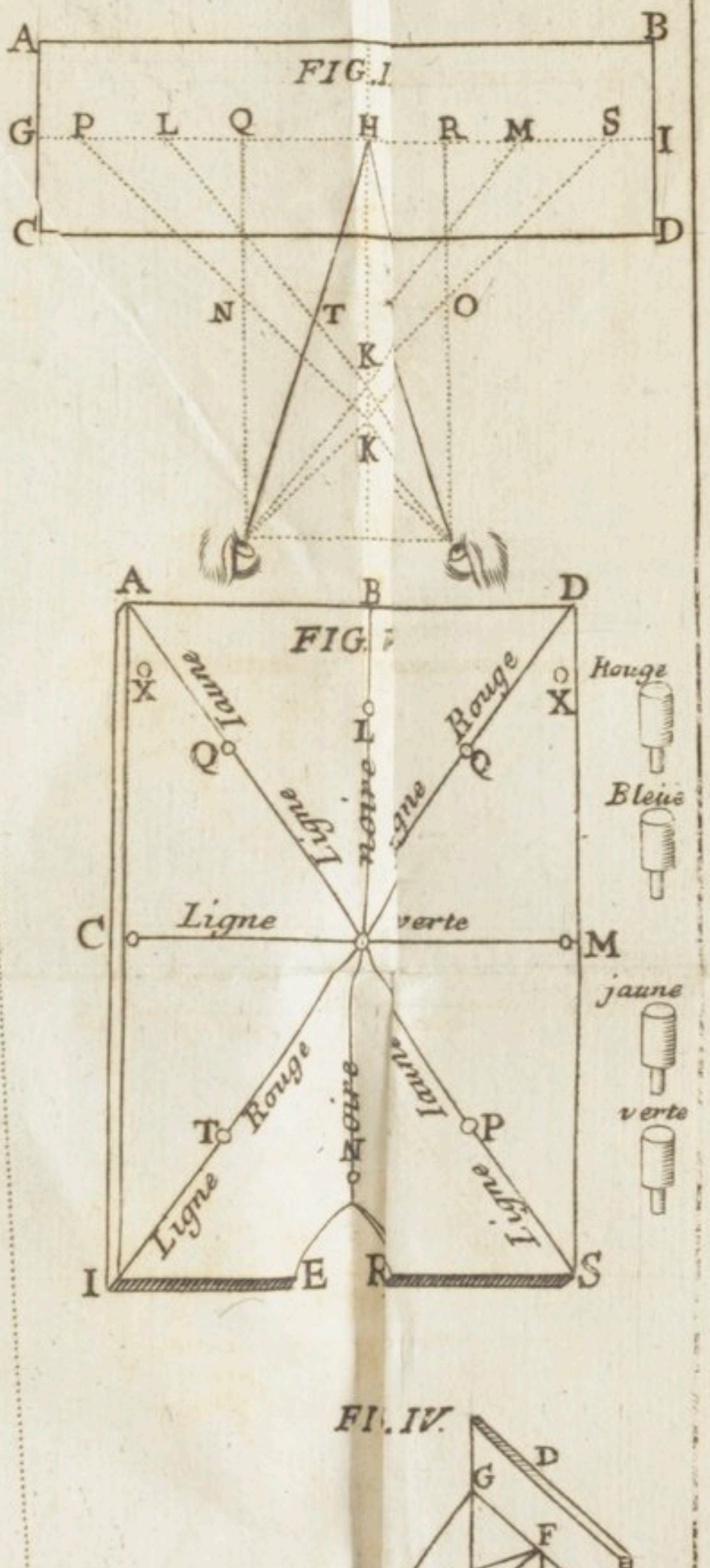
Fig. 1.
l'Angle A⚜N
est de 15''' 2450/2909
l'angle N⚜B
est de 15''' 2450/2909
Donc
l'Angle A⚜B
est de 30''' 1901/2909

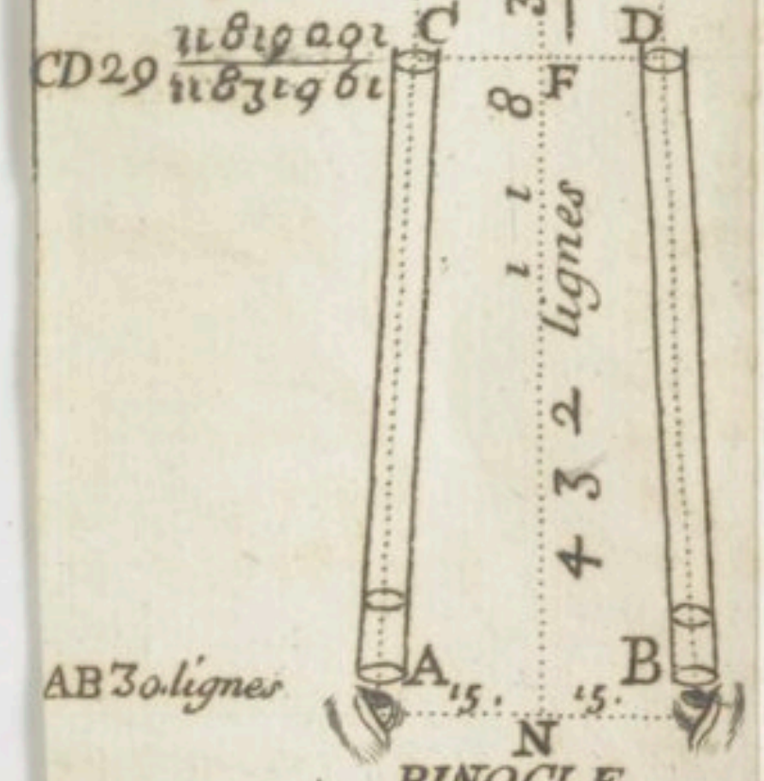
AN 15
NB 15
AB 30
N⚜ 72000
NF 36
F⚜ 71964
CF 14 397/400
FD 14 397/400
CD 29 794/400 ou 197/200

Fig. 2.
l'Angle A⚜N
est de 42''. 58'''
l'angle N⚜B
est de 42''. 58'''
Donc
l'Angle A⚜B
1. 25''. 56'''

FIG. I

FIG. II





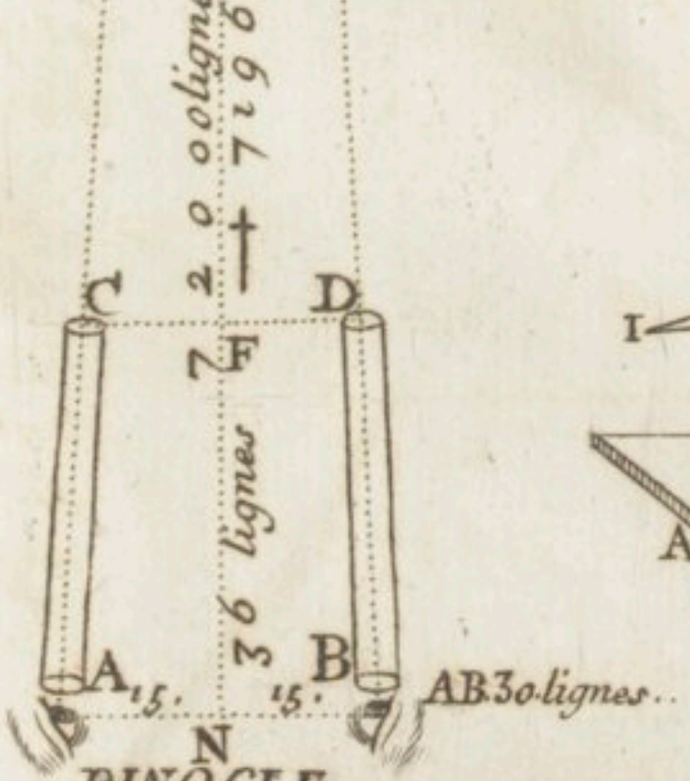
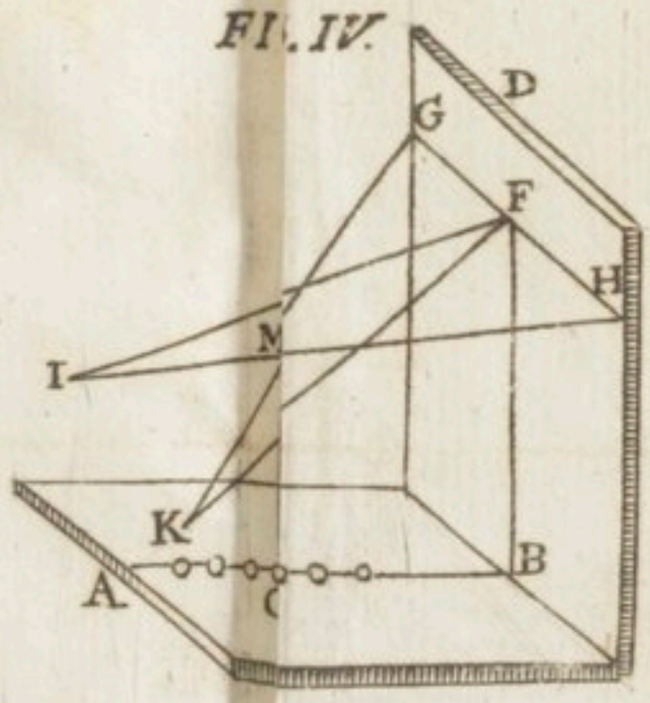


FIG. IV.





l'Estrée voyoit huit Navires des
nnemis avec son excellent Bi-
ocle, bien qu'à la verité, il n'y en
nt que 4. comme tous ceux qui
voient de simples Lunettes l'as-
uroient, il ajoûta que le P. Che-
lubin demandoit 400 livres d'un
inocle; mais pourquoy acheter
cherement une chose, tres dif-
cile à ajuster, inutile à la plus
rande partie du monde qui ont
es yeux d'inégale bonté & con-
ormation, & enfin qui nous
rompe dans son usage, dans les
ffaires de la derniere importan-
e, lors qu'il s'agit de reconnoî-
re le nombre des Vaisseaux des
nnemis.

Enfin, voila tout ce que j'ay à
ire concernant les Binocles,
vec lesquels le R. P. Cherubin

voit toûjours ſon image devant
luy, comme *Antipheron Oretanus*
par la raiſon dont Ariſtote faiſ
mention au Chap. 1. *De Memoria*
& Reminiſcentiâ; & Galien *lib.* 3
de locis affectis cap. 6. Il luy eſt ar-
rivé la meſme choſe qu'au Mila-
nois dont parle Cardan *Lib.* 1. *De*
Subtilitate pag. 34. *Galeas de Rubeis*
civis noſter cùm jam olim inventam
Cochleam Archimedis ad elevandum
aquam, ipſe quaſi primus autor velle
exiſtimari reperiiſſe, præ lætitia ins-
&c. C'eſt pourquoy il voit tou-
tes choſes d'une autre maniere
que les Sçavans, de meſme qu'un
celebre Medecin à Dreſde, dont
parle Senert *lib.* 1. *Prax. p.* 3
ſect. 2. *cap.* 45. lequel eſtant monté
ſur une échelle pour prendre un
Livre, *oculoſquè fortiùs ſurſùm*

sonverteret, il vit depuis pendant trois mois toutes choſes en ſituation renverſée, *& homines in plaeâ in capite ambùlare* : auſſi le R. P. Cherubin aſſeure dans ſa Dioptrique Oculaire de 1671. page 234 ligne 2. voir *les Chiens courans ſur le dos.* Je laiſſe à un autre à répondre aux faits particuliers qui le regardẽt, & que le R. P. Cherubin raconte depuis la 7. ligne de la 392. page, de ſon Liv. *de la Contiquité des Corps*, imprimé en 1679. Et dans le 3. Art. de la lettre H. de la Table des Matieres des Viſions de 1681.

Nous donnerons dans le prochain Mercure Extraordinaire, la conſtruction des Lunettes Polemoſcopes, & de toutes les Lunettes auſquelles on employe les miroirs.

COMIERS.

SONNET.

AU ROY.

CEsar dompta l'orgueil & du Rhin
& du Tage,
Pompée aux Ecumeurs fit deserter les
Mers,
Alexandre le Grand fit trembler l'Uni-
vers,
Le fameux Scipion triompha de Cartage.

Le Tibre vit jadis Brennus sur son ri-
vage,
On parle d'Annibal & de ses faits di-
vers,
Achille, Hector, Ajax, de lauriers tout
couverts,
Ont par mille combats signalé leur cou-
rage;

De ces fameux Guerriers, de tous ces de-
mi-Dieux,

OUIS seul a remply les travaux glorieux.

out ce qu'a fait Cesar, ce qu'a fait Alexandre,

ompée, Achille, Hector, & tous ces Conquerans,

i-tost que ce Heros a daigné l'entreprendre,

l a fait voir en luy cent Heros differens.

MAUGUIN de Bourbon
l'Archambaut.

L'AMOUR AMANT.

BALLET.

L'Amour averty d'une Feste qu'une Personne de qualité donnée il y a quelques jours allans une Maison de Campagne, norés d'une des plus considerables

Villes du Royaume, voulut ho-o
norer cette Feſte de ſa preſence. ɔ:
Ce Dieu ſe doutoit bien que dans ɔ
le concours des Belles qui de-ɔ
voient s'y rencontrer, il y en au-u
roit beaucoup de ſoûmiſes à ſes ɔ
Loix; ayant eu tout le loiſir de b
remarquer qu'elles préparoient n
pour la Feſte leurs ajuſtemens les ɔ
plus magnifiques. Il n'avoit pû
remarquer la meſme choſe à l'é-è
gard des inſenſibles, à cauſe qu'il
n'a aucun commerce avec elles: ɔ:
mais comme il y en auroit pû a-a
voir de ce caractere, il pretendoit ni
en cas que cela fuſt, devenir l'A-A
mant de quelqu'une d'elles, & ne
vouloit point ſortir de l'Aſſem-m
blée, qu'il n'y euſt fait quelque
importante conqueſte.

I. ENTREE.

L'Amour vestu d'une manie-
re fort propre, & sans avoir de
bandeau sur ses yeux, ny d'arc en
sa main, dansoit avec de petits
Amours, afin de se servir de leurs
traits en cas de besoin.

L'AMOUR.

Du haut du celeste Lambris
Je viens vous annoncer, Beautez pleines
de charmes,
Qu'un Dieu de ces charmes épris
Feroit gloire aujourd'huy de vous rendre
les armes.
Ce Dieu, le croirez-vous, c'est le Maistre
des Dieux.
C'est l'Amour qui prétend se mettre en
esclavage.
A quelqu'une de vous, pour rendre son
hommage
D'un vol soudain il est party des Cieux.

Mes Freres les Amours, ſur mon cœur je vous prie,
Soyez preſts à tirer. S'il vous prend quelque envie
De vous humaniſer pour faire les yeux doux,
Je vous promets qu'alors je tireray ſur vous.
Une fois pour moy ſeul employons ma methode
D'adoucir la fierté, de la rendre commode.
Je ſuis, ſans me flater,
Aſſez bien fait pour en conter.
Et vous, Amans, qui m'inſpirez l'envie
D'eſtre Amant comme vous, tant je vous trouve heureux,
Sçachez, s'il s'offre icy des Beautez à mes yeux,
Dont l'Ame ne ſoit point à mes loix aſſervie,
Que vous verrez en ce Sejour
L'Amour ſe faire par l'Amour.

Oüy,

üy, je veux galamment débiter la fleu-
rette,
Et faire éclore une amourette.

II. ENTREE.

Pendant que l'Amour cher-
noit dans toute l'Assemblée des
œurs dont il pust triompher ; la
ɔoësie, accompagnée de toutes
s especes de Vers, venoit luy
ffrir son service.

La Poësie.

Depuis que j'ay receu ma naissance en
la Grece,
Croissant plusieurs fois renouvelle son
tour,
y bien veu du Pays, mais enfin je con-
fesse
'ailleurs je n'ay point veu ce qu'on
voit en ce jour.
uvent plus d'un Amant & m'invoque
& m'appelle,

Pour avoir de ma main le Portrait de ſ.
Belle.

Dans le brillant concours des plus gran
des beautez,
Jamais en travaillant je n'eus ſi beau mo
delle
Que ceux que je découvre en ces lieu
écartez,
Mon Pere eſt le garand de telles verite
Luy qui voit tout ſur la Terre & ſu
l'Onde,
Pourroit avoüer aujourd'huy
Qu'icy les plus beaux yeux du mond
N'ont pas un moindre éclat que luy..
Le riche émail des fleurs dont la terre e
parée,
L'or des Epics, la pourpre des Raiſin
Le vert lambris des Cheſnes & d
Pins,
Et meſme tous les feux de la Voute azu
rée,
Ne ſont rien en comparaiſon
De ce brillant amas de charmes.
L'Amour luy-meſme a bien raiſon

De venir y rendre les armes.
Mais il doit estre un dangereux Amant.
Qu'il est propre & joly dans son ajuste-
ment !
Quel vif éclat sur son visage !
Comme j'ay souvent l'avantage,
Qu'en composant il me preste ses feux,
Et qu'alors je réüssis mieux,
J'amene en ce beau jour de Feste
De plus d'une espece de Vers,
Afin de celebrer la plus rare conqueste,
Que l'on ait jamais faite en ce vaste Uni-
vers.

III. ENTREE.

LA Musique, suivie de toutes ses Sœurs les Arts, s'offroit à mettre sur les Airs les plus melodieux, les Vers que la Poësie sa Sœur auroit pû composer exprés pour l'Amour.

LA MUSIQUE.

Je quitte avec plaisir le Sejour du Ton-
nerre.

Où l'Olympe se meut par mes divins ac-
cords.
Je trouve mille fois plus d'attraits sur la
terre
Qu'il n'en est aux lieux d'où je sors.
Icy je vois briller une illustre Jeunesse
A qui doit le Pays son plus bel orne-
ment.
Heureuse, si je puis causer de l'alle-
gresse
A ces rares Beautez, à ce concours char-
mant.
Mais tandis que j'appreste & ma voix &
ma Lyre
Pour former en ces lieux de ravissans Con-
certs;
Un concert de soûpirs alors frape les airs
J'ay de l'oreille, & je puis dire
Que pour moy tous les cœurs paroissent
soûpirer.
S'il en est toutefois qui veüillent s'en dé-
fendre;
A l'Amour je puis bien montrer
Sur quel ton il le faudra prendre.

IV. ENTREE.

La Bonne-chere, qui n'eſt pas tout à fait inutile à l'Amour, veut precedée de la Soif & de l'Appetit, donner aux Conviez une magnifique Collation.

LA BONNE-CHERE.

L'Amour, dit-on, ſe repaiſt de ſoûpirs, d'œillades, de tranſports, de faveurs, de deſirs.

C'eſt-là ſa ſeule nourriture.

Je le veux, toutefois je jure

Qu'il languiroit icy, ſi l'on ne goûtoit pas des mets delicieux & des vins délicats

Qu'à ſon ordre aujourd'huy j'apporte en abondance.

Ainſi, c'eſt ſeulement pour égayer l'Amour,

Beautez, qui reſſentez ſa douce violence,

Qu'il vous faut boire & manger en ce jour.

V. ENTREE.

L'Amour ayant repris ſon preſ
mier état, c'eſt à dire ayant lel
Bandeau ſur les yeux, l'Arc en lal
main, & la Trouſſe ſur le dos, ve-
noit apprendre à ſes Freres les A-A
mours, qu'il n'avoit point trouvé
de cœur inſenſible dans l'Aſſem-n
blée. Ainſi n'ayant point de con-n
queſte à remporter, il invitoit lal
Poëſie & la Muſique à faire em
tout temps pour les Belles qu'ili
avoit trouvées à la Feſte, ce qu'-'n
elles s'eſtoient propoſées toutes
deux de faire pour luy ſeul.

L'AMOUR.

Volant vers ces beaux Lieux,
Si je n'eus point alors de Bandeau ſur
les yeux,

S'e fut afin de faire une exacte reveuë
Sur ces rares Beautez dont mon ame eſt
émeuë.
J'ay découvert les replis de leurs cœurs;
Et leurs cœurs m'ont ſemblé reſſentir mes
ardeurs.
S'il ſuffit, laiſſons-là l'eſpoir d'un beau tro-
phée;
N'allons point fierement
Ravir une Maiſtreſſe à ſon fidelle Amant.
D'un projet amoureux la chaleur étouf-
fée
Ne laiſſe dans mon ſein nulle ardeur pour
un choix
Sur des cœurs rangez ſous mes Loix.
Ainſi donc je reprens mon premier équi-
page.
J'aime mieux eſtre armé de l'Arc & du
Flambeau,
Endoſſé du Carquois, affublé du Bandeau,
Pour ne me reſerver que le ſeul avantage
D'admirer en ſecret vos celeſtes appas,
O parfaites Beautez, Soleils de mon Em-
pire!

Il vaut mieux quand par tout vous avez
droit de luire,
Vous ſuivre comme une Ombre, & ne
m'échauffer pas.
Icy la Poëſie avec la Symphonie,
Venoient me conſacrer leurs Chanſons &
leurs Vers,
Et donner pour moy ſeul de plus char-
mans concerts
Que n'en peut faire entendre un Cigne
à l'agonie.
Tout preſt à retourner dans le vague
des airs,
Je laiſſe ces deux Sœurs au ſervice des
Belles,
Qui ſe verront loüer par elles
Avec des tons non moins melodieux,
Que ceux dont en tout temps elles char-
ment les Cieux.

SENTIMENS SUR TOUTES LES QUESTIONS du dernier EXTRAORDINAIRE.

O'où vient que plusieurs Maris,
qui ont de tres-belles Femmes,
en aiment souvent, non seule-
ment de beaucoup moins bel-
les, mais mesme de tres-laides.

IE demeure d'accord avec vous, belle
Iris,
Qu'on voit tous les jours des Maris
Poßeder de tres-belles Femmes,
Et cependant aimer avec beaucoup d'ar-
deur
Des objets de qui la laideur
Bien loin de les charmer, & d'enflamer
leurs ames,
Devroient à leurs yeux faire peur.
De ce gouſt dépravé dans l'amour eux
empire,

Vous demandez la cauſe ? Hé bien, je
vais la dire.
Quoy que le defaut ſoit en nous,
Au beau ſexe toûjours il faut rendre juſtice,
C'eſt que ces Hommes-là ſont foux,
Et n'aiment rien que par caprice,
Je m'en rapporte à tous.
Mais ſi vous voulez un Epoux
Qui ſoit toûjours fidelle & tendre,
Le Ciel m'a fait ainſi pour vous,
Iris, vous n'avez qu'à me prendre.

Lequel donne plus de joye de ſe faire aimer d'une Belle fiere, qui ſemble n'avoir aucun panchant pour l'amour, ou de regagner le cœur d'une Maîtreſſe juſtement irritée, & dont la haine nous paroiſt invincible.

DEpuis que je me ſuis attiré voſtre haine,
Et que j'ay merité vos plus cruels mépris

J'ay voulu, trop aimable Iris,
Former ailleurs une autre chaine.
Philis eſt mon objet, ſes attraits m'ont charmé.
Elle eſtoit fiere, inacceſſible,
Et cependant j'ay ſceu la rendre ſi ſenſible,
Que je ſuis prés d'en eſtre aimé.
Cependant, aimable Bergere,
Dans le temps que je deſeſpere
De pouvoir de mes jours regagner voſtre cœur,
Irrité contre moy d'une juſte colere;
Helas! ſi je pouvois recommencer de plaire
A voſtre œil mon premier vainqueur,
J'eſtimerois plus ce bonheur
Que toute autre conqueſte à faire.

Si un Amant peut voir continuellement sa Maîtresse sans s'ennuyer.

LOrs qu'un Amant
Aime bien tendrement,
Auprès de sa Silvie
Parlant de ses amours,
Il peut estre toûjours
Sans qu'il s'ennuye.
Dans un doux Entretien
De l'amoureux martire,
Le temps ne dure rien,
On a trop à se dire.
Pour moy lors que je suis auprés de ma Beauté,
Je passe sans ennuy les plus longs jours d'Esté,
A luy témoigner que je l'aime;
Charmé de vivre sous sa loy,
Helas! s'il ne tenoit qu'à moy
J'y passerois les nuits de mesme.

DIEREVILLE.

Voicy des Vers qu'un Berger de voſtre connoiſſance adreſſa dernierement à une jeune Enjoüée, qui s'eſtoit venuë dans ſon Hameau, pour s'y refaire d'un mal de poitrine; & qui luy ayant filouté la Clef de ſa Chambre, cherchoit à luy faire quelque piece pour ſe divertir. J'y ajoûte une Lettre qui regarde cette Belle, & qui fut écrite en meſme temps par ce Berger à un de leurs Amis, Officier de la Marine.

VERS GALANS.

DAignez, belle Diane, écouter ma priere.
Dites-moy, que cherche en ces lieux
Voſtre eſprit curieux?
Y cherchez-vous ma Panetiere.

Ma Houlette ou mon Chalumeau?
Sans doute, tout cela vous ſeroit neceſ-
ſaire,
Si vous eſtiez Bergere,
Mais graces à vos yeux, voſtre ſort eſt
plus beau.

Sont-ce des Fleurs, un Lis, du Jaſmin,
quelques Roſes?
Non, non, ſur voſtre teint, on en
voit trop d'écloſes;
Et malgré voſtre mal, il en brille
en tout temps,
De plus belles cent fois, que n'en a
le Printemps.

Eſt-ce mon cœur? Helas! vous en
parler je n'oſe.
L'amour vous apprendra qu'il eſt dans
vos liens,
Du jour que vos beaux yeux ont é-
clairé les miens;
Je laiſſe à cette noble cauſe
A vous en raconter la priſe & les
deſirs;

Et comme de ſa peine, il fait tous
ſes plaiſirs.

Eſt-ce quelqu'autre choſe?
Ah! vous ſçavez trop bien
Que qui donne ſon cœur, ne ſe re-
ſerve rien;
La raiſon ſoûtient cet uſage,
Et Cupidon tout nud, en rend bon
témoignage.

N'ayant donc rien à moy, qui ne
ſoit tout à vous,
C'eſt temps perdu de chercher da-
vantage.
Il eſt vray, Diane, entre nous,
Que ſi mon ſort eſtoit plus doux,
Et que vous m'aimaſſiez autant que
je vous aime,
Vous pourriez, ſecondant mes vœux,
Chercher à ſoulager mes feux;
Mais je vois à regret qu'il n'en eſt
pas de meſme;
Il s'en faut plus de la moitié.

Qu'égale ne ſoit l'amitié,
La voſtre eſt mediocre, & la mien-
ne eſt extréme.
Vous cherchez donc, belle Diane,
en vain,
A moins que de chercher à faire une
malice.
Ah ! ſi c'eſt là voſtre deſſein
Je n'en porteray pas ma plainte à
la Iuſtice;
Dieu veüille qu'elle réüſſiſſe,
Ie m'offre à tout ſouffrir, voſtre plai-
ſir m'eſt cher,
Diane, vous pouvez chercher.

Cette Belle, qu'on fait paſſer
pour digne imitatrice d'un fa-
meux Heros, (c'eſt de *la Rancune*,
l'un des principaux du Roman
Comique,) chercha tant, qu'elle
trouva moyen d'exercer ſon hu-
meur honneſtement malicieuſe;
& la piece qu'elle fit au Berger,

onna occaſion à ces ſeconds
ers.

ous avez réüſſi, l'eau ne vous coûte
guere,
Ie ſuis percé de tous coſtez.
ue le feu qui me brûle & qui me
deſeſpere,
ieu d'Amour, n'agit-il ainſi ſur vos
beautez?

vous verrois bien-toſt y chercher du
remede,
Mon eau pourroit vous ſoûlager.
courerois auſſi, ſans remiſe, à vôtre
aide;
eureux de vous ſervir, heureux de
me vanger.

Mais helas! le moyen d'enflamer une
Belle
Qui ne veut que ſe rafraîchir?
Ah poitrine malade! ah malade cruelle!
uiſſe, en vous gueriſſant, le Seigneur
vous flechir.

Voicy la Lettre du Berger, à l'Officier de la Marine.

L'Auriez-vous cru, Seigneur Marin, la jeune Diane a fait une action qui la rend digne d'avoir une des premieres Places dans la Galerie des Femmes-fortes ; action heroïque & des plus belles. On avoit servy sur sa table, sans y penser, une assiette de Framboises des mieux conditionnées ; & comme elle les aime passionnément, elle ne les a pas eu plutoſt veuës, qu'elle a porté la cüeiller à l'assiette pour en prendre ; mais retenuë tout à coup par la force imperieuse de sa raison,

Non, non, m'a-t-elle dit, ne pensez pas,

Berger,

Que j'en aille manger ;
Je ne veux point m'attirer de reproche,
Non plus que faire de jaloux ;
Je veux avoir le cœur de roche,
Et pour la framboise, & pour vous.

Resistant donc de la sorte à la
ntation, elle n'a pas goûté
e ce fruit qui luy estoit défen-
u par son Medecin.

Si l'Epouse d'Adam en eust fait tout autant
A l'égard de la Pomme,
Le Seigneur eust esté content ;
Et le pauvre homme
N'eust pas avalé le morceau,
Qui comme du poison nous conduit au tombeau ;
Mais moins forte que nostre Belle ;
L'appetit l'emporta sur elle.
Et moy bleßé, malade, & presque mort d'amour,
Heureux que je serois, j'en souffre nuit & jour.

Je ne vous conte pas ma peine, ce Seigneur Marin, pour vous faire ce pitié, j'aimerois mieux vous faire ce envie. Je vous l'apprens seule-ce ment, à cause de l'égalité de ce nos fortunes auprés de cette ce Belle.

Car enfin, quoy qu'on en dégoise,
Je sçay des fidelles témoins
De tous vos petits soins,
De Tite, de Marquis, & de Dame ce
Françoise;
Qu'aprés avoir languy trois mois à ses ce
genoux,
Doucereux comme la framboise,
Son cœur vous a paru tout aussi dur ce
qu'à nous.

A dire vray, je ne vois point de ce raison qui dust induire une Dame ce à traiter mieux un Marin qu'un ce

erger ; & s'il m'eſt permis de
ous expliquer ſincerement mes
enſées.

Les Marins ſont des gens
ur qui l'on ne peut pas fonder gran-
de aſſurance.
eurs cœurs ſont des vaiſſeaux qui vo-
guent à tous vents,
ls ſont comme la Mer, ſujets à l'in-
conſtance.
Il n'en eſt pas de meſme des Ber-
gers,
Leurs tendres cœurs prennent racine,
Comme les plans de leurs Vergers ;
t leur fidelle amour paroiſt meſme à
leur mine.

On ſçait de plus que les Marins
ont un peu fanfarons, médiſans &
malins ;
u'autant preſque vaudroit eſtre pris
des Corſaires,
Qu'avec eux avoir des affaires.

Au lieu que les Bergers dans leurs
jeux & leurs ris,
Sont comme leurs brebis,
Toûjours accompagnez de la pure inno-
cence,
Sans malice & ſans médiſance.

Je ne dis rien de la diſcretion,
L'attendre des Marins, c'eſt une illu-
ſion.
Sont-ils en Mer? Ils n'ont plus rien à
faire,
Leurs Belles ſont bien loin, le temps du-
re à ſe taire,
Il faut parler, chacun parle à ſon tour,
Et chacun y trahit les ſecrets de l'a-
mour.
Les Bergers au contraire
Rarement éloignez des objets de leurs
vœux,
Et toûjours occupez de mille ſoins pour
eux,
Ont trop de peur de leur déplaire,
Pour jamais divulguer leur amoureux
miſtere.

Ajoutez à cela, que vos Ma-
ns ſont ſujets à donner des noms
eu obligeans, aux perſonnes à
ui ils doivent le plus de reſpect;
uiſque, ſans aller plus loin que
a belle cauſe de nos peines, ils
nt oſé la nommer *la Signora Ba-*
arella, au lieu que nos Bergers
ccommodent toujours leur uſa-
e à leur devoir; & honorent
ette Dame avec raiſon, du beau
om de *Diane*, qui eſt une triple
)éeſſe, comme vous ſçavez.
Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des
larins de l'humeur des Bergers;
ais on voit rarement des Ber-
ers, de celle des Marins: & à
garder les choſes en general,
mme je fais, ſans vouloir of-
nſer perſonne en particulier,
fâcher un Amy comme vous,

que j'aime & que j'eſtime infini-i
nimẽt, je croy en verité, que
s'il y avoit quelque préference à
eſperer de la belle Diane, ce ne
ſeroit pas pour les gens de voſtre
ſorte, mais pour ceux de la
mienne.

J'oſe auſſi me flater, qu'aprés ſa maladie
Framboiſe & moy pourrons bien l'ap-
procher,
Et luy trouver l'ame attendrie,
Au lieu de ſon cœur de rocher.
Du moins en ay-je grande envie.
C'eſt pourtant ſous le bon plaiſir
Du Galant qui l'a ſceu choiſir,
Pour partager les douceurs de ſa vie.

Vous douterez peut-eſtre de
cette proteſtation; mais je vous a
aſſure qu'elle n'eſt pas moins ſin-
cere que celle que je vous ay faite
d'eſtre inviolablement, Seigneur
Marin. Vôtre, &c. Le B. de Fl.

I, *& la lettre* V, *eſtoient le vray*
ot de la premiere Enigme du mois
Aouſt, & le Souflet *celuy de la*
conde. En voicy pluſieurs Explica-
ons en Vers.

I.

VRayment oüy, vous parlez à nous,
Agreable Berger de Flore,
Vous qu'on eſtime & qu'on honore,
J'en puis répondre icy pour tous.
Mais ſçavez-vous que par vos rimes
Vous embarraſſez trop les gens?
Sur vos plus faciles Enigmes
Il faut réver huit jours pour en trouver
le ſens.
J'ay leu cent fois voſtre nouvelle
Avant que d'y rien remarquer;
Enfin vôtre troiſiéme & cinquiéme voyel-
le,
Voſtre I, *voſtre* V, *pour me mieux expli-*
quer,
M'ont penſé tourner la cervelle,

Je ne ſçaurois vous le nier,
Berger, quand vous voudrez dans le
Galant Mercure
Nous exercer ſur quelque Enigme obſcure,
Vous en ſçavez bien le métier,
Donnez-nous un mot tout entier,
Il nous mettra bien moins l'eſprit à la torture.

DIEREVILLE.

II.

BElle Iris, il eſt des Souflets
Qui pour nous promener ont de puiſſans attraits,
Rien au monde n'eſt plus commode,
Et ceux-là ſont fort à la mode.
Il en eſt encor pour Vulcain,
Et dont l'utilité me ſemble ſans égale
Lors qu'eſtant plus petits pour quelque bon feſtin,
On en fait boüillir la Timballe.
Mais lors qu'auprés de vous faiſant trop le badin,

Belle Iris, vous levez la main,
Pour m'en donner sur le visage,
Ces soufflets-là n'ont rien de sain.
e peur d'en recevoir j'aime mieux estre
sage.

Le mesme.

III.

D'Où naist tant de bruit dans les Cieux,
Tant de tumulte, & tant d'alarmes?
L'on y crie, aux armes, aux armes,
ui vive, qui va là! Seroit-ce entre les Dieux?
eroit-ce les Geans, ces Enfans de la terre,
ui leur viendroient encor renouveller la guerre?
Jupiter a la foudre en main;
allas prend son Armet, sa Lance, & son Egide,
Saturne sa Faux homicide,
De son Marteau s'arme Vulcain.
Mars a déja ceint sa Rapiere;

Junon tient ſa Pantoufle, & Venus ſo
Patin ;
Pour Maſſe Hercule prend un Pin ;
Neptune de ſa Fourcheſiere
S'en va faire en deux coups ſix troun
Mais, Mercure, je vous demande
Dans cette émotion ſi grande,
Quel eſt l'Autheur de ce couroux?
Ha, Galant! c'eſt-là voſtre affaire,
Et vous voilà pris ſur le fait.
Faut-il devant les Dieux en cacher
myſtere?
Non, non, on ne le peut aprés voſtr
Souflet.

RAULT de Roüen.

IV.

IL euſt fallu ce dernier mois
Demeurer au Iapon, pour ne pas dan
l'Enigme
Trouver Gennes ſoûmiſe au plus puiſſan
des Rois,
On n'euſt pû l'ignorer ſans crime,

Mais la premiere Enigme d'Aouſt
Ne nous paroiſt pas ſi facile,
Elle ſemble aux gens de bon gouſt
Pleine d'eſprit, & tres-ſubtile,
Aux voyelles pourtant en paroiſſent l'ob-
jet,
Dont l'une eſt conſonne en Jeuneſſe,
Et l'autre l'eſt dans la Vieilleſſe,
Nute autre ne peut pas faire un ſi bel effet.

La petite Aſſemblée G.
du Havre.

V.

VOus nous avez déja donné, Galant
Mercure,
Le premier de vos trois Souflets,
Le troiſiéme nous fait injure,
C'eſt pour regaler des Valets,
Vous prenons le ſecond, il nous met à
noſtre aiſe,
Vous qui marchons ſi lentement,
Vous y ſerons commodément,
Nayant ny Caroſſe ny Chaiſe.

Le meſme.

VI.

JE me fâchois de voir Mercure
Nous donner un Souflet *& des mieux*
assenez,
La moutarde déja m'alloit monter au nez,
Dans le ressentiment d'une si grande
injure.
Mais comme ce Souflet *peut liberalement*
Nous donner du plaisir & du soulage-
ment,
En favorisant nostre allure,
Ou dans une rude saison
Nous defendant de la froidure,
Ie me suis rescrié que Mercure a raison.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

VII.

AMy, je prends le Mousquet,
Et renonce à la Grammaire,
Dire un mot pour m'en distraire,

C'eſt me donner un Souflet ;
Quel abus, quelle chimere!
De gloſer ſur l'I. ſur l'V,
Et de chercher du miſtere
Dans le ba be bi bo bu!

Le petit Colin de Pethiviers en Gaſtinois.

VIII.

SUr le papier un Six Romain,
Sur le nez un revers de main,
Figurent ſans Proſe ny Rime,
Les mots de l'une & l'autre Enigme.

Le meſme.

IX.

ADmirable Berger de Flore,
Faut-il plus long-temps que j'ignore
Quel eſt l'heureux climat qu'on vous voit habiter?
Mais ſans doute c'eſt au Parnaſſe ;
Car vous ſçavez nous debiter,

Des Vers d'une trop bonne grace,
Pour ne pas le tenir du divin Apollon ;
Oüy, l'on connoiſt tres-bien que ce Dieu
vous inſpire,
Que meſme quelques-fois dans le ſacré
Vallon,
Il vous donne à toucher ſa Lyre,
Pour chanter les faits inoüis
De noſtre invincible LOUIS
Ou comme dans ce mois en changeant de
langage,
Pour faire paroiſtre un Ouvrage,
Sçavant, ſubtil, ingenieux ;
Qui dans un ſens miſterieux
Nous déguiſant un I, de l'ordre Alpha-
betique,
Transforme encor un V, nous facinant les
yeux ;
C'eſt ainſi que quittant le ſtile ſerieux
Vous recherchez l'Enigmatique,
Comme le plus conforme au langage des
Dieux.

ALCIDOR, du Havre.

X.

DE trois Souflets *tout à la fois,*
Mercure, vous avez fait choix,
Pour nous preſenter une Enigme;
Bon du ſecond & du premier,
Mais on vous accuſe de crime
Pour avoir donné le dernier;
Prenez garde qu'on ne s'en vange,
Et que quelque eſprit mal-baſti,
Ne veüille vous donner le change
Aprés le moindre démenti.

Le meſme.

XI.

D'*Une autre main que de la voſtre;*
Philis, je ne ſouffrirois pas
Un Souflet; *car enfin tout autre*
Sans doute y paſſeroit le pas.
us eſtes obligée à vos yeux pleins de charmes,
Qui me font poſer bas les armes,
Et m'empeſchent de me vanger;

Mais ſi vous redoublez, Cruelle,
Vous me verrez bien-toſt changer,
Quand j'en devrois ſouffrir une douleur
mortelle.

Le meſme.

XII.

SAns eſtre un grand Explicateur,
Ny du Pays de Sapience,
Sans meſme eſtre doüé de vive intelli-
gence,
I'eſpere eſtre le Devineur
De la premiere Enigme, elle eſt aſſez fa-
cile,
Deux lettres ſont les ſœurs qu'on met di-
verſement.
L'I voyelle ou conſonne, & l'V ſembla-
blement,
Que jamais Ecrivain habile
Ne marque toutes deux qu'avec diſtinction
Suivant le changement de leur condition,
Les mettre en œuvre à l'avanture,
Eſt un peché contre Nature.

GYGE'S du Havre.

XIII.

Je veux qu'on me prenne au colet
Pour me mener au Chaſtelet,
Qu'on me pende avec un filet,
Que l'on me coupe le chifflet
Comme ſi j'eſtois un Poulet,
Qu'on me traite comme un Valet,
Qu'on me charge comme un Mulet,
Que jamais dans un Gobelet
Je ne boive ny vin ny lait,
Que d'un trait d'un arc à Jalet,
Ou que d'un Canon le boulet
M'écraſe comme un Argoulet,
Que la nuit quelque eſprit folet
Me faſſe danſer un balet,
Qu'à mon nez ſe faſſe un Bourlet
De la longueur d'un Flageolet,
Et qu'on luy donne un camouflet,
Si le mot n'eſt pas le Souflet.

GIRARDOT de Moulins.

XIV.

LE present peu commun que Mercure nous fait,
Sont deux lettres de l'Alphabet;
L'I comme l'V tantoſt eſt conſonne ou voyelle,
L'une & l'autre ſouvent font la diverſité,
Que le Berger de Flore en ce mois nous revele
Avec tant de ſubtilité.

HERMOPHILE d'Antiſer.

XV.

IE vous ſuis obligé, Mercure,
Moy dont ſouvent les pieds ſont mis à la torture,
A qui la goute ne permet
Des jambes que par bienſeance.
I'ay pris voſtre ſecond Souflet,
Qui me rendra bonne aſſiſtance,

Soit en Hyver, ſoit en Eſté,
Ne pouvant plus marcher qu'avec difficulté.

Le meſme.

XVI.

VOſtre premier Souflet *me ſera fort commode,*
Et ſervira bien-toſt pour allumer mon feu;
A l'égard du ſecond, quoy qu'il ſoit à la mode,
Ayant bon pied bon œil, il me ſervira peu,
Portez de voſtre main le troiſiéme à quelqu'autre,
Pour ne vous le pas rendre il faudroit eſtre Apoſtre.

DE LA TRONCHE de Roüen.

XVII.

CE temps paſſé, Galant Mercure,
Vous eſtiez des plus obligeants,
A preſent vous cherchez à maltraiter les gens,

Comme la belle Nourriture ;
Qu'a-t-elle dit ? Qu'a-t elle fait
Qui puiſſe meriter qu'on luy donne un
Souflet ?
Pour en avoir raiſon, j'euſſe perdu la vie
I'aurois juré dix mille morts,
I'aurois mis flamberge dehors ;
Mais mon ſexe a trompé ma generenſe
envie.

LA BELLE NOURRITURE
du Havre.

XVIII.

LE Souflet *en Hyver utile,*
Sert pour allumer nos tiſons ;
A l'Orgue il fait qu'un Maiſtre ha-
bile
Charme l'oreille par ſes ſons.
Le Souflet *qu'on dit à la mode,*
A la campagne eſt fort commode ;
On eſt aſſis, on n'eſt point las,
Soit pour la poſte, ou pour le pas.
L'autre Souflet, *je vous l'avouë,*

I *Lors qu'on l'imprime ſur la jouë,*
I *Fait déguainer, cauſe des morts,*
) *Ou fait dire dans les tranſports*
eux foibles, L'inſolent en euſt perdu
la vie,
I l'âge n'euſt trompé ma genereuſe en-
vie.

XIX.

C'*Eſt un* I, *voyelle & conſonne,*
Qu'en ce mois Mercure nous
donne,
Le ſecret nous en eſt connu,
Mais il y joint encor un V,
Par un ſtratagéme admirable,
L'on ne voit rien de mieux caché,
¶ *Pluſieurs l'auront trouvé peut-eſtre impé-*
netrable,
Aprés l'avoir long-temps cherché,
E *Et ſans que le hazard nous les a fait*
connoiſtre
Plus que noſtre capacité,
I *Nous les aurions paſſez ſous* Benedi-
cite,

Et l'on n'auroit pas vû dans ce mois - ci
paroiſtre

La petite Assemblee AA du Havre.

XX.

VEritables Chreſtiens, dont l'eſprit
pacifique
Veut au peché faire la nique,
Qui n'avez nul deſſein de vanger les
affronts
Que l'on s'efforce de vous faire,
Et qui de pardonner eſtes toûjours forts
prompts,
Afin de pouvoir ſans fin plaire,
Au Createur de l'Univers;
Inſpirez à nos cœurs la meſme patience,
Pour ne pas uſer de vangeance
Contre un Courier qui va dans mille lieux
divers,
Mercure, qui tantoſt d'une main trop le-
gere,
Sans avoir contre nous nul ſujet de colere,

X Nous a donné trois beaux Soufflets,
nous a traité pis qu'on ne fait des Valets.
ur un moindre ſujet on fait bien du car-
nage,
Mais les duels ſont défendus;
uffrons, puis qu'il le faut, de peur d'eſtre
perdus,
En voulant vanger cet outrage.

La meſme.

XXI.

MErcure dans ce mois vient nous re-
mettre net
A noſtre premier Alphabet,
Lors qu'il nous preſente une Enigme,
Dans laquelle on déguiſe un I.
A qui l'V ſe voit meſme uni,
Ainſi qu'en mon ſens je l'eſtime.
oicy par où je crois qu'on le peut atteſter,
'un & l'autre eſt voyelle auſſi-bien que
conſonne;
C'eſt ſurquoy l'Enigme raiſonne,
On ne peut me le conteſter.

SYLVIE du Havre.

XXII.

DU second Souflet *de l'Enigme,*
Je ferois un choix legitime,
S'il estoit en ma liberté;
Mais on sçait bien que ma fortune
Est contraire à ma volonté.
Par une disgrace importune.
Je n'en veux donc aucun des trois,
J'ay des premiers à suffisance,
Et puis que le second est hors de ma puissance,
Ce n'est pas du dernier dont je veux faire choix.

La mesme.

Ceux qui ont expliqué les mesmes Enigmes dans leur vray sens, sont M^rs *Charpentier Receveur des Tailles de Romorantin; Hutuge d'Orleans; P. Carrier, & F. Marie de Roüen; Cousturet; Gervais de S. Simon; de*

Lande, Directeur des Postes de
ovence ; la Loy de Lyon ; Chaste-
n de la Coste, Associé de la ruë
int Denys ; N. Iudé & I. Malheux
Roüen ; le Tourangeau, Amant
stant de l'Insensible Champion ;
pinay Buret de Vitry ; l'Ouvrier
omparable des Gobelins ; Mesde-
iselles de Neubourg de Rieux ; de
emand ; de Fondsecq ; M. Provais,
pouse mal contente, & la jeune
semblée de la ruë de l'Ecu de Ro-
rantin.

QVESTIONS A DECIDER.

I.

Equel des deux Amans aime
le plus, celuy qui souhaite
petite Verole à sa Maistresse,

pour luy faire voir que la laideur n
ſeroit incapable de le faire chan-
ger ; ou celuy qui aime mieux qu'
elle doute de ſon amour , que de
luy voir arriver une pareille diſ-
grace.

II.

Si l'on peut mourir d'amour.

III.

Si l'on peut aimer ſans jalouſie.

IV.

On demande l'Origine des Mon-
ſtres.

Ie ſuis , Madame , Voſtre, &c.

A Paris , ce 15. Octobre 1685.

ERRATA.

PAge 233. ligne 21. *liſez* 440.

Pape 248. *lig.* 12 pour 14 m. *liſez* 15
& lig. 17 pour 29 *liſez* 31.

La Figure eſtant déployée, doit regarder la page 280.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE EMPR.

Price